

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, MAI 1926

N° 9

Bravo

LES jours se suivent mais ne se ressemblent pas, dit-on. Il en est ainsi des mois. Le mois dernier nous étions aux prises avec le Conseil national d'Éducation, la lutte est maintenant engagée avec le cinéma américain.

Le Conseil d'Éducation nous attaque, ou plutôt voudrait nous attaquer à l'école, le cinéma américain nous menace de toutes parts. Il a dans nos villes de nombreuses citadelles, et ses hérauts sont distribués sur toutes nos rues, sur nos murs, nos montres de maisons d'affaires, sur nos grandes routes. Elles occupent de grandes pages de journaux et une multitude de magazines de tout format.

Le Conseil national d'Éducation cherche à nous préparer un moule unique, à l'âme et à la ressemblance des autres, pour y couler nos générations futures. Le cinéma américain s'attaque à tout le monde, à la génération présente et à celles qui la suivront. Il se donne pour tâche de déformer les grands et de former selon un modèle qui ne nous convient pas la population qui pousse.

Le Conseil national d'Éducation cherche à nous préparer un régime scolaire anglais et neutre ; le cinéma américain travaille à nous américaniser.

Tous deux doivent être gardés à vue.

*

* *

Le cinéma américain ne peut avoir chez nous toutes ses libertés, et il s'en déclare mécontent. Une censure provinciale que les gens sérieux disent n'être pas assez sévère encore, lui crée des ennuis considérables.

Le gouvernement a acheté à cette censure une grande paire de ciseaux et lui a assigné comme tâche journalière d'émonder les pellicules cinématographiques. A ce qu'on sait, cette censure ne manque pas de travail, et du commencement à la fin de l'année elle taille dans le ruban cinématographique.

Depuis longtemps déjà les producteurs se plaignent et nous parlent avec attendrissement des pertes que la censure leur occasionne. Un public moins difficile, disent-ils, dans les autres provinces doit être privé de vues complètes parce que la province de Québec est passée par là. Ils affirment que les coupures sont tellement considérables parfois que le sens de la pièce en est enlevé.

Voilà pourquoi ils nous ont proposé un bureau de censure international, ensuite un bureau de censure fédéral, cherchant toujours à faire disparaître le bureau local.

Mais cela ne marche pas, et qui plus est, voilà que nos villes se sont mis en tête de censurer aussi les affiches folichonnes. A leurs yeux, c'était le comble. Nous savons aussi quelles luttes on poursuit contre les bureaux municipaux qui surveillent les affiches.

Les producteurs ont voulu frapper un grand coup et ont menacé notre province de boycottage. Si nous n'en venons à leurs conditions, à partir du 1^{er} août prochain, nous ne pourrions plus avoir de pellicules cinématographiques.

Grand émoi dans le monde des théâtres, attaque concertée sur le bureau de censure.

Nous aurions pu craindre que ce dernier cédât ; mais au grand plaisir des honnêtes gens, la censure a résisté et réaffirmé sa ferme volonté de continuer son travail. Le premier ministre a été plus franc encore. Il a catégoriquement déclaré que la censure demeurerait et que si les

producteurs de films américains ne voulaient s'y conformer ils n'auraient qu'à se retirer.

Et depuis le geste du premier ministre a été approuvé, réapprouvé. Il sonne la note encourageante.

*

* *

Et pourquoi capitulerions-nous ? Les producteurs américains disent qu'ils ne font pas d'argent chez nous ; en faisons-nous plus, nous qui dépensons des millions dans leurs théâtres ?

Leurs pertes ne doivent donc pas nous attendrir, puisque les nôtres sont encore plus grandes.

S'ils veulent retirer leur marchandise, laissons-les faire. Nous n'y perdrons qu'une chose : un danger considérable d'assimilation américaine, et un professeur de toutes sortes de choses qui ne sont pas de chez nous.

La menace américaine se réalisera-t-elle ? Nous l'espérons, mais n'y croyons pas. Elle ressemble fort à un immense bluff. En tout cas, si elle devait se réaliser, et s'il est vrai que nous ne pouvons nous passer de pellicules, nous

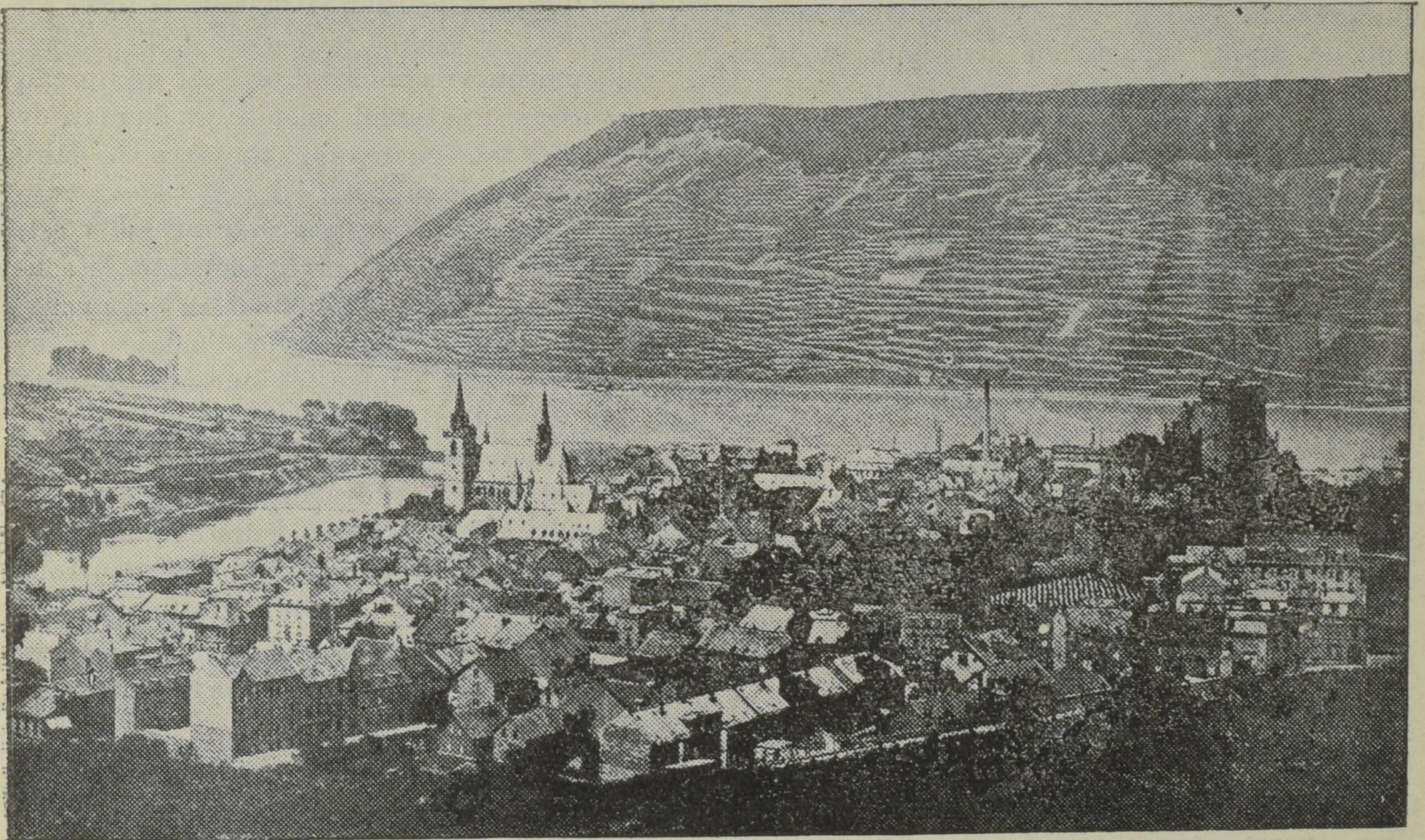
aurons là une belle occasion de nous en procurer ailleurs, où de nous en faire nous-mêmes. Les sujets canadiens ne manquent pas ; notre histoire en est saturée et nous littérature n'en manque pas non plus.

Il y a toujours le foyer européen qui d'une manière générale est meilleur que le foyer américain. Il y a surtout le foyer du bon cinéma français où nous pourrions peut-être avec grand avantage aller nous alimenter.

D'une manière ou d'une autre, nous n'aurions rien à perdre à tomber sous le coup du boycottage des producteurs de pellicules américains. Nous serions plus heureux que bien d'autres pays ne sachant déjà que faire pour se débarrasser du cinéma américain qui ne leur dit rien, ou leur parle un langage qu'ils n'aiment pas.

En tout cas, la réaction qui se produit actuellement contre le courant d'américanisation est de bon augure. Il faut la cultiver, l'activer. Elle ne peut que nous aider à demeurer nous-mêmes.

Thomas POULIN.



LA PETITE VILLE DE BINGEN, sur le RHIN.

Un récit de Bernadette

Au sujet de l'apparition du jeudi 25 mars où "la Dame" de la grotte dit : "je suis l'Immaculée Conception", voici une conversation dans laquelle Sœur Marie-Bernard (le nom de Bernadette en religion) fait part à une sœur du couvent de Nevers de ses souvenirs du grand événement de ce jour.

*

* *

— M. l'abbé Peyramale m'avait menacée de ne plus me recevoir et de m'empêcher de faire ma première Communion si je ne forçais pas la Dame à dire au moins qui elle était. Trois fois je l'avais suppliée de se nommer, et trois fois elle avait répondu en souriant. Enfin, un jour, je vis très bien à l'expression de sa physionomie qu'elle allait me dire son nom.

— Je suis l'Immaculée Conception, murmura-t-elle, en tournant ses beaux yeux vers le ciel.

En entendant ces deux mots, que je ne comprenais pas, la pensée me vint de dire à la Dame : "Mais vous n'êtes donc pas la Sainte Vierge Marie ?"

J'avais prononcé les trois premiers mots de ma phrase quand l'apparition disparut. J'en étais bien triste, car *j'étais persuadée que celle qui s'était nommée l'Immaculée Conception n'était pas la Vierge Marie.*

— Et qui pensiez-vous que c'était ?

— A ce moment, je croyais que c'était une âme du purgatoire qui avait réellement porté ce nom pendant sa vie.

Je devais avoir une autre peine. La foule m'entoura, et chacun me demandait : "Eh bien ! s'est-elle nommée ?"

— Oui, répondis-je, toute honteuse.

— Est-ce la Sainte Vierge ?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ? me dirent vingt témoins à la fois.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Je ne m'en souviens plus.

Aussitôt les figures changèrent d'expression, et je me rappelle très bien avoir entendu un de nos voisins dire :

— Parbleu, je l'ai toujours dit, elle se moque de nous.

— Je ne mentais pas en disant que j'avais oublié le nom de la Dame.

*

* *

(Bernadette explique alors ses efforts sur le chemin du retour et continue). Je crus me rappeler que la Dame avait dit *concession* ou *con-*

cerion. Je ne faisais que répéter ces deux mots : *Immaculée concession* ou *concerion*, afin de ne plus oublier.

Au bout d'un moment, je crus me souvenir que la Vierge avait dit Conception. Ce mot me parut être le vrai ; et jusque sur la place de l'Église je disais : Immaculée Conception.

*

* *

— La foule m'avait déjà précédée, et M. le curé, averti de ce qui s'était passé, était rentré à la sacristie.

Je m'y rendis toute tremblante.

Les premiers mots de M. l'abbé Peyramale furent ceux-ci, je ne les ai pas oubliés et je ne les oublierai jamais :

— Bernadette, si tu continues à te moquer de nous, je te laisserai mettre en prison par le commissaire de police.

Je le regardais, étonnée.

— Tu fais la naïve. On vient de m'apprendre que l'apparition que tu prétends voir à Massabielle t'a dit son nom, et tu ne t'en souviens plus ?

— Si, Monsieur le Curé, mais j'avais peur de me tromper, et je n'ai rien dit à ceux qui m'interrogeaient.

— Enfin, est-ce la Sainte Vierge que tu vois ?

— Je ne crois pas, Monsieur le Curé ; c'est Immaculée Conception.

L'abbé Peyramale, qui était très rouge, devint subitement tout blanc, et, d'une voix presque tremblante, il dit :

— Qui t'a appris ce mot ?

— La Dame.

— Tu ne l'avais jamais entendu avant ?

— Jamais, Monsieur le Curé.

— Tu peux te retirer ; j'ai besoin d'être seul. Reviens demain matin après ma Messe.

En traversant la place de l'Église, je fus encore entourée par la foule.

— Eh bien ! tu t'es souvenue du nom de la Dame ?

— Oui, répondis-je.

— Quel est son nom ?

— L'Immaculée Conception.

La foule accueillit cette réponse par des éclats de rire, et tous avouèrent que c'était la première fois qu'ils entendaient prononcer ces deux mots.

*

* *

Le lendemain, je fus mandée chez le commissaire de police Jacomet. Ma première pensée fut celle-ci : "Sûrement, M. l'abbé Peyramale a mis sa menace à exécution. Il va me faire emprisonner parce que ma réponse, fidèlement traduite, lui a prouvé que je ne disais pas la

vérité." M. Jacomet m'accueillit le sourire sur les lèvres.

— Il est temps de dire la vérité, me répéta-t-il à plusieurs reprises. Tu ne seras pas inquiétée par nous ; mais il faut que tu nous dises la vérité.

— Oui, Monsieur, lui répondis-je.

— La Dame t'a donc parlé hier ?

— Oui, Monsieur.

— Elle t'a dit ?

— Je suis l'Immaculée Conception ?

— Qu'est-ce que c'est ça, l'Immaculée Conception ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Tu n'as jamais entendu prononcer ce nom à l'église ?

— Jamais.

— C'est ce que nous allons savoir. As-tu sur toi ton paroissien ?

— Non, monsieur.

— Va le chercher.

Je courus chez moi et en rapportai mon paroissien. Le commissaire le feuilleta et me le rendit au bout d'un quart d'heure.

M. l'abbé Peyramale m'apprit, dans la suite, que M. Jacomet cherchait à y découvrir le mot "Immaculée Conception", qui ne se trouvait pas dans les livres de ce temps-là.

Une enquête fut aussitôt ouverte à Bartrès et à Lourdes pour savoir si ceux qui fréquentaient l'église connaissaient ce mot.

L'enquête découvrit l'ignorance des fidèles.

L'enquête avait un autre but. On voulait savoir si dans l'église de Bartrès ou dans celle de Lourdes il ne se trouverait pas une image de la Vierge vêtue comme la Dame de Massabielle. On ne trouva que ces grossières statues qui rappellent les Madones espagnoles.

— Mais, enfin, où as-tu vu un costume comme celui de la Dame de la grotte ? me demanda M. Jacomet.

— Ah ! Monsieur, lui répondis-je, nulle part. Et si j'avais vu un costume pareil, je vous jure qu'il m'aurait été impossible d'avoir vu une figure comme celle de la Dame.

— A qui ressemble-t-elle ?

— A personne de la terre.

— Les confidences de Bernadette s'arrêtèrent-là.

PUISQUE VIDER IL FAUT, VIDONS

Un juge avait renvoyé une affaire à huitaine ; un avocat intéressé insista pour qu'elle fut jugée le soir même.

— De quoi s'agit-il, s'informa le président.

— De six tonneaux de vin.

— Oh ! je crois que le tribunal peut parfaitement *vider* cela ce soir.

Comment Jacques Cujas apprit le latin

AUX environs de la ville de Toulouse, à quelques lieues de la brillante cité des Capitouls et de Clémence Isaure, sur le versant d'un riant coteau dont les pieds baignant dans les eaux d'un torrent, s'élevait, en 1534, le château des comtes du Faur de Pibrac.

A deux pas du château, accrochée pour ainsi dire aux derniers contreforts du rempart, était la chaumière d'un pauvre artisan : le tisserand-foulon Cujas. Du matin au soir, les habitants du village entendaient le bruit monotone de ses métiers. Parfois, un chant joyeux accompagnait le ronronnement de ses navettes, mais le plus souvent l'ouvrier restait muet, absorbé tout entier dans sa tâche pénible.

Une femme plus âgée que lui et son fils unique formaient sa société. Sur cet enfant qu'il aimait passionnément, il reportait tout l'intérêt de sa vie, toute la bonté et toute l'indulgence de son cœur.

Un soir de l'automne 1534, à la tombée de la nuit, la mère Cujas vint trouver son époux.

— Il est tard, dit-elle, et Jacques n'est pas rentré.

— Eh bien ! ne te tourmente pas. Il est assez grand pour se conduire. Il ne se laissera point croquer par le loup de la forêt sans appeler au secours.

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète, répliqua la brave femme. Si je savais seulement où il passe son temps, je ne tremblerais plus. Mais ses absences mystérieuses m'inquiètent.

— Il est au château, sans doute, à jouer avec M. Guy.

— Ce n'est guère probable. Lorsque nos jeunes maîtres ont envie de le voir, ils l'envoient quérir par un valet. Or, il y a trois semaines qu'aucun serviteur de M. le comté n'est apparu.

— Où veux-tu donc qu'il soit ?

— Je l'ignore, mais j'ai peur !...

— Peur ? et de quoi donc pauvre femme ? De quoi peux-tu donc avoir peur ?

— De cette existence inconnue que mène notre petit... Quand je songe, reprit-elle après un silence, que Jacques va avoir quinze ans, et qu'il est incapable de repasser seul une pièce de drap, j'en suis désespérée. Que ferait-il si nous venions à lui manquer ? Comment gagnerait-il sa vie ?

— Nous n'en sommes pas encore là — ma bonne Madeleine, nul ici ne désire mourir. Pourquoi prends-tu tout au tragique ? Jacques a bien le temps de se mettre à la besogne. Son heure viendra ! Ne te trouble pas !

— Tu le défends toujours. C'est pour cela qu'il se montre si indépendant ! Si tu lui ordon-

nais de dire où il passe ses journées, je ne serais pas aussi auxieuse à le guetter sur le pas de la porte, m'attendant toujours à apprendre un malheur.

— Qui donc avez-vous perdu, ma bonne amie ? fit en entrant une visiteuse au costume soigné et à la riche coiffe de dentelle. Est-ce Faraud votre chien, ou Finois votre angora ?

— Ni l'un ni l'autre, Demoiselle, répondit le père Cujas. Ni l'un ni l'autre, mais ma compagne est inquiète de notre fils, Il est parti depuis l'Angélus de midi et n'est pas encore rentré.

— Est-ce vrai, Madelon ?

— Hélas ! oui, ma chère Toinette.

— Il est au bois, sans doute, avec quelques galopins.

— Mais non ! il ne les fréquente pas... Il préfère être seul. Ah ! tenez, ne parlons plus de cela ! Il finira bien par rentrer d'un moment à l'autre et nous le questionnerons. Dites-moi plutôt ce qu'il y a de neuf au château.

— Rien, ma foi, sinon que deux couverts d'argent et la croix de diamants de Mme la présidente ont disparu.

— Que dit Monseigneur de ces événements ?

— Peu de chose ! Il a confiance en chacun de nous et ne veut accuser personne. Cependant il y a un coupable.

— C'est certain ! Mais quel est-il ?

— Quelqu'un du dehors, peut-être !

— On entre bien difficilement au château !

— C'est ce que dit notre maître... Ah ! que ces histoires sont donc ennuyeuses !

— Et à part cela, tout le monde se porte bien ? interrogea le foulon.

— Merci, cela marche à peu près ! Il n'y a que le précepteur, M. Pierre Bunel, qui ne se remet pas vite de son accident. Voici quatre mois qu'il n'a pas bougé. Heureusement qu'il y a les deux savants étrangers à la maison... autrement nos jeunes seigneurs n'auraient plus eu de professeurs.

— Ah ! ils sont donc toujours là ces deux hommes mystérieux ?

— Ils ne parlent même pas de partir. D'ailleurs personne ne les en prie. Ils jouent au tric trac avec Monseigneur, font la partie d'homme de notre président, chantent des lais avec Mme la comtesse, et apprennent le grec et le latin à M. Hubert et à M. Guy. Tout cela les fait bien voir. Tout le monde les aime, ils sont si doux, si pieux !

— Cependant on ignore leur origine. On se demande si ces inconnus ne seraient pas les auteurs des vols signalés.

— Oh ! père Cujas ! pouvez-vous supposer !...

Mais la porte s'ouvrait avec fracas. Un beau garçon de quatorze ans, mince, svelte, blond, vint tomber au milieu de la salle en criant :

— Bonsoir père, bonsoir, mère. Mlle Toinette, je vous salue !

— Pourrais-tu dire d'où tu sors ? interrogea la mère Cujas pour toute réponse.

— Ah ! voilà ! C'est mon secret !

— Cependant, intervint la femme de charge Toinette, cependant nous aurions le droit de savoir.

— Rien du tout ! Je viens de travailler et je suis bien content.

— Et où cela, grand Dieu ?

— Chut ! ! C'est un mystère !

— Tout cela n'est pas clair... Enfin, nous verrons. Pour le moment, je t'avertis que je vais te surveiller, et que si je ne découvre pas le but de tes courses, c'est que je ne serai guère habile... En tous cas, il n'y aura pas de ma faute.

*

* *

Le lendemain, Jacques quittait furtivement la demeure paternelle.

L'Angélus de midi finissait de sonner et il se hâtait comme s'il redoutait d'être en retard.

Par mille détours, choisissant de préférence les sentiers déserts, et se retournant à chaque pas afin d'observer s'il n'était pas suivi, il se glissa dans le parc du château du Faur, et se dirigea vers les écuries.

Ce jour-là, le manoir était en bouleversement.

Le président du Faur, comte de Pibrac, était sur le point de quitter son domaine pour se rendre à Toulouse où le Parlement le réclamait. De tous côtés les domestiques allaient et venaient ; les servantes emballaient, les valets d'écurie chargeaient la berline et les fourgons de bagages, si bien que le petit visiteur put gravir sans encombre l'escalier qui desservait les chambres des seigneurs.

Parvenu au premier étage, il attendit un instant, l'oreille aux aguets, puis, ne distinguant rien, il ouvrit une porte, pénétra dans une vaste salle, et s'étant bien assuré que nul ne l'habitait, il s'y enferma.

A peine entré, le petit Cujas prit sur la table une large feuille de parchemin, une plume d'oie et une écritoire, puis, se glissant sous le lit, il s'y coucha à plat ventre, et, la tête dans sa main, il attendit.

Son attente dura environ une heure. Il commençait à perdre patience et allait se sauver, lorsque la porte s'ouvrit. Deux hommes au costume sombre entrèrent, la refermèrent sans bruit derrière eux et s'assirent auprès de la table.

— As-tu bien regardé si nous étions seuls ici ? dit l'un d'eux à demi-voix.

— Oui ! tout le monde est occupé en bas. Le président part, et toute la famille lui tient compagnie.

— Regarde s'il n'y a personne dans la salle voisine.

— Tout le monde est dans le vestibule d'honneur.

— Eh bien ! reste. Mais pour plus ample précaution nous parlerons latin. Cela sera plus comode. Nul n'entend assez cette langue ici pour suivre une conversation et nous pouvons être tout à fait tranquille sur ce point.

— Je t'écoute, hâte-toi.

— Voici. Il y a six mois que nous sommes entrés ici sous le prétexte de faire des recherches dans les archives. Nous y sommes demeurés à force d'adresse, de ruse et de compliments. Dès le premier soir, nous avons résolu de tenter un bon coup. Les habitants d'ici sont très riches. La présidente a pour plus d'un million de livres de pierreries. Son coffre déborde de pièces d'or. Nous devons nous enrichir à ses dépens. Tu comprends que quelques petits bijoux, un peu de vaisselle plate ne sont pas butin suffisant. Tout est préparé. L'absence du seigneur sera une bonne chose et nous la mettrons à profit.

— Je suis de ton avis.

— Ce soir, à la fin du repas, nous prétexterons un travail à terminer et nous nous retirerons. Mais au lieu de gagner notre appartement nous viendrons ici et nous nous cacherons dans l'armoire à robes de la présidente. Lorsque le vieux comte et sa belle-fille seront endormis nous tenterons la chance, nous entrerons chez la comtesse.

— Et si elle crie ?

— Si elle crie !...

Un geste de menace brutale termina la phrase.

— D'ailleurs, reprit-il, demain, à l'aube, nous serons loin, et tant pis pour ceux que nous laissons derrière nous.

— Alors, c'est entendu ! A ce soir !

— A ce soir !

Et Jacques comprit, au bruit que faisait le lourd battant de chêne en se refermant, que les bandis avaient quitté la pièce.

*

* *

Les voleurs avaient compté sans le fils du foulon. Ils étaient loin de se douter que l'enfant connaissait la langue latine et que, grâce aux leçons qu'il venait chaque jour prendre en cachette sous le lit de la salle d'études, il était capable de suivre parfaitement tous leurs discours.

Certains de n'être trahis par personne, ils avaient longuement développé leur plan, tandis que l'enfant, le cœur bouleversé, n'en perdait pas un détail.

Lorsqu'ils furent partis, il songea :

— Comment faire pour réduire à néant leurs criminels projets ? Avertir le comte ? Prévenir la présidente ? Aposter des gens d'armes ?

Il en était là de ses réflexions, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et la jeune Mme de Pibrac, suivie de ses deux fils et de Toinette, fit son entrée dans la salle.

— Que je suis lasse, ma bonne ! s'écria-t-elle en se laissant tomber sur un fauteuil. Ces journées de départ sont terriblement fatigantes. Je vous donne vacances à tous deux, mes enfants. Amusez-vous sagement et sans bruit. Je vais essayer de me reposer... A propos, Toinon, as-tu retrouvé ma bague en diamant ?

— Non, Madame la comtesse ! Je l'ai bien cherchée, mais en vain. Je crains bien qu'elle ait suivi la route de nos couverts d'argent.

— Que vas-tu imaginer !

— Si Madame la comtesse voulait prêter deux secondes d'attention à mes paroles, elle verrait. Je sais qu'il entre ici des gens...

— Que vas-tu dire ?

— Il paraît que le petit Cujas pénètre au château comme il veut.

— Tu es folle pour accuser cet enfant...

— Il a cependant d'étranges habitudes. Il sort sans daigner dire où il va, rentre au logis après quatre heures d'absence sans raconter d'où il vient et avec des mines mystérieuses qui consternent ses parents... etc...

— Je t'ordonne de te taire, interrompit la jeune femme d'un ton sévère. Si Monseigneur t'entendait il te chasserait sur-le-champ.

— C'est bien ! j'obéis... mais...

Jacques se sentait mourir de honte. Il fut sur le point de bondir hors de sa cachette et de faire regretter à cette femme ses paroles injurieuses. Mais il se contint. D'ailleurs, la nuit tombait. Chacun regagna son appartement.

*

* *

Huit heures sonnaient lorsque les étrangers, silencieux, gagnèrent leur cachette. Ils y étaient à peine blottis que Toinette, un flambeau à la main, arriva. Elle portait sur son bras un long vêtement de brocart. Elle allait le ranger, lorsque Jacques, surgissant devant elle, sauta sur la serrure, donna un tour de clé et se sauva en courant.

— Au voleur ! Au voleur ! hurla la vieille fille ! Au voleur ! Au secours ! C'est lui... Je l'ai reconnu. Arrêtez-le ! C'est Jacques Cujas.

Aux cris poussés par la camériste, le vieux comte sortit de sa chambre, la présidente survint et les domestiques se précipitèrent afin de porter secours à Toinette.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le comte en arrivant, et pourquoi ces cris ?

— C'est le petit Cujas qui était caché ici. Il a sauté sur la clé de l'armoire et l'a emportée. C'est là qu'il doit enfouir son butin.

— Où est-il ? demanda le comte.

— Disparu !

— Mais non, Demoiselle Toinette, je suis là, et je viens me disculper.

— Il n'est que temps, parle vite. . .

— Permettez-moi de vous demander pardon, à vous mes respectés suzerains, car je vous ai volé, non des bijoux, ainsi que Toinette voulait le dire, mais de la science. Pendant deux ans, chaque jour, j'ai assisté, dissimulé sous le lit, à toutes les leçons qui ont été données à M. Hubert et à M. Guy.

— Oh ! murmurèrent les assistants.

— J'y étais aujourd'hui encore, quand Toinette m'a traité de voleur. J'y étais aussi lorsque les deux étrangers, que M. le président héberge, sont venus se confier leur plan. Grâce à l'instruction obtenue, en ne perdant pas un mot des enseignements des divers maîtres de mes jeunes seigneurs, j'ai pu saisir le sens de leurs paroles. Ouvrez cette armoire, dont je vous rends la clé. Vous les y trouverez cachés, armés

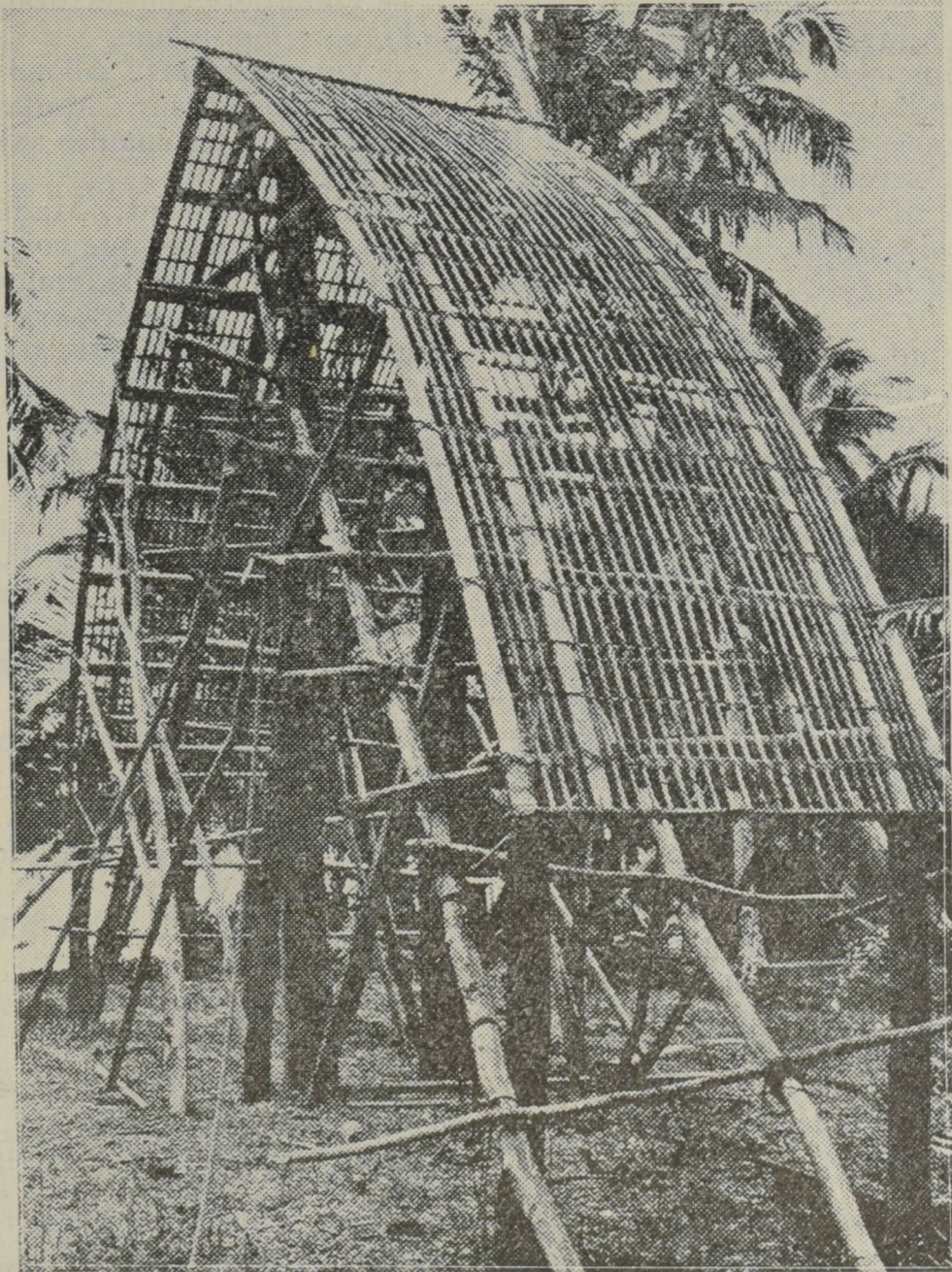
jusqu'aux dents et disposés à tout tenter pour dérober les trésors enfermés dans l'appartement de Mme la présidente. Si j'ai ôté la clé, c'était pour les empêcher de tuer Toinette, et ils l'auraient fait pour la contraindre au silence.

Les domestiques ouvrirent le meuble et saisirent les deux misérables. Ils furent soigneusement ligotés et enfermés dans le donjon jusqu'au jugement.

Quant à Jacques, son sort était désormais assuré. Surpris de sa haute érudition, le comte de Pibrac le nomma précepteur de ses fils et lui accorda une bonne pension annuelle.

Désormais il pouvait étudier à son aise et devenir savant. Ces brillantes dispositions ne se démentirent pas. Jacques Cujas devint le plus grand jurisconsulte de son temps, et mourut professeur à l'Académie de Bourges, honoré et estimé de tous.

(*L'Etoile Noëliste*) Marcel D'ENTRAYGUES.



MAISON EN CONSTRUCTION AUX ILES SAMOA, OCÉANIE

Âmes neuves

C'ÉTAIT il y a quelques mois, au début de l'hiver, en un cercle catholique d'ouvriers et d'employés de Paris. Le président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul dépouillait rapidement son courrier. Il s'arrêta tout à coup devant une très petite enveloppe dont la suscription, pour le moins curieuse, était conçue comme suit :

Très urgent.

*A Monsieur le Directeur
de la Charité de Saint-Vincent de Paul
29, rue de L...*

Paris-XVe.

L'écriture, régulière, droite, trahissait une main d'écolier ou d'écolière. Et l'encre était d'un bleu très pâle. Le président, tout en décachetant l'enveloppe, murmura :

— Une fillette ou un garçonnet qui nous écrit au nom de ses parents. Voyons donc...

L'enveloppe ne renfermait qu'un carré de papier menu, visiblement découpé dans un cahier. Point de date. Point de signature. Simple-ment quelques lignes très appliquées, de la même plume que l'enveloppe et qui disaient :

Au numéro 51 de la rue H..., au cinquième étage, deuxième porte à droite, une vieille femme souffre du froid et de la faim. Vous devriez voler à son secours.

Le président ne put se défendre d'un léger sourire. Seule une enfant, avec sa tranquille confiance, avait pu écrire cela. Après tout, elle avait eu raison d'oser. Et, aussitôt terminée la réunion hebdomadaire de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, il irait à l'adresse indiquée et verrait bien.

Moins d'une heure après, il pénétrait dans l'immeuble où on lui demandait de *voler*. Parvenu au cinquième étage, il tournait à droite et bientôt se trouvait devant la deuxième porte du couloir. Elle était entre-bâillée. Il frappa doucement. Point de réponse. Il frappa plus fort, sans plus de succès. Alors il poussa légèrement la porte et, sur la droite d'une pièce exigüe et encombrée, il aperçut une très vieille femme qui reposait sur un lit misérable. Habillée, elle avait simplement jeté sur elle une mauvaise couverture de laine et dormait la bouche entr'ouverte. Il recula et tira sur lui la porte. Après quelques secondes d'attente, il frappa longuement, une dizaine de coups, chaque coup frappé plus fort que le précédent. Il s'arrêta. Une voix menue jetait faiblement :

— Entrez.

Lentement il entra. La vieille femme s'était levée. En ses petits yeux une surprise très vive se lisait, presque de l'effarement. Que lui voulait bien ce visiteur, qu'elle ne connaissait pas,

qu'elle n'avait pas appelé et dont, au surplus, personne ne lui avait annoncé la venue ? Et pourtant elle esquissait un sourire, tandis qu'il s'inclinait et saluait :

— Bonjour, Madame.

— Bonjour, Monsieur.

— On vient de nous informer que vous souffriez, Madame...

Elle eut sursaut :

— On vient de vous informer... Je ne comprends pas... Je ne me suis plainte à personne... Je n'ai chargé personne...

— Peu importe, en somme, Madame... Vous souffrez et l'on a bien fait de nous aviser. Car nous voilà et nous nous occuperons de vous de notre mieux...

La pauvre ne souriait plus. Son visage demeurait fermé. Elle songeait... Qui donc avait bien pu signaler sa détresse à cet homme ? Mais cet homme, qui était-il ? D'une voix un peu âpre, le regard dur, elle interrogea :

— Pourrais-je savoir, Monsieur, qui vous a envoyé ici ?

— Volontiers vous le dirais-je, Madame, mais je l'ignore moi-même.

— Vous l'ignorez ? Allons donc !

— Je vous l'assure, Madame.

Elle haussa les épaules avec irritation, tandis qu'il reprenait :

— Bien vraiment, Madame, J'ai reçu ce matin le petit billet que voici... et je suis venu.

Il tendit à la vieille femme le carré de papier menu. Elle le considéra avec attention, le tournant, le retournant, puis, d'un geste las, découragé, le rendit en disant :

— Excusez-moi, Monsieur, mais je ne sais pas lire... Vous qui savez, voudriez-vous me donner lecture de ce billet ?

— Je veux bien, Madame.

Et il lut. Le visage de la pauvre perdait peu à peu son masque de dureté, de gêne, et la voix s'adoucissait pour demander :

— Il n'y a pas de signature ?

— Non, Madame...

— Aucune indication me permettant de deviner qui a écrit cette lettre ?

— Aucune... Cependant... ou je me trompe fort, ou c'est une enfant, une fillette apparemment, qui nous avisés.

— Une fillette... Une fillette... Vraiment, non, je ne vois pas...

— Dans les familles que vous fréquentez, n'y aurait-il pas quelque enfant ?

— Depuis des années je ne fréquente à peu près personne... A peine me voit-on chez quelques fournisseurs : boulanger, laitier, épiciers... Et c'est tout... Il y a des années que je n'ai point acheté de viande !...

Quelque amertume grondait dans la voix, de nouveau assourdie. Le visiteur s'en aperçut et reprit assez vite :

— Vous allez en racheter de temps à autre. Ne cherchons plus, voulez-vous, qui a bien pu nous écrire. On nous a écrit, c'est l'essentiel. On a bien fait, en définitive, puisque vous avez besoin. Alors, ne parlons plus de la personne qui a écrit ce billet. . .

Elle l'interrompt, le regard lointain :

— Comment une enfant a-t-elle su ? Si je pouvais deviner ! Je voudrais tant ! . . .

— Laissez. . . Parlons de vous. . . Nous nous occupons des familles nécessiteuses, des vieillards éprouvés, malades. . . Que pourrions-nous donc pour vous ?

Elle eut un geste indifférent :

— Laissez, Monsieur. . . J'ai quatre-vingts ans passés. . . Je puis mourir. . . Et ce ne sera pas long, avec l'oppression qui me tourmente, ce froid, cet abandon. . .

Elle était restée debout depuis l'entretien, la main appuyée sur le lit. En s'excusant, elle s'assit, sans inviter le visiteur à l'imiter : il n'y avait point de siège dans l'humble pièce. Après un instant elle poursuivit :

— Un fils, jusqu'alors, m'avait soutenue de ses subsides. Il est mort il y a deux mois. Me voilà seule au monde. . . J'ai demandé à l'Assistance publique. . . On a fait une enquête, je toucherai une petite somme à la fin du mois. . . D'ici là ! . . .

— D'ici là nous veillerons sur vous. . .

— Et qui êtes-vous ?

— Des catholiques qui, par amour de Dieu, venons en aide à nos frères souffrants.

La vieille face ridée se durcit :

— Je ne crois pas en Dieu.

— En entrant ici, Madame, je ne vous ai pas demandé si vous croyiez en Dieu, mais si vous souffriez, si vous aviez besoin. . . Et vous avez besoin. Je vais prier un docteur ami de vous faire une visite. Ce qu'il prescrira, nous vous le fournirons. . . Et puis nous verrons. . .

Il tendit la main à la pauvre femme qui la serra, et il sortit en s'inclinant, comme il eût fait devant une très grande dame. . .

*

* *

A peine s'était-il engagé dans l'escalier, que la pauvre femme se jetait sur son lit et se perdait en une songerie coupée d'accès de toux.

Elle revoyait comme en un éclair toute sa longue vie de labeur et de misère, qu'aucun rayon de foi n'avait ensoleillée. Bergère en son enfance sur les plateaux de l'Aveyron, chiffonnière en sa jeunesse aux portes de Paris, à Clichy, et puis, des années durant, un peu par toute la rive gauche de la capitale, aux côtés de son mari, un rude montagnard que le labeur n'effrayait point et qui l'avait bien aimée.

Des six enfants qui leur étaient nés, un seul avait grandi, Alphonse. Marié vers la trentaine, il n'avait pas eu d'enfants, et une typhoïde

l'avait emporté peu auparavant. Et depuis lors, elle était demeurée seule, seule désespérément.

De chagrin, de misère, elle se sentait partir plus vite chaque jour. . . La tragique existence qui s'achevait sur une agonie solitaire ! . . .

Et voici qu'une fillette inconnue signalait sa détresse à des cœurs charitables. Elle cherchait à s'imaginer l'enfant. Où donc l'avait-elle rencontrée et quel motif l'avait incitée à s'occuper d'une très vieille femme qui ne lui était rien, rien ? . . .

Elle n'eût su le dire. . . et d'émotion son œil se mouilla. Une larme glissa lentement sur sa joue amaigrie. . .

Le visiteur, cependant, s'était précipité chez un docteur de ses amis et l'entraînait en hâte rue H. . . En chemin, ils devisaient tous deux, et tout de suite ils arrêtaient une ligue de conduite. Si la pauvre femme était gravement atteinte, le docteur, sans tarder, tenterait une démarche à l'hôpital Saint-Joseph. La malade y serait soignée au mieux et, si elle ne devait pas guérir, on s'y occuperait de son âme, on l'acheminerait vers le ciel. . .

Une demi-heure plus tard ils frappaient à sa porte. Le docteur, avec délicatesse et douceur, l'auscultait. Et il prononçait :

— Vous avez besoin de grands soins. Puisque vous n'avez personne pour vous les donner, l'hôpital s'impose.

Elle protestait faiblement :

— J'aurais voulu mourir ici. . .

— Ne dites point cela. . . A Saint-Joseph, un hôpital modèle, vous serez très bien. . . Vous verrez avec quelle sollicitude attentive on s'occupera de vous. Rien ne vous manquera. . .

Elle acquiesça :

— S'il le faut !

Le docteur sortit ; son ami s'empressa auprès de la malade, alluma un peu de feu avec quelques planchettes, prépara une infusion.

Sur le soir, une voiture d'ambulance emportait la vieille femme.

Elle ne devait demeurer qu'une semaine à Saint-Joseph, bien peu de temps, assez pour se réconcilier avec Dieu, assez pour faire une mort très chrétienne.

*

* *

Le président de la Conférence du cercle de la rue de L. . . suivit seul son convoi funèbre jusqu'au lointain cimetière de Bagneux. Le blanc cercueil descendu dans la tombe, il s'agenouilla sur la terre humide et égrena quelques Ave.

C'était un jeudi après-midi. Comme il rentrait s'extasiant sur l'infinie miséricorde du bon Dieu, il croisa, boulevard de Grenelle, une maîtresse de la florissante école catholique de la rue Rouelle. Ils se saluèrent. Point trop pressés ni l'un ni l'autre, se connaissant depuis de

années, ils échangèrent quelques propos sur l'apostolat à exercer auprès des enfants. Il dit :

— Notre génération, Mademoiselle, est d'une incroyance douloureuse, d'une indifférence pénible. Celle qui monte sera, je l'espère, plus croyante, plus généreuse, plus ardente.

— Je le crois aussi. Je me prends parfois à penser que telles de mes élèves ramèneront à Dieu leurs parents.

— Cela ne me surprendrait pas... Une flamme d'apostolat brûle les âmes des jeunes... A leur âge, on ne doute de rien, on ose tout, et Dieu fait le reste.

— Oui, c'est cela. Et tenez, si vous me le permettez, Monsieur, je vous en apporterai un curieux exemple, d'hier.

— Je vous écoute, Mademoiselle.

— Vous savez que des indifférents eux-mêmes nous confient leurs enfants. Ce sont des âmes neuves qui parfois, chez nous, rencontrent Dieu pour la première fois. Et il exerce sur elles une telle attirance que, prises invinciblement, elles se donnent à lui avec une ardeur frémissante et pour jamais. Quand je parle d'apostolat, leurs yeux s'éclairent, brillent. Brûlent-elles de réparer ? Ont-elles soif de se multiplier pour leurs pères, leurs mères qui oublièrent de servir le Maître ? Ecoutez. L'une d'elles, en une causerie intime, avant-hier, me faisait un aveu que je vais vous livrer tant il m'a remuée. Son père, fonctionnaire municipal, fait des enquêtes pour l'assistance aux vieillards...

— Vous dites ?

Surprise, elle s'arrêta un instant, ne comprenant pas. Bientôt elle interrogea :

— Qu'y a-t-il là de si étrange ?

Se ressaisissant, il dit :

— Rien, en effet... Excusez-moi...

Elle continua :

— Or, il a été appelé l'autre jour auprès d'une vieille femme de ce quartier. Il l'a trouvée en une détresse si cruelle qu'il n'a pu se défendre d'en parler à table, chez lui, à son épouse et à ses enfants. Il aurait dit ou à peu près : " Nous ne lui pourrions donner un subside qu'à la fin du mois... Et d'ici là, par ce froid, ainsi abandonnée... !" Je crois même que ce fonctionnaire, malgré ses charges de famille et la modicité de son traitement, a laissé un secours personnel à la malheureuse...

— Ah ! le geste lui fait honneur...

— Oui, certes... Mais le cœur de sa fille aînée, sa grande Geneviève, s'est ému de pitié. On ne pouvait laisser cette pauvre femme en un tel état. En causant elle a su qu'au cercle de la rue de L... on faisait la charité aux pauvres, aux vieillards surtout, et elle a écrit :

Le président jeta soudain :

— Ah ! c'est elle !... c'est elle !... Je comprends tout maintenant.

La maîtresse, interloquée, observa :

— Vous saviez donc ?

— Oui... et non...

— Oui... ou non ?

— Oui et non, je dis bien... Comme président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul j'ai reçu sa lettre... Mais elle ne l'avait pas signée, et la pauvre femme comme moi-même nous avons vainement cherché qui avait écrit ce petit mot...

— Vraiment ?

— Oui... la malheureuse n'aura connu que dans l'autre monde le nom de sa bienfaitrice.

— Sa bienfaitrice ?...

— Sa très grande bienfaitrice... La vieille femme lui doit d'être morte bien chrétiennement.

— Oh ! racontez-moi, cher Monsieur.

— Volontiers, Mademoiselle.

Et le président raconta à l'apostolique maîtresse ce qu'on vient de lire. Quand il eut fini, elle s'exclama :

— Combien les voies de Dieu sont surprenantes ! Mais savez-vous ce que me disait Geneviève : " J'ai écrit rue de L..., Mademoiselle, parce que là on s'occupera aussi de l'âme de cette malheureuse ! "

— Brave enfant !

La maîtresse, après un silence, reprenait :

— Oui, brave enfant ! Mais m'autorisez-vous, Monsieur, à lui rapporter tout cela ? Elle sera si heureuse ! Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

— Si je veux ! Certainement !...

— Merci. Et au revoir, Monsieur.

— Au revoir, Mademoiselle.

*

* *

Et le lendemain soir, en son lit, Geneviève, avant de s'endormir, pressait sur ses lèvres la petite croix d'argent que jour et nuit elle porte sur son cœur. Et elle murmurait :

— Ah ! Jésus, Jésus ! Ah ! Maître ! Comme vous êtes bon et combien je vous aime !

J. DE TAUVES.

Le petit Bob dîne en ville. On admire sa tenue correcte. Dans son assiette on met... un petit gâteau. Fière de montrer comme il est bien élevé, sa maman lui dit à l'oreille :

— Qu'est-ce qu'on dit ?

Bob fronce le sourcil, baisse la tête, et d'une voix lente et profonde :

— Y en a pas beaucoup !

Le croquet

Le directeur du patronage apparut dans la cour où les gars s'amusaient.

Il frappa des mains et bientôt la bande bruyante fut réunie autour de sa soutane.

— Les enfants, s'écria-t-il, je vous annonce une bonne nouvelle. Une bonne dame qui s'intéresse à vous vient de m'envoyer un magnifique jeu de croquet.

— Vive la bonne dame ! crièrent plusieurs voix.

— Ce jeu de croquet, reprit le directeur, est à vous tous. Je vous le confie ; amusez-vous, mais prenez-en bien soin. Vous promettez ?

— Nous promettons.

Quelques instants après les deux gaillards faisaient leur apparition avec la boîte contenant les boules, les maillets et les arceaux.

On commença par se disputer à qui jouerait. Enfin, après bien des pourparlers, on établit des tours.

Le jeu fut installé, et les parties se succédèrent avec frénésie.

Quand le soir fut venu, l'abbé ordonna qu'on mit tout en ordre dans la boîte.

Il passe en revue le jeu de croquet. Voici un maillet cassé... qui a fait cela ? Aucune réponse...

Voici un arceau brisé... qui a brisé cet arceau ?

Une voix :

— C'est Eugène...

— Pas vrai, monsieur, ce n'est pas moi.

— Qui donc, alors ?

— C'est personne, monsieur l'abbé.

— C'est évidemment quelqu'un... Cinq... six... sept... Mais je ne compte que sept boules, où est la huitième ?

L'abbé lance un coup d'œil circulaire. Les gars se regardent... regardent le prêtre... Mais des nouvelles de la huitième boule, personne n'est capable d'en donner.

Le prêtre n'est pas content.

— Voilà un jeu que je vous ai remis tout neuf, il y a deux heures, et vous me le rendez démolé... Désormais je le mettrai sous clef...

*

* *

L'abbé rentra chez lui pour dîner.

Sa vieille Jeanne ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle se dit :

— Le pauvre monsieur a eu des ennuis... Ce patronage le tuera ! Je le lui dis assez.

Quand il eut mangé la soupe, une soupe qu'elle avait soignée, elle hasarda :

— Eh bien ! Monsieur l'abbé, ils ont donc été mal commodes, vos gars aujourd'hui ?

— Qui vous l'a dit, Jeanne ?

— Votre figure, parbleu !

— Ah ! oui, je suis ennuyé...

Et l'abbé tout en avalant un morceau de bouilli qu'il faisait glisser dans son gosier à force de moutarde, raconta à Jeanne, l'histoire du croquet.

La brave fille se planta devant son maître, les deux poings sur les hanches, et d'un ton de conviction, elle s'écria :

— C'est bien votre faute ! M. l'abbé...

— Ma faute ?... J'aurais voulu vous y voir !

— Je m'y serais prise autrement ! Bien des fois je vous ai entendu crier contre le socialisme, le communisme et pas savante que je suis, je trouve que vous l'appliquez en grand... pas étonnant que vous en ressentiez les effets...

— Expliquez-vous...

— Pas difficile. Vous donnez le croquet à tout le monde... Tout le monde, c'est **personne**... Voilà qui est évident...

— Taisez-vous.

Jeanne retourna à sa cuisine chercher les haricots verts qui avaient eu tout le temps de brûler... Et en lui-même l'abbé se disait :

— Cette brave fille a du bon sens !

Le dimanche suivant, au patronage.

L'abbé frappe dans ses mains. Il fait signe qu'il va haranguer. On se tait.

— Les enfants, dit-il, je ne veux plus avoir à m'occuper du jeu de croquet... surtout je ne veux plus de scènes comme celle de dimanche. J'ai fait réparer les arceaux et le maillet brisé, j'ai apporté une boule neuve.

— Vive monsieur l'abbé !

— Oui, oui, dites ce que vous voudrez... Mais désormais ce jeu de croquet n'est plus à vous tous !

— A qui donc ?

— Je le donne à François Justaud. Tu entends François, je te fais cadeau du croquet.

— Merci, monsieur l'abbé.

— Il est à toi, mon garçon... Si on te le casse, tu feras payer les réparations... Si jamais tu nous quittes, eh bien ! tu l'emporteras...

Les gars étaient un peu ahuris de la nouveauté du fait...

— Ce que tu as de la veine, François.

— Bien sûr, mais perdez-moi une boule...

— Peut-on jouer ?

— Si tu veux, mais celui qui me brise un maillet, gare à lui !

Et le jeu s'organisa...

Le soir, il ne manquait pas une pièce. On avait "travaillé" sous l'œil du maître, on le savait pas loin, on connaissait le gaillard qui n'était pas homme à laisser démantibuler son bien sans protester.

Et chaque dimanche, François prête son croquet, gentiment... et gentiment on joue sans rien casser... il n'arrive plus que les accidents inévitables...

L'abbé ne s'est pas gêné de s'appuyer sur ce fait pour tirer des conclusions.

— Ce que vous avez vu pour le croquet, mes enfants, dit-il, est vrai partout... Que le bien à gérer soit un croquet, ou tout ce que vous voudrez, il faut un chef responsable, ou autrement, c'est le gâchis dans le malheur universel.

Charles GRIMAUD.

Le jugement du Zupan

LE prince Vlastimir, qui, vers le IX^e siècle, devait préparer l'unité de la Serbie et sa conversion au christianisme, voyageait dans les districts montagneux, à la recherche de guerriers pour son armée, et de sages conseillers pour son administration.

Vêtu comme un simple voyageur, il remontait la vallée de la Morava, et gravissait les premières pentes du Roudnik. Il parvint ainsi dans une région sauvage et infestée de mendiants grecs et de brigands bulgares.

Il venait de franchir la Morava serbe, sur un pont rustique, lorsque, sur la rive nouvelle, il aperçut, accroupi dans la poussière, un mendiant déguenillé.

— Aide-moi, voyageur ? supplia le mendiant.

— Volontiers, dit le prince, et il jeta quelques pièces de monnaie au quémendeur.

— Je te remercie, dit le mendiant, mais tu pourrais faire davantage.

— Tu me parais avide, maraud... que désires-tu donc ?

— Je suis vieux et faible, la nuit va venir, et la côte est longue et pénible à gravir d'ici la ville de Xrougevatz. Ton cheval est vigoureux, ne pourrais-tu me prendre en croupe ?

— Je peux te satisfaire, vieillard, dit le prince en faisant ranger son cheval contre une borne de pierre. Monte sur ce marchepied...

De ses bras robustes, le jeune homme attira le mendiant qui s'installa derrière lui. Ensemble ils arrivèrent à la porte de la ville. Lorsqu'ils furent parvenus au centre de la cité, Vlastimir se retourna vers son compagnon :

— En quel quartier veux-tu que je te descende ?

Mais le mendiant avait quitté son air soumis. Il répondit avec impertinence :

— Jeune homme, tu me sembles oublier que tu parles à un vieillard, et que c'est à moi de te demander si tu consentiras bientôt à mettre pied à terre.

— Coquin, s'écria Vlastimir, tu vas me faire regretter de ne t'avoir pas jeté dans un ravin de la montagne.

— Aurais-tu l'audace de te prétendre sur ton cheval ? répliqua le mendiant. Tu parais oublier que cette monture m'appartient.

— Ce cheval ?... à toi ?...

— Certes, il est le mien."

Pendant ce dialogue, des curieux s'étaient rassemblés. Le mendiant se mit alors à crier :

— Bonnes gens, venez à mon aide et faites respecter mes cheveux blancs."

Et, parlant avec volubilité, il leur conta qu'il avait trouvé un jeune homme sur le chemin, que, touché de sa faiblesse, il lui avait offert une place.

— Maintenant, ajouta-t-il, cet ingrat veut abuser de ma bonté, et me jeter à terre pour fuir avec mon cheval.

— N'écoutez pas ce radoteur, criait de son côté le jeune prince, ce n'est qu'un mendiant. Loin de me témoigner de la reconnaissance, il veut aujourd'hui me voler."

Les gens de la ville ne pouvaient discerner, entre deux affirmations également énergiques, laquelle correspondait à la vérité. La tradition qui veut que soient honorés les vieillards les inclinait à accepter les explications du mendiant. Et cependant le jeune homme avait d'émouvants accents de sincérité, ainsi qu'un air honnête et loyal.

Au bout d'un certain temps, il se trouva quelqu'un pour donner ce conseil.

— Conduisons ces étrangers devant notre sage zupan, il discernera lequel d'entre eux dit la vérité."

Le prince ne souhaitait pas autre chose, et le vagabond n'osa protester. Suivis d'un peuple nombreux, ils furent conduits devant le sage.

Mais celui-ci, déjà occupé, ne put s'occuper sur-le-champ de leur contestation. Il lui fallait juger une querelle entre un scribe et un maçon. Tous deux réclamaient la même femme. L'écrivain prétendait qu'elle lui avait été enlevée par le maçon, qui, de son côté, affirmait qu'elle avait toujours été son épouse. La malheureuse gardait le silence, car en Orient les femmes n'ont que le droit de se taire, et elle redoutait d'être battue, quelle que soit sa réponse.

Le zupan les écouta l'un après l'autre et déclara :

— Que l'on enferme cette femme dans une des salles de la citadelle, et que les plaideurs retournent chez eux, je rendrai demain la sentence."

L'autre affaire était aussi obscure.

— J'étais allé, dit un meunier, chez cet homme qui est boucher, afin d'acheter de la viande. Je commis l'imprudence de tirer de dessous mes vêtements un sac plein de pièces d'argent, au lieu d'en sortir les pièces une à une. Aussitôt le boucher se jeta sur ma bourse.

— C'est la mienne, en effet, ô sage zupan, ordonne que mon bien me soit rendu. Ce farinier me l'a volée pendant que je tournais le dos pour découper une tranche d'agneau. Je le jure, ce meunier est un menteur et un voleur."

Le juge les interrogea, tenta de les prendre en défaut, ni l'un ni l'autre ne modifièrent leur récit.

“ Remettez-moi la bourse contestée, dit le sage, et revenez demain.”

“ Étrangez, que désirez-vous de moi ?

— Je venais de franchir la rivière, dit le prince, lorsque ce vieillard implora mon secours. Il me paraissait faible et las, je le pris en croupe et l'amenai dans ces murs. Alors abusant du prestige que lui donnent ses cheveux blancs, il revendique mon cheval comme étant le sien.

— Je chevauchais vers la ville sur cette monture qui n'est point le destrier fringant qu'affectionnent les jeunes gens, riposta le mendiant, et j'aperçus dans un fossé ce jouvenceau mort de fatigue. De bon cœur je le pris devant moi sur ce cheval, et maintenant il ne veut plus abandonner les rênes ni l'animal. Ceci, sur mes cheveux blancs, est l'exacte vérité.

— Descendez tous les deux, prescrivit le zupan, que le cheval soit mis dans mes écuries, et que ces hommes reviennent demain, car la nuit tombe.”

Lorsque l'aurore se leva sur la cité de Xrougevat, un peuple nombreux se rendit dans la cour du zupan.

“ Prends ta femme, écrivain, dit le juge, et que l'on coupe les oreilles du maçon.”

Des gardes, sur-le-champ, exécutèrent la double sentence.

“ Remettez son argent au meunier, et passez un fer rouge dans la main voleuse du boucher.”

Le peuple s'émerveilla, car ces jugements étaient l'équité même.

“ Tu vas me rendre mon cheval ? demanda le mendiant grec.

— Un peu de patience, répondit le zupan.

Un picotin d'orge était tout préparé près de son siège.

“ Prends ceci, ordonna-t-il au jeune prince, et va soigner ton cheval comme tu en as l'habitude. Si vraiment l'animal est à toi, il recevra volontiers la nourriture de tes mains.”

La porte d'une écurie basse et sombre fut ouverte aussitôt. Vlastimir prit le picotin, et se dirigea vers elle. Il y avait dedans une vingtaine de chevaux. Sans hésitation, le prince reconnut sa monture ; et il s'en alla remplir sa mangeoire. Mais tous les chevaux ayant été également soignés, l'animal ne daigna pas toucher à la nourriture. Vlastimir sortit tout triste, en songeant que l'épreuve lui avait été défavorable.

“ Approche, dit le juge au mendiant, en lui tendant une bride. Va dans l'écurie et sors ton cheval.”

Le mendiant était avisé. Il aurait pu se tromper de cheval, il songea que le picotin lui serait une indication, et il s'en fut brider celui des animaux dont la mangeoire était fraîchement garnie.

Au bout de quelques instants, il reparut dans la cour, tirant le cheval par la longe.

“ C'est bien, dit le juge.”

Le mendiant souriait d'aise, et son regard brillait d'un orgueilleux triomphe.

“ Jeune homme, dit-il à Vlastimir, reprends ta monture, et vous, gardez, allez pendre ce coquin de grec.”

Alors Vlastimir se fit connaître du sage et le félicita.

“ Comment, ajouta-t-il, ton esprit a-t-il pu résoudre un problème aussi ardu.

— Je me suis gardé de rendre des jugements précipités, répondit le sage. N'as-tu point remarqué que j'ai retenu à l'écart les choses contestées ?

“ Hier soir je déposai dans un vase rempli d'eau chaude la bourse que se disputaient le boucher et le meunier... Ce matin, une fine poussière blanche flottait sur l'eau. Si l'argent avait été celui du boucher, j'aurais aperçu une couche grasseuse.

— C'est exact. Pour la femme, ce fut plus simple encore, tu l'auras interrogée en arrière des deux hommes.

— Je ne lui ai pas parlé, Mais ce matin, je me suis précipitamment adressé à elle en lui tendant une feuille de parchemin froissée.

“ Lisse-moi promptement ceci, lui ai-je commandé, je vais avoir à écrire.”

“ Aussitôt elle a sorti de sa poche un lissoir et un grattoir, et elle s'est mise à préparer la peau comme font les aides des scribes. Une femme de maçon aurait ignoré ces procédés et n'aurait pas eu sur elle les instruments de son travail quotidien.

— Bien imaginé. Et pour mon cheval, comment as-tu découvert la vérité ?

— Plus simple encore. Tu l'aurais reconnu parmi cent autres puisque tu en étais le maître, et tu aurais hésité entre plusieurs chevaux de même robe si tu ne l'avais vu pour la première fois qu'hier. N'es-tu pas allé droit à lui ?

— Oui, mais il a refusé de manger, et j'ai tremblé un instant.

— J'ai été surpris moi-même lorsque j'ai vu le mendiant ne pas commettre d'erreur dans l'écurie sombre. Mais j'avais heureusement un autre indice, J'ai entendu ton cheval hennir de joie lorsque tu t'es approché de lui, tandis qu'il s'est montré quelque peu récalcitrant lorsque l'imposteur a voulu le brider et l'amener au jour.

— Je te remercie, sage zupan, dit le prince Vlastimir, daigne m'accompagner dans la plaine et devenir le conseiller de ma jeunesse, toi qui sais discerner le mensonge de la parole sincère, tu me rendras l'incomparable service d'écarter du trône serbe les flatteurs à la voix mielleuse et les fourbes qui m'entraîneraient à d'involontaires iniquités.”

J. ROMAIN LE MONNIER

(*L'Ami des Enfants*)

Les cloches de Compostelle

ABOU-AMER-MOHAMMED Almanzor, régent du califat de Cordoue, l'un des plus grands capitaines qu'ait produits l'Espagne musulmane, venait en cette année 997 de semer la dévastation et la mort dans le nord-ouest de la péninsule et d'entrer en vainqueur à Santiago de Compostelle.

La ville de Saint-Jacques, dite de Compostelle, *Campus stellae*, à cause de l'étoile miraculeuse qui, selon la légende, fit découvrir le cercueil du Saint, était déserte et silencieuse lorsque Almanzor y pénétra à la tête de ses troupes. Tous les habitants s'étaient enfuis, pris de panique à l'approche des armées sarrasines. Seul, un moine, au capuchon baissé fut trouvé agenouillé sur le tombeau de l'apôtre.

Almanzor aimait le courage.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il au moine.

Celui-ci se leva pour répondre au vainqueur.

— Je suis, dit-il le fils de ton vieil ennemi, le chef chrétien Pontevedra, qui t'a tenu tête dans tant de combats et qui fut tué de ta propre main, il y a quelques jours à peine, aux portes de Santiago.

— Ton père était brave, prononça Almanzor. Il n'eût pas fui à mon approche comme les lâches qui ont abandonné leur cité. Tu es digne d'être son fils. Je te laisse la vie sauve. Cette ville, je la détruirai ; la basilique, je la raserai. Cependant, je respecterai la tombe de saint Jacques. Je l'entourerai d'une garde imposante, afin qu'elle demeure à jamais inviolée. Et c'est toi, Pontevedra, que j'établirai le chef de cette garde d'honneur.

La nuit vint, éclairée par les lueurs fulgurantes des incendies, emplie par les cris des vainqueurs acharnés à la dévastation et au pillage.

Des soldats maures s'étaient répandus dans les campagnes, recherchant les fuyards. À la rouge clarté des églises et des maisons en flammes, on voyait rentrer, dans Santiago, de longues files de prisonniers chrétiens, étroitement enchaînés. En attendant le bon plaisir du calife, leurs gardiens les parquaient sous les cloîtres des monastères encore debout, puis ils couraient rejoindre leurs compagnons pour prendre part au sac de la ville.

Un prisonnier, jeune et beau, essayait vainement de briser ses liens, lorsque près de lui un moine de haute taille sortit de l'ombre des arcades et dit d'une voix basse et dure, frémissante d'indignation :

— José de Pontevedra, qu'as-tu fait de la bravoure de ta race ?... Toi aussi, comme les

autres, tu t'es enfui à l'approche des Maures, toi, le fils d'un héros !...

Le moine avait rejeté en arrière son capuchon. Le jeune prisonnier reconnut le visage d'ascète de son frère aîné, Cristobal, celui-là qui, ayant renoncé dès sa prime jeunesse aux honneurs et aux richesses de sa maison, était entré dans le plus ancien monastère de la ville, où il jouissait d'une réputation d'extraordinaire sainteté.

— Ayez pitié, Cristobal, mon frère ! supplia le prisonnier. J'ai lutté jusqu'au bout, mais la victoire du Maure était certaine. Pourquoi prolonger vainement le combat ? Que pouvais-je faire ?...

— Mourir ! répondit froidement Cristobal.

— Pardonnez-moi, reprit le charmant José. La vie est si douce !... Ma mort eût été inutile. J'ai voulu vivre... Vivre pour épouser Rosalia, ma fiancée bien-aimée.

— Notre sang jusqu'ici ne s'était souillé d'aucune bassesse et d'aucune couardise, gronda le moine. Un Pontevedra ne déserte pas devant l'ennemi. Est-ce que j'ai quitté Santiago, moi ?... Tu n'es qu'un lâche, un lâche, un lâche... !

Le front haut, l'œil irrité, le jeune homme se cabra sous l'injure cinglante :

— Vous n'avez pas quitté Santiago, s'écria-t-il, vous vous en faites gloire, et méprisez tous ceux qui ont fui. Mais vous, Cristobal, qui avez renoncé au monde, vous qui ne cherchez ici-bas que la voie de la perfection, ne voyez-vous donc pas qu'aux yeux de Dieu votre action héroïque apparaît toute souillée et gâtée par l'orgueil ?...

Le moine tressaillit. Un frisson d'effroi courut le long de son corps amaigri par les jeûnes et les veilles. Quelques instants, il garda le silence ; puis il s'abattit aux pieds du prisonnier, et le visage ruisselant de larmes, il se frappa la poitrine, disant :

— Mon frère José, merci de m'avoir désillé les yeux en me montrant mon néant, ma misère... L'orgueil, l'orgueil du nom, l'orgueil indomptable des Pontevedra, arriverai-je à le maîtriser en moi, à l'arracher de mon cœur ? José, nous sommes de même taille, un peu de même visage. Je vais dénouer tes liens que tu renoueras autour de mes mains et de mes pieds. Échangeons nos vêtements. C'est moi le prisonnier, c'est toi l'homme libre !...

— Jamais ! murmura le jeune homme auquel Cristobal donnait le baiser de paix... Vous prisonnier, vous considéré par les Arabes comme un fuyard, comme un lâche, vous condamné peut-être par ces barbares aux pires tortures ? Je n'accepte pas votre sacrifice !

— Accorde-moi donc cette faveur, reprit gravement le moine. Dans le mépris des vainqueurs, sous les fers du captif, Dieu m'accordera enfin, je l'espère, la grâce de me dépouiller du vieil homme, de tuer en moi l'orgueil maudit...

Dès que tu le pourras, épouse Rosalia, la perle de la Galice ; que par vous se perpétue notre race, et jusqu'à la mort promets-moi de garder avec foi, respect, amour, la tombe de saint Jacques...

Santiago de Compostela était détruite. Loin de ses ruines, encore fumantes, l'armée des Maures reprenait le chemin du sud de l'Espagne. Chargé du butin de la cité et des trésors de la basilique, Almanzor traînait derrière lui d'autres trophées : par un cruel caprice de despote oriental, le calife avait décidé que les cloches de Compostelle seraient portées jusqu'à Cordoue sur les épaules des prisonniers chrétiens.

Interminable et dur voyage ! Derrière le chef arabe et son fastueux cortège, derrière l'armée sarrasine, parmi les chariots de vivres et des bêtes de somme, les chrétiens enchaînés, réunis par groupes exténués, tantôt succombant sous le faix, tantôt trébuchant aux pierres du chemin, avançaient lentement, à demi ployés sous la charge des lourdes cloches qui écrasaient et ensanglantaient leurs épaules.

Les brumes et les pluies de Galice, les torrents débordés de Léon, les âpres rafales du vent d'hiver balayant les plateaux de Castille ajoutaient au supplice des captifs. Le seul adoucissement de ce terrible martyre leur venait de la fermeté d'âme d'un de leurs compagnons, Cristobal, celui qui supportait sans se plaindre la plus lourde charge, qui s'oubliait pour les autres, qui réchauffait sans cesse la foi défaillante de ses frères et chantait pour bercer leur douleur son espérance indéfectible en Monseigneur saint Jacques.

— Frère Cristobal, tu es un saint. Pourquoi n'obtiens-tu pas que Dieu fasse pour nous un miracle ? lui disaient les pauvres prisonniers.

— Je suis le dernier des chrétiens et la balayure du monde, répondait le moine. J'ai péché par orgueil, et cette superbe que je n'ai pas encore domptée fait que le Dieu juste se détourne de moi. Vos souffrances et la droiture de vos âmes seront plus puissantes que mes prières sur le cœur de Dieu.

Des semaines et des semaines avaient passé. Les pluies cessaient. La neige fondait sur la pente des sierras. A l'âpre bise d'hiver succédait l'haleine tiède du printemps tout embaumée des parfums d'une terre enchantée. L'armée d'Almanzor venait d'entrer en Andalousie.

La troupe des captifs diminuait de jour en jour. Combien étaient restés dont les os blanchiraient les plaines, sur ce long chemin de Compostelle à Cordoue !... Les survivants, courbés en deux sous l'épouvantable fardeau des cloches saintes, hagards, décharnés, les cheveux blanchis, les pieds trébuchants, semblaient des spectres revenus d'outre-tombe.

— O Cristobal gémissaient-ils, tu nous as trompés en nous parlant sans cesse d'espérance.

Nous mourrons tous avant d'atteindre Cordoue. Tant de souffrances seront inutiles. L'Espagne chrétienne ne triomphera jamais du Maure. Santiago de Compostela ne se relèvera pas de ses ruines...

Tête basse, le moine se frappait la poitrine, accusant son orgueil avec une humilité si sincère et si profonde que le ciel s'émut enfin devant une si haute vertue.

Soudain les cloches de Compostelle, soulevées par la brise du soir, cessèrent de peser sur le dos des martyrs et s'avancèrent au-dessus d'eux, portées par les anges, toutes vibrantes d'un mélodieux, d'un frémissant Alléluia. Le vent léger du crépuscule, embaumé de parfums célestes, caressa les épaules sanglantes des captifs, cicatrisant les plaies béantes, rafraîchissant les chairs meurtries.

Aspirant à pleins poumons cet air miraculeux qui leur rendait leur force, leur santé, leur jeunesse, les prisonniers se redressèrent, lançant leur action de grâces, éperdue vers le ciel azuré, où s'ouvrait la première étoile.

Au milieu d'eux, soulevé de terre, en extase, Cristobal, le visage irradié, se mit à traduire pour ses frères ce que lui révélait l'Alléluia des cloches.

— Amis, vos souffrances n'ont pas été vaines. Elles achèteront la résurrection de la patrie, la défaite des Maures, la prodigieuse *Reconquista* de l'Espagne chrétienne... Nos arrière-neveux reprendront aux Arabes notre chère ville de Santiago et relèveront ses ruines... Plus tard, un roi chrétien se lèvera, un roi chéri du ciel, Ferdinand le Saint ; il enlèvera aux infidèles la capitale qui fait leur orgueil cette magnifique ville de Cordoue, vers laquelle, au prix de tant de souffrances, nous portons les cloches de Compostelle. Je les vois, ces cloches saintes, revenir à Santiago sur les épaules des captifs musulmans, derrière l'armée victorieuse de Ferdinand III... On les suspend, nos cloches, dans les tours et les flèches neuves... Entendez-les chanter la gloire de saint Jacques, au-dessus de la ville qui s'étend, s'enrichit, s'embellit et s'emplit de la foule immense des pèlerins venus de l'Orient et de l'Occident !... Saint-Jacques de Galice, rêve délicieux, causé d'émoi et d'enthousiasme pour les chrétiens de tant de siècles, je vois ta grandeur, je défaillais devant ta beauté, ô Santiago de Compostela !...

Cristobal parlait encore lorsqu'il retomba sur le sol, épuisé de joie, pour expirer, le sourire aux lèvres, dans la douceur de l'extase.

Et des hauteurs du ciel, sur son cheval ailé, Monseigneur saint Jacques fondit vers lui, le front éblouissant, vêtu de sa cuirasse étincelante.

Dans ses mains, gantées d'argent pur, le cavalier céleste prit l'âme du saint moine et l'emporta au paradis par le "Chemin d'étoiles".

Jean VÉZÈRE.

La vie

Jeune homme, as-tu songé sérieusement à ce que vaut la vie ?

Tu n'es plus un enfant, tu commences à la connaître.

Tu sais qu'elle a ses bons et mauvais jours, qu'elle apporte ses satisfactions et ses ennuis, que notre corps a ses caprices qui ne dépendent pas de nous ; hier tu volais plein d'entrain vers ce match ; coureur allègre, tu jouissais de l'air du ciel, de te sentir si léger et déjà vainqueur ; — aujourd'hui, tes membres sont lourds, ta tête pesante...

Notre âme elle-même change comme les saisons et les heures : tour à tour joyeuse ou triste, elle a ses printemps et ses hivers, ses aurores et ses crépuscules.

La vie serait-elle bonne ou mauvaise selon que tu te sens disposé à son égard ?

Si oui, quelle étrangeté, quel mensonge, quelle injustice !...

Mais non. Elle vaut par autre chose. Par quoi ?...

Par l'argent ? On t'a dit si souvent le contraire que tu finirais par croire à une gageure. Et puis, tu le sais d'expérience : après un bon match qui ne t'a rien coûté, ne t'es-tu pas senti humainement meilleur qu'après une soirée au cinéma ? Et dans une joyeuse partie de bicyclette avec déjeuner sur l'herbe, n'as-tu pas goûté cette satisfaction sans arrière-pensée que tu n'aurais pas trouvée dans un coûteux repas au grand restaurant ?

Ne crois-tu pas qu'à saint François d'Assise la vie était meilleure et plus belle qu'à n'importe quel milliardaire américain ? Pourquoi ?

Et alors, qui donne à la vie sa vraie valeur ?

La science ? la philosophie ? tu as la tête assez solide pour y croire comme il faut et si tu t'en occupes, pour ne pas leur demander plus qu'elles ne peuvent, Lueurs falotes des cités plaines d'ombre, la lumière qui éclate sur le vrai visage de la vie vient d'ailleurs.

Est-ce sa longueur qui donne son prix à la vie ? Alors pourquoi dit-on, avec raison, que c'est souvent une grâce que de mourir jeune ?

Non, même sa durée ne fait pas la vie. Argent, plaisir, science, tout cela aussi importe peu : la vraie valeur de la vie n'en dépend pas. Même les dispositions actuelles de ton humeur, bonne ou mauvaise, n'y font rien.

Qui en fait la valeur ?

Tes actes.

Ta vie est peu de chose par elle-même. Elle vaut par celle qui la prolonge.

Mais tous tes actes ont une valeur d'éternité.

Ta vie, c'est toi qui la fait. Elle vaut ce que valent tes actes. Et tes actes sont bons ou mauvais selon que tu les orientes bien ou mal. Ils ne dépendent d'aucune autre condition, et

l'insuccès ne leur enlève pas plus de mérite que le succès ne leur en ajoute.

Tes actes font ta vie. Ils sont à toi, rigoureusement à toi. Ils sont ta richesse et la preuve de ta plus vraie noblesse : la liberté. Ils mesurent exactement ta valeur, ni plus ni moins.

Maîtrise de ta vie, propriété exclusive de ton action, avais-tu songé sérieusement à cela ? Avais-tu déjà réalisé ton indépendance, mais aussi ta responsabilité ? Car toute noblesse oblige, celle-là comme les autres.

Dès lors, tu comprends que tu n'as pas le droit de te guider par caprice, fantaisie, ni par l'entraînement subi.

Si le caprice ou l'entraînement sont tes Maîtres, c'est que toi, le vrai Maître, tu as abdiqué. Tu n'as pas été indépendant. Momentanément, tu es déchu de ta noblesse.

Mais comment ne pas déchoir et faire honneur à ta responsabilité ? A quel guide sûr peux-tu demander ta ligne de conduite ?

Poser cette question, c'est pressentir l'existence de ce guide sûr. C'est deviner qu'il y a quelque part dans le monde des principes d'action.

Où sont-ils ?

— Où veux-tu qu'ils soient, ailleurs que dans la religion ?

— Quoi ! la religion a-t-elle donc une telle place dans ma vie ? Elle s'impose ainsi au centre même de mes actes ?

— Oui. Et tu vois que la vie du chrétien n'est pas une chose quelconque. On n'est pas quitte envers la religion quand on a fait quelques dévotions, accompli quelques rites. Non. La religion, c'est ce qui imprègne notre vie, pour lui donner sa vraie noblesse.

(*Les Jeunes*).

PUGNÈS

THÉS ! CAFÉS !

Thé Noir du Ceylan	Café Extra
Thé Noir de Chine.	Café Fancy
Thé de Colombo.	Café Royal
Thé Vert de Chine.	Rôtis et moulus.
Thé naturel du Japon.	

En caisses, ½ caisses et nattes de 100, 80, 40, 25 et 10 livres.	En chaudières de 5, 10, 25, 50, 75 et barils de 100 livres
--	--

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

Langlois & Paradis, Ltée
QUEBEC

La mode et le démon

Dialogue entre Satan et Bélial, démons de la mode indécente

Bélial à Satan : Salut, Prince de ce monde !
Satan : Dis " du monde des ténèbres ". J'ai une horreur infernale de la lumière.

— Et moi aussi. C'est gênant pour faire le mal, la lumière.

— Que m'apportes-tu de nouveau ?

— Du nouveau ? Il y en a de quoi contenter votre insatiable curiosité et flatter votre royale fierté.

— Ma fierté, tu le sais, ne peut être flattée que par une ascension qui m'élève au-dessus du Très-Haut, mon rival, et nous en sommes loin, mon pauvre Bélial.

— Moins loin aujourd'hui qu'hier et hier qu'avant-hier, c'est-à-dire que la marche en avant ne s'arrête pas, ou plutôt qu'elle devient chaque jour plus accélérée.

— Et à quoi attribues-tu ce progrès ?

— A bien des causes sans doute ; mais pour ne pas sortir du ressort de mes expériences personnelles, je me borne à vous signaler l'indécence impudente de la mode du jour.

— Bien petite cause, il me semble, en comparaison d'un si grand effet à produire.

— Il n'y a pas que les petits ruisseaux qui font les grandes rivières, et si un jour vous voyez le pays que vous m'avez chargé d'empoisonner noyé dans les flots bourbeux et délétères du vice impur, vous ne vous tromperez pas en mettant cette inondation sur le compte de la mode en honneur chez la gent féminine.

— Mais ce n'est précisément pas du nouveau puisque cette mode date déjà de plusieurs années.

— Ce qu'il y a de nouveau, c'est que sous mon inspiration on se prépare en vue de la prochaine saison à un raccourcissement en bas et à un allongement en haut, — en vérité presque rien, — encore une petite cause dont l'importance ne vous échappera pas, si vous considérez que ce changement, presque invisible, n'en est pas moins la preuve que l'indécence de la mode persiste, ou pour mieux dire qu'elle s'enracine de plus en plus à mesure que les vents font rage contre elle.

— On continue donc à la battre en brèche ?

— Oui, prince, c'est une levée de bouclier de toute l'armée cléricale.

— Et tu leur tiens tête sans broncher.

— Bien plus, aujourd'hui, je m'en félicite. Au début de la campagne j'ai eu de bien mauvais moments et il m'a fallu un entêtement satanique pour ne pas lâcher pied.

— Je me souviens en effet du trouble avec lequel tu me confiais tes craintes, quand après une tolérance inquiète mais silencieuse les curés

commencèrent à protester et même à menacer de refuser la communion aux dévotes décolletées.

— Ce fut pis encore quand les évêques fulminèrent contre elles ; je crus cette fois que la proie allait échapper au lion dévorant que je suis et qu'il fallait rentrer battu dans ma ténébreuse prison.

— J'eus bien de la peine en effet à te ramener au combat ; et pourtant ce n'était ni le dernier assaut ni le plus terrible. Le Pape après les évêques allait jeter sa tiare dans la balance.

Bélial ricanant. Et dire qu'elle n'a pas assez pesé pour contrebalancer le poids pourtant bien allégé d'une jupe échancrée par devant et par derrière et réduite aux plus infimes dimensions.

— Aussi, quoiqu'on dise des femmes, elles ont du bon ; et pour moi je les trouve charmantes.

— Je ne suis pas sûr qu'elles en soient flattées.

— Tu te trompes, un compliment leur fait toujours plaisir, même leur viendrait-il de Celui qui n'appelle bien que ce qui est mal, et beau que ce qui est laid.

— Quoiqu'il en soit, belles pour nous, laides pour d'autres dans leur déshabillé qui n'a rien de paradisiaque, elles sont mes meilleures auxiliaires dans la démolition de la pureté chrétienne par leur attachement à une mode d'autant plus pernicieuse qu'elle fait le mal par une action continue et comme inaperçue.

— Pourtant ne t'y fie pas trop, et rappelle-toi l'avertissement du vieux proverbe : *Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie.*

Je ne serais pas surpris qu'après avoir résisté au Pape, aux évêques, aux curés, ce fut assez d'un rien, d'une contradiction, d'un caprice pour les jeter dans l'excès contraire et les voiler comme les femmes turques, jusqu'à la ceinture.

— Que ce soit possible, j'en conviens sans peine, probable, je le nie.

— Tu es aussi affirmatif que si tu lisais dans l'avenir.

— Je ne lis pas plus dans l'avenir que je ne puis lire dans les cœurs, ce qui simplifierait singulièrement mon travail, n'étant ni prophète ni devin, je suis simplement un observateur, qui de la connaissance de ce qui arrive, présentement conjecture, prévoit ce qui doit arriver.

— Tant d'autres se sont trompés à ce jeu-là.

— Pour moi le changement ne peut venir que des faiseurs de mode.

— Les grands couturiers ? C'est ce que j'ai toujours pensé.

— Oui, mais il faut savoir que leur puissance aussi grande qu'elle soit n'est pas absolue, ils font la mode à leur gré, mais ils ne la défont pas quand il leur plaît.

— Je ne comprends pas.

— Une comparaison va vous éclairer. On dit qu'il ne faut pas mettre la charrette avant les bœufs. C'est vrai, si on veut que la charette avance, quand on est en plaine ou qu'on monte

une côte ; mais à la descente ce ne sont plus les bœufs qui tirent la charrette, c'est celle-ci qui pousse ceux-là.

— Je ne vois pas l'application de ta comparaison au cas des couturiers.

— Voici. Ce sont eux en effet qui font la mode, qui la propagent, l'imposent presque et ce sont les femmes qui marchent à leur suite.

— Les bœufs avant la charrette.

— Justement, mais quand elle est acceptée, agréée, les femmes s'en font comme les propriétaires, qui la maintiennent, qui l'exagèrent et qui font subir leurs capricieuses modifications.

— Ici c'est la charrette avant les bœufs.

— Justement, aussi et c'est pour cela que je regarde l'avenir sans peur.

Pour que des femmes en masse chrétiennes, voire même dévotes, résistent depuis quatre ou cinq ans au Pape, aux évêques, aux curés, condamnant la mode du jour comme indécente et scandaleuse, il faut que les femmes ne soient pas seulement arrêtées, ancrées dans leur idée, butées, il faut qu'elles soient... *endiablées*.

— Je suis sûr qu'elles n'en veulent pas convenir.

— Bien entendu ; et vous pensez bien que je les entretiens de mon mieux dans cette trompeuse illusion.

On n'est pas plus canaille.

— Comme vous me connaissez bien, et que je suis heureux et fier de ce compliment.

— Bien mérité, certes.

— Merci ; mais ne croyez pas pourtant que j'ai eu beaucoup de peine à leur persuader qu'elles étaient les plus innocentes des créatures. C'est si caressant de se dire qu'on est injustement persécuté, si flatteur de se l'entendre répéter que plus on ment et plus on est cru sur parole.

— Or en fait de mensonge je tiens que, moi à part, tu n'as pas ton pareil.

— Tenez, par exemple cette contre vérité que je laisse tomber dans un milieu féminin : à savoir que la toilette est une question de mode et non de morale et que par conséquent les curés n'ont pas plus à s'en occuper que de la politique.

Si vous saviez avec quelle faveur c'est accepté, publié, répété, propagé et comme ça fournit une réponse victorieuse à toutes les attaques.

Et là-dessus chacune de broder son commentaire.

Les curés n'ont donc pas d'autres ennemis à excommunier que de pauvres femmes dont la toilette est presque l'unique satisfaction.

On dirait qu'ils peuvent se passer d'elles.

Heureusement qu'elles ont bon cœur et qu'elles rendent le bien pour le mal.

Il ne faudrait pas pourtant nous pousser à bout ; que sous le coup d'une injuste excommunication, nous nous retirions demain sous notre tente, ce sera le vide dans vos Églises, pauvres curés, et la ruine de vos œuvres, dont les fem-

mes décolletées sont presque l'unique soutien.

— Voilà qui est bien trouvé et gentiment envoyé.

— Oui, mais quand on se retrouse les manches et qu'on relève la robe c'est signe qu'on veut en venir de la défensive à l'offensive.

— Et alors ?

— Alors se retournant vers leurs accusateurs : Qui vous dit que c'est pour nous faire regarder que nous nous décolletons ?

— C'est de l'audace.

— Et puis de deux choses l'une ; ou nos nudités sont scandaleuses, ou elles ne le sont pas ? Si elles ne le sont pas, qu'on nous laisse la paix, si elles le sont "baissez les yeux, Messieurs, et passez sans regarder".

— Passer sans regarder, ô les innocentes créatures ! Comme elles plieraient bien vite leur bagage si on ne les regardait pas ! Ce serait la fin de la mode tuée par le ridicule, l'indifférence et le mépris. Mais elles connaissent leur monde et sûres d'être regardées elles exposent sans vergogne leurs nudités à des œillades qu'elles provoquent et qui les amusent et flattent à la fois leur vanité et leur sensualité.

— Vous ne vous y trompez pas, je le vois, Seigneur, ni moi non plus ; et c'est là précisément que le succès couronne mes efforts ; car c'est la *tentation à la fois offerte et reçue*, offerte par les unes qui cherchent à se faire regarder et par les autres qui les regardent volontiers.

— Et c'est de cette tentation que tu me disais que la conséquence était l'augmentation constante du vice impur.

— Oui ; de part et d'autres, car la tentation c'est le danger et qui l'aime comme qui le crée y périra. Et du même coup c'est l'extension de votre royaume qui s'étend partout où la pureté des mœurs décroît pour céder la place au libertinage et aux grossiers plaisirs des sens.

— Malheureusement nous n'avons pas pour nous l'éternité et du pas dont tu marches, malgré ton zèle et ton activité, le temps finira avant que nous ayons conquis le monde.

— A cet égard je suis heureux de pouvoir assurer à votre Seigneurie que nous sommes à la veille de courir dans la voie du succès et de décupler les étapes, peut-être même avant longtemps de les centupler.

— A la bonne heure ; tu me réjouis fort, mais explique-toi.

— Je vous ai dit que les femmes étaient entêtées, butées, endiablées pour leur mode et qu'il n'y avait pas lieu de craindre un changement prochain, ni même lointain.

— Encore une fois, tu fais ton prophète.

— Pas du tout ; j'observe seulement qu'ayant souffert pour conserver la vie à cette mode qui leur est chère elles y sont d'autant plus attachées ; aussi veulent-elles lui assurer une longue durée pour ne pas dire un impérissable triomphe.

— Et par quel moyen ?

— Aussi simple qu'efficace ; par leurs fillettes.

— C'est toi qui leur as soufflé cette inspiration ?

— Je fais mon métier, comme je peux, en accrochant mes griffes à toutes les branches.

— Vous savez combien les petites filles aiment à se modeler sur leur mère, à ne trouver bien que ce que fait leur mère et à l'admirer dans ses gestes, sa tournure, sa toilette surtout.

— Pour l'imiter ensuite.

— Aussi n'ayant pas connu d'autre mode que celle qu'elles auront admirée dans leur mère, il n'y a pas de risque qu'elles la trouvent indécente ni indigne d'une femme même dévote.

— J'en conviens, mais n'oublies-tu pas qu'il y a dans les petites filles un instinct naturel de pudeur et de modestie qui, à un moment donné, sous des influences diverses, peut les révolter contre une mode dont elles n'avaient pas d'abord senti l'inconvenance.

— On y a pensé bon prince. L'instinct n'est pas irréformable, et pour l'éducation on peut le corriger, le déformer, le retourner. C'est à quoi s'emploient les mères de famille.

— Drôle d'éducation.

— N'avez-vous pas remarqué que les petites filles, non pas de quatre ou cinq ans, mais de dix, douze et même davantage, ne sont pour ainsi parler moins habillées que déshabillées.

— Il n'est pas nécessaire d'aller sur les plages des stations balnéaires pour s'en apercevoir.

— Bien entendu, pour en venir là, on s'est comme toujours payé de mots menteurs, santé, hygiène, gymnastique, et sous le couvert de ces — j'allais dire trompe-l'œil — non, de ces tire-l'œil, de ces complaisantes étiquettes le tour a été si bien joué, qu'épouvantés par les cris de " Vive la liberté des bras nus et des jambes découvertes, vive la légèreté des robes qui n'en sont plus ! " la modestie, ravissante parure des petites filles, a pris la fuite.

— Sans dire au revoir ?

— Pensez donc, bon prince. En tout cas, ce n'est pas la génération féminine nouvelle qui la rappellera. Dépouillées en effet de l'instinct de la pudeur dénaturé par leur éducation extramoderne et devenues les jeunes filles de demain et les femmes d'après-demain, les fillettes d'aujourd'hui ne s'offusqueront pas des décolletages et des nudités héritées de leurs mères, et si peu régnantes pour leur goût dépravé.

Bien plus, je ne crains pas d'affirmer que la mode d'aujourd'hui est la mode de l'avenir, la mode-type à laquelle les couturiers de demain devront ramener leurs créations plus ou moins originales et où l'on devra toujours retrouver le nu qui en fait l'indécence.

— A ce compte, Bélial, il y a encore de beaux jours pour nous et de glorieuses conquêtes nous attendent.

— Vous reconnaissez donc bien maintenant, Prince du monde des ténèbres que j'avais raison de dire que les femmes étaient nos meilleurs auxiliaires et que leurs décolletages étaient le chemin qui par la luxure conduit chez nous.

— Non seulement je le reconnais, mais je veux qu'elles sachent le prix que Satan attache à leur concours.

— Rien de plus facile : Le Congrès annuel des Esprits Infernaux va s'ouvrir dans quelques nuits ; proposez à l'assemblée de voter des remerciements et des félicitations à l'adresse de nos féminines alliées ; on y répondra à l'unanimité, c'est certain, par un hurlement d'acclamation.

— Et c'est toi que je charge, en récompense de tes machinations aussi perverses qu'habiles, de leur en faire parvenir la nouvelle, y ajoutant qu'elles ont sur toute la ligne, l'approbation de tous les diables et leur confiance.

— Il sera fait comme vous l'ordonnez, Seigneur, mais de grâce ne vous moquez pas, en me parlant de récompense ; il n'y en a plus pour un damné.

L'IRIS DE COLLET MONTÉ.

(*L'Ange gardien*).

COMMENT IL S'HUMILIE

Ernest Psichari était profondément pieux. Un prêtre relate que plus d'une fois il l'a surpris en contemplation devant l'autel se tenant parfaitement tranquille, les yeux fixés et demeurant ainsi pendant plus d'une heure. Ce même prêtre raconte de lui l'incident suivant : " Quoique ce prêtre ne fût pas son confesseur, Ernest lui demanda un soir de le recevoir dans la sacristie le lendemain matin. A l'heure convenue, il apparaît. " Assayez-vous, mon Père ", dit-il. Et s'agenouillant sur le parquet il lui lut un résumé de sa vie. Cette déclaration n'était pas une confession, parce qu'il s'en était déjà accusé et ce n'était que pour s'humilier. " Et maintenant, conclut-il, comme il se relevait, j'espère que vous n'aurez plus d'estime pour moi. " Le prêtre profondément touché et les larmes aux yeux, ne put que lui répondre : " Mais mon pauvre enfant, je vous estime cent fois plus. "

La joie, c'est la vie sous une forme qui ne lui appartient pas. La douleur, c'est la vie sans déguisement, c'est la vie sous sa forme véritable.

Père FABER.

Ephémérides Canadiennes

AVRIL 1926

3.— Par un vote de 116 à 56, avec 42 abstentions, le Parti ouvrier canadien, en congrès à Toronto, décide de se maintenir en coopération étroite avec les éléments communistes du pays, pour une nouvelle période de trois ans. Cette décision est accueillie par le chant de l'“ Internationale ”, en russe, en anglais et en hébreu.

6.— Dans les cercles parlementaires, on croit que les profits de la Commission des liqueurs de Québec, pour l'année 1925-1926, seront d'environ six millions de piastres.

— Le couvent des Sœurs de l'Immaculée Conception de Rimouski est complètement détruit par un incendie.

— A la maison-mère des Sœurs Grises de Montréal, décède M. l'abbé Lecoq, ancien supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada, à l'âge de 79 ans et 5 mois. Feu l'abbé Lecoq, qui était chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal, était un théologien éminent et un savant.

7.— M. le Professeur W.-F. Osborne, de l'Université du Manitoba, dans une conférence faite devant le “ National Council of Education ”, à Montréal, félicite la province de Québec de ce que, “ grâce à la ténacité de dessein et à la fermeté de résolution qui distinguent le caractère propre de sa race, cette province sera celle qui aidera le plus le Canada à résister à l'envahissement de la banalité yankee ”.

— La commission fédérale du tarif est enfin sur pied, et vient d'être présentée aux Communes par le T. H. Premier ministre, M. Mackenzie King. Elle se compose de MM. Graham, McKenzie et Alfred Lambert.

— Une autre commission fédérale vient aussi d'être instaurée : celle qui doit faire l'étude des soi-disant droits méconnus des Provinces Maritimes. Les trois membres de ce dernier organisme sont Sir Andrew Duncan, MM. W.-B. Wallace et C. MacMillan.

— Le fameux Major Ney, secrétaire du “ National Council of Education ” fait part à la presse de Montréal d'un nouveau programme qu'il a conçu, pour la régénération de la mentalité canadienne. Il s'agit, cette fois, de la création d'une littérature enfantine, propre à notre pays. Encore un coup, le bonhomme n'invente rien dont la province de Québec soit en besoin urgent. Il y a beau temps que l'*Oiseau*

bleu, de la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal, et les bonnes “ pages pour les enfants ” de nos journaux français honnêtes répondent pleinement à tous les légitimes désirs de ce chef.

— L'aile gauche de l'Hôtel de Banff Springs est détruite par un incendie. Les travaux de reconstruction vont commencer incessamment.

9.— Le ministère du Commerce, aux États-Unis, est informé qu'une “ Compagnie canadienne des terres ”, au capital de 50,000 marks, a été formée, à Berlin, pour l'achat, la vente ou la location de fermes au Canada. Ses promoteurs disposent d'une option sur 25,000 acres de terre à acquérir, du Pacifique Canadien, en Saskatchewan, en vue de la création de fermes exclusivement réservées à des immigrants allemands.

10.— Il est rumeur, à Montréal que les dirigeants de la *International Paper Co.*, de New-York, sont en passe d'acquérir, au coût d'environ dix millions de piastres, 1,650,000 acres de réserves forestières, dans les comtés de Victoria et de Madawaska, N. B. Ces réserves appartenaient, naguère, au “ New-Brunswick Railway.”

12.— L'hon. Sénateur Médéric Martin est élu maire de Montréal par une majorité qui dépasse vingt-deux mille voix.

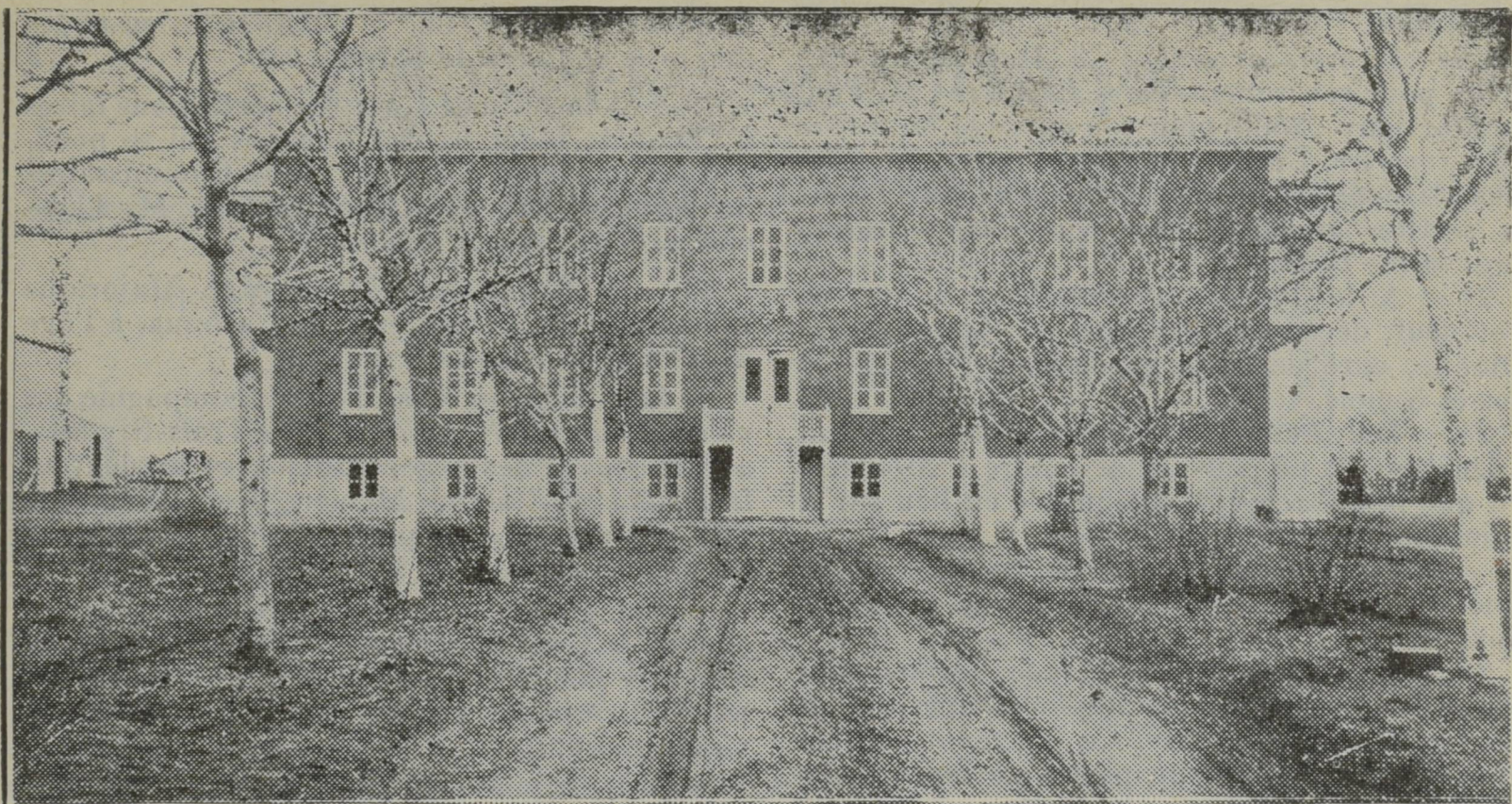
— A Cowansville, dans les Cantons de l'Est, décède l'hon. M. Michael Félix Hackett, juge en retraite de la Cour supérieure de Québec, à l'âge de 75 ans. Feu le juge Hackett, qui était catholique et sympathique aux Canadiens français, fut ministre au cabinet provincial en 1897.

— On annonce, d'Ottawa, que le Canada a retiré 482,906 livres sterling, comme sa part congrue dans la proportion qui échoit à la Grande Bretagne, des indemnités de guerre que verse l'Allemagne, d'après le Plan Dawes.

13.— S. G. Mgr Gauthier, Administrateur apostolique de Montréal, érige une nouvelle paroisse dans le grande Métropole canadienne, sous le vocable de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus ; ce qui porte à 96 le nombre des paroisses dans la ville et la banlieue de Montréal.

14.— Par suite d'une période prolongée de sécheresse, des feux de forêt éclatent sur l'île Vancouver, et menacent d'y produire de désastreux dégâts.

15.— M. A.-R. Graustein, représentant canadien de “ l'International Paper Co.,” annonce que cette compagnie projette la construction, d'ici quatre ans, d'une vaste usine nouvelle pour la



LE COUVENT DES SŒURS DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE RIMOUSKI,
incendié le 6 avril dernier.

production du papier, aux Rapides des Quinze, à la tête du lac Témiscamingue, où elle utiliserait les forces hydro-électriques qui s'y trouvent en abondance, et le bois qu'elle peut centraliser là facilement, des immenses réserves acquises de la Riordan.

— Dûment autorisé par la S. Congrégation des Religieux, le Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, S. G. Mgr Dontenwill, archevêque de Ptolémaïs, décide la création de deux nouvelles Provinces de son Ordre, au Canada. L'une aura son siège à New-Westminster, Colombie Britannique, et groupera les communautés et les œuvres de langue anglaise ; l'autre, avec siège à Régina, Sask., sera composée des communautés et des œuvres qui, dans l'Institut, utilisent surtout la langue allemande.

— L'hon. Ministre des Finances à Ottawa, M. Jos.-A. Robb, soumet aux Communes le budget annuel. Il annonce un surplus de \$22,353,000 et une réduction des impôts, évaluée à \$25,000,000.

16. — On confirme la nouvelle que la Shawinigan Power Co. a acquis des intérêts appréciables dans l'entreprise hydro-électrique Duke-Price, à S.-Joseph d'Alma, Lac S.-Jean. L'usine génératrice dont on achève l'installation, en ce dernier endroit, fournira un courant électrique d'importance aux centres distributeurs de la Shawinigan.

— La réduction des droits sur les automobiles importés cause du malaise dans l'industrie ontarienne de l'automobile. On annonce que l'usine de la *General Motors Corporation*, à

Oshawa, a fermé ses portes, mettant 3,000 en chômage.

17. — Une dépêche annonce que les fabricants de films américains auraient décidé, vu la sévérité de la censure dans notre province, de ne plus faire affaire chez nous. Fasse le ciel que cette nouvelle fut vraie !

19. — On apprend que le R. P. Oscar Morin, des Pères Blancs, vient d'être nommé Préfet apostolique de Navrongo, Côte d'Or, Afrique occidentale. Le R. P. Morin est né à Montréal et a fait son cours d'étude au collège des Sulpiciens de cette ville.

20. — Le sacre de Mgr Comtois, évêque-élu de Barca et auxiliaire de S. G. Mgr l'évêque des Trois-Rivières, a définitivement été fixé au 28 juillet prochain.

— D'après l'avis des directeurs du Réseau National Canadien, offert au Parlement canadien, sur sa demande, il en coûtera \$6,250,000 pour mettre en opération, même sommairement, le chemin de fer de la Baie d'Hudson. Cela représente \$2,000,000 pour frais d'achèvement de la ligne, et \$4,250,000 pour mise en train.

23. — Le jury du Prix David, réuni à l'Université de Montréal, vient de proclamer les lauréats du dernier concours. Voici quels sont les prix décernés à la section française : R. Frère Antoine Bernard : \$800. pour son ouvrage *La Gaspésie au Soleil*. — M. Arthur Saint-Pierre : \$500. pour son ouvrage *Le problème social*. — M. L.-P. Geoffrion, \$500. pour son ouvrage *Zigs Zags autour de nos parlars*. —

M. Robert Choquette: \$500. pour son livre de poésie *A travers les vents*.— M. Harry Bernard: \$500. pour son roman *Terre vivante*.— M. Paul de Martigny: \$500. pour son ouvrage *Mémoires d'un reporter*. Un de nos compatriotes, M. Marius Barbeau, a aussi eu un prix de \$500. dans la section anglaise pour son livre: *Indian days in the Rockies*.

24.— A la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf, décède subitement, M. l'abbé Elzéar Dionne, curé de cette paroisse, à l'âge de 59 ans et 5 mois.

25.— Les premiers transatlantiques arrivent à Québec. Ils ne peuvent se rendre à Montréal vu que la débacle n'a pas encore eu lieu sur le Saint-Laurent.

— L'Union Saint-Joseph de Saint-Roch de Québec célèbre le cinquantenaire de sa fondation.

27.— Le tribunal d'arbitrage formé pour régler le conflit des ouvriers en chaussures de Québec rend sa sentence. Ce jugement accorde aux patrons une bonne partie de leurs réclamations.

Le représentant des ouvriers, M. Thomas Poulin, enregistre sa dissidence.

— "L'Aluminum Co., of Canada," filiale de la même institution aux États-Unis, acquiert le contrôle de l'entreprise Duke-Price, pour la production de l'énergie hydro-électrique, à la

Grande-Décharge, Lac S.-Jean. Il lui en coûte une mise de fonds de \$37,000,000.

29.— A la suite de certaines révélations faites à l'enquête fédérale des douanes qui se poursuit actuellement à Ottawa, deux Commissaires du service civil, MM. Jamieson et M. Laroche, donnent leur démission.

30.— A Rimouski, décède Mgr Majorique Bolduc, P. D., ancien curé de Cacouna, à l'âge de 83 ans et 5 mois.

— La rumeur se répand que la compagnie des usines à papier Wayagamack, des Trois-Rivières, aurait engagé des négociations avec le sénateur français, M. Gaston Menier, pour l'achat de l'île d'Anticosti, propriété de ce dernier. Le prix mentionné est de \$6,000,000.

— Son Honneur le juge Lemieux, juge en chef de la Cour Supérieure de Québec, condamne à être pendu le 2 juillet, Eugène Bigaouette, trouvé coupable par le jury d'avoir tué sa vieille mère.

L'or et l'argent sont épurés par le feu, et les âmes par les afflictions et les croix. L'or pour être placé sur les autels, et les âmes pour être placées dans le cœur de Dieu.

Abbé BAUDRANT.

Pour le Congrès Eucharistique

DE CHICAGO

A tous les membres du Clergé Au prix de la manufacture

Habits cléricaux en serge de laine, poitrine 34 à 44. Prix \$35.00

Pardessus de printemps en serge de laine, poitrine 34 à 44. Prix \$18.00 et 21.00

AUX SÉMINARISTES, COLLÉGIENS ET ÉCOLIERS

La Cie de Hardes et Soutanes Ltée est spécialement organisée pour vous. Vous achetez ici aux prix de la manufacture.

LA CIE DE HARDES ET SOUTANES Ltée
727, rue St-Vallier, QUÉBEC

Notre magnifique catalogue sera prêt dans une semaine — Demandez-le

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LES POLYPES

JE me rappelle qu'un jour de ma jeunesse, passant sur la place publique, j'entendis un charlatan qui vantait sa marchandise, afin de faire accepter ses fioles et ses onguents : Qu'est-ce que le catarrhe, mesdames et messieurs? — Le catarrhe, c'est des masses grosses comme des pois, comme des fèves et même plus parfois, qui poussent dans le nez. — Il ne faut pas laisser faire ça. Ça grossit. Ça empêche de respirer. Ça ruine la santé. Ça rend la vie insupportable. — Achetez mes fioles ; achetez mes onguents, mesdames et messieurs, pour vous débarrasser du catarrhe !

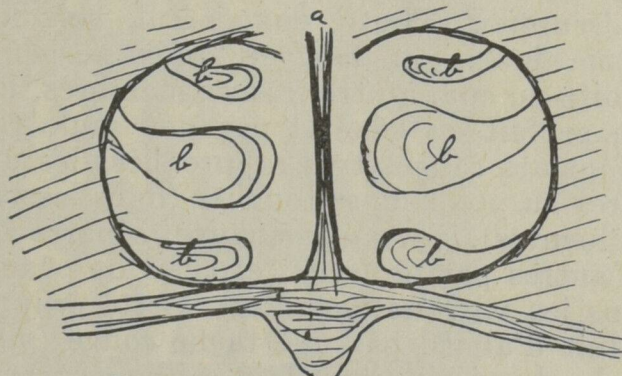
Mon charlatan trompait son public, et lui-même. Le catarrhe nasal, nous l'avons vu dans les chroniques précédentes, ce n'est pas des pois, ni même des fèves qui poussent dans le nez ; pour vendre ses fioles et ses onguents, le charlatan décrivait les polypes du nez.

* * *

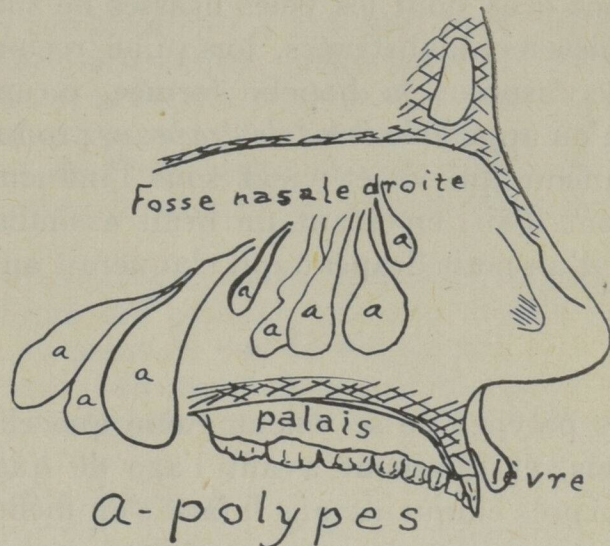
Qu'est-ce que le polype ?

C'est une tumeur, bénigne de sa nature, qui a malheureusement tendance à grossir, et qu'il faut alors enlever, surtout si elle siège dans une cavité close, comme les fosses nasales.

Schéma



Partie postérieure des
fosses nasales
a-cloison b-cornets



Elle peut siéger dans toute la cavité ; mais c'est au cornet moyen qu'elle s'implante le plus volontiers. On sait que les fosses nasales sont divisées en deux compartiments égaux, par une mince lamelle osseuse appelée la *cloison*. C'est du côté externe, et non le long de cette cloison que s'implantent les cornets, ainsi qu'on peut le voir par la figure ci contre. Et c'est surtout sur le cornet moyen que pullulent les polypes. Car cette tumeur est très rarement unique ; elle se développe plutôt par groupes. Il en est de grosses comme un petit pois, et d'autres comme le bout du doigt, et d'autres encore plus grosses.

Elle produit rapidement du malaise en gênant la respiration, surtout si elle est volumineuse. Si le temps est humide, elle gonfle et devient rapidement plus nuisible. Elle a aussi une tendance constante à grossir au point d'obstruer complètement les fosses nasales, et même de faire grossir le nez d'une manière très apparente.

Cette obstruction, naturellement, est cause de malaises considérables. Le malade ne peut respirer que par la bouche, ce qui lui interdit le sommeil prolongé ; la gorge devient sèche, et la langue aussi, au point de devenir raccourcie. La voix est caractéristique ; les malades parlent du nez ; et la face finit par présenter un air hébété.

Il est relativement facile de reconnaître un polype. Le médecin recommande au malade de boucher la narine saine, puis de faire un effort comme pour se moucher. On voit immédiatement apparaître à la narine restée libre une petite tumeur grisâtre, ou gris rosée ; parfois rouge lorsqu'elle a été irritée.

Chez ceux dont les voies nasales ne sont pas complètement obstruées, lorsqu'on recommande de respirer, la bouche fermée, on perçoit ce qu'on appelle le *bruit de drapeau*, produit par la tumeur qui va et vient sous l'influence du courant d'air, en créant un bruit assimilable à celui d'un petit drapeau qui claquerait au vent.

* * *

Les polypes ne se voient guère que chez les adultes, et rarement avant l'âge de quarante ans. Après cinquante ans il faut s'en méfier, car ils sont souvent de nature maligne, cancéreuse ou sarcomateuse.

Il n'y a qu'un traitement : l'ablation.

Elle se fait soit avec une pince spéciale à mors aplatis, dite *pince à polypes*, soit avec un serre-nœud, galvanique ou ordinaire. Il est rarement possible de vider le nez en une seule séance. Les polypes, ainsi que je l'ai dit plus haut, sont le plus souvent en grand nombre ; et comme l'opération provoque un saignement assez abondant, après l'ablation de un, de deux ou trois polypes, le médecin n'y voit plus rien. S'il s'obstinaît à poursuivre son intervention, il s'exposerait à saisir tout autre chose que les polypes, et à causer des dégâts.

Il faut donc s'y prendre à plusieurs fois pour vider un nez polypeux.

Et il faut savoir aussi que la guérison radicale est rare. Les polypes récidivent avec la plus grande facilité ; non pas que ceux qui ont été arrachés repoussent, mais parce qu'il y en a souvent une infinité de petits impossibles à atteindre, et qui se développent aussitôt que la place est libre.

Cependant, un traitement approprié après leur ablation, peut gêner leur réapparition, sinon l'empêcher.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

LA VARIOLE



La variole était autrefois la plus grave de toutes les fièvres éruptives. Avant la découverte de la vaccination jennérienne elle exerçait de terribles ravages en provoquant des épidémies extrêmement meurtrières. Actuellement elle a pour ainsi dire disparu des pays civilisés.

Elle est caractérisée par des phénomènes généraux graves accompagnés d'une éruption de pustules qui laissent des cicatrices indélébiles parce qu'elles entament profondément le derme. En raison de l'obligation de la vaccination précoce des nouveau-nés (dans les maternités, tous les nouveau-nés sont vaccinés avant leur sortie, c'est-à-dire le dixième jour) et de la revaccination exigée dans les écoles et collèges, au moment des examens et à l'époque du service militaire, la variole épargne généralement les enfants et les hommes et atteint surtout les femmes. On ne confondra pas la variole avec la *varioloïde*, qui est une forme atténuée de la variole et s'observe en général chez des sujets déjà vaccinés, mais depuis longtemps et qui conservent encore une immunité partielle. Les signes généraux sont alors peu accusés, l'éruption reste discrète et arrive rarement à la phase de pustules.

La variole est une maladie générale, contagieuse et inoculable, dont on ignore le virus ; elle est surtout contagieuse pendant la période de suppuration.

La maladie évolue en quatre périodes :

L'*incubation* est de dix à quinze jours.

L'*invasion* dure de deux à quatre jours pendant lesquels le malade éprouve de l'agitation avec douleurs de tête, douleurs de la nuque et douleurs des reins (rachialgie). La fièvre s'élève rapidement, le malade vomit, le malaise général est intense.

Avant l'éruption proprement dite, on peut observer des poussées érythémateuses ou rashes, disséminées sur le corps.

L'*éruption* débute, en général, vers le quatrième jour, par la face, puis se généralise ensuite au cou, au tronc, aux membres. L'éruption se fait en général par une seule poussée d'éléments rouges très rapprochés les uns des autres au point de se toucher (dans les varioles confluentes), ou, au contraire, séparés les uns des autres par de larges espaces de peau saine (dans les varioles discrètes). Cette éruption se traduit d'abord par une tache rouge (*macule*), qui le deuxième jour fait saillie sur la peau (*papule*) et s'acumine ensuite le troisième jour pour former une gouttelette (*vésicule*), très rapidement purulente (*pustule*). Les vésico-pustule

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

représentent l'élément caractéristique de la variole ; elles ne tardent pas à s'affaisser à leur partie centrale ; on dit qu'elles sont *ombiliquées*.

On peut observer des pustules non seulement sur la peau, mais également sur les muqueuses, où elles peuvent gêner l'alimentation et la phonation.

Contrairement à ce que l'on voit dans la rougeole et la scarlatine, l'éruption coïncide avec une détente fort nette : la température s'abaisse, l'état général devient meilleur jusqu'au moment où les pustules commencent à suppurer. A cette période la fièvre s'élève à nouveau, mais en général moins élevée, en même temps que des douleurs reprennent. Autour de chaque pustule en pleine suppuration se produit une réaction cutanée inflammatoire intense ; rougeur, gonflement, œdème. Toutes les régions touchées par l'exanthème sont successivement envahies par la suppuration.

Après la période de suppuration, de durée très variable, vient la période de dessiccation, généralement complète le onzième jour.

Les pustules se rompent, laissant échapper du pus qui se concrète en croûte ; ces croûtes tombent à nouveau, forment sous elles une autre surface suppurante, qui finit à la longue par se sécher et se cicatriser.

Le processus de suppuration et de dessiccation est toujours plus prolongé aux extrémités qu'à la face et au tronc. On observe alors des cicatrices déprimées et rougeâtres qui pâlissent

peu à peu pour prendre finalement l'aspect si caractéristique de ces cicatrices blanchâtres, gaufrées, indélébiles, qui donnent à la peau l'aspect grêlé.

Une des formes les plus graves que puisse revêtir la variole, c'est la *forme hémorragique* (petite vérole noire). Elle est caractérisée dès le début par l'apparition d'ecchymoses, de plaques hémorragiques, etc.

Les *complications* à redouter sont multiples : broncho-pneumonies, myocardites, phlébites, néphrites, arthrites suppurées, pleurésies purulentes, otites, etc. ; toutes en rapport avec l'infection de l'organisme et coïncidant généralement avec la période de suppuration des pustules.

L'intensité des signes généraux, le caractère ombiliqué des pustules ont une grande importance au point de vue du diagnostic.

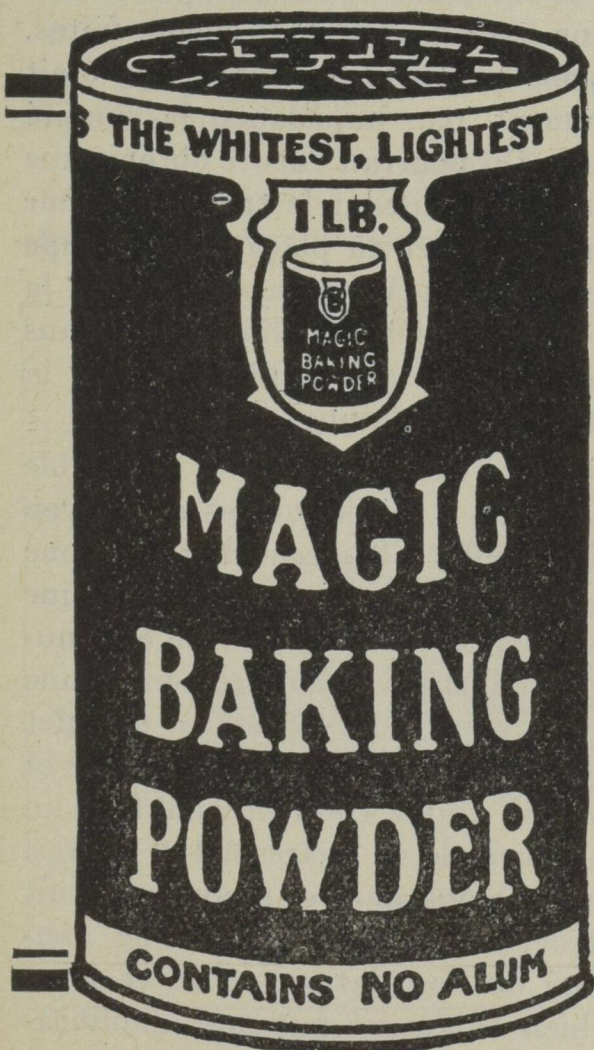
Le vrai traitement de la variole c'est le traitement prophylactique. Il faut vacciner les enfants vers le troisième mois et les revacciner ensuite tous les sept ans ; c'est le seul moyen d'échapper à la variole, maladie presque toujours mortelle dans les formes confluentes ou hémorragiques.

(La Maison)

Dr PIERVAL.

La religion et la bonté sont étroitement unies. Telle est même leur mutuelle dépendance qu'il n'y a point de bonté sans Dieu et que Dieu n'est point là où manque la bonté.

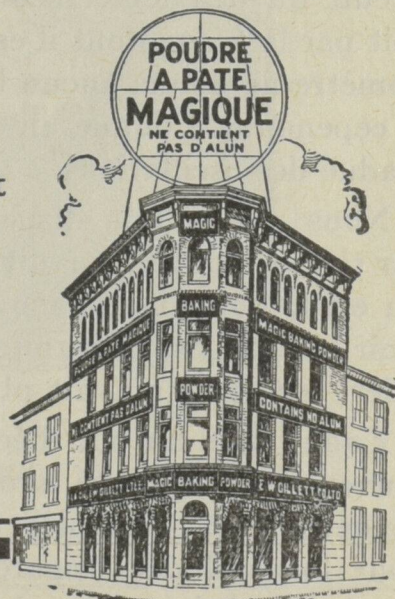
Père LACORDAIRE, O. P.

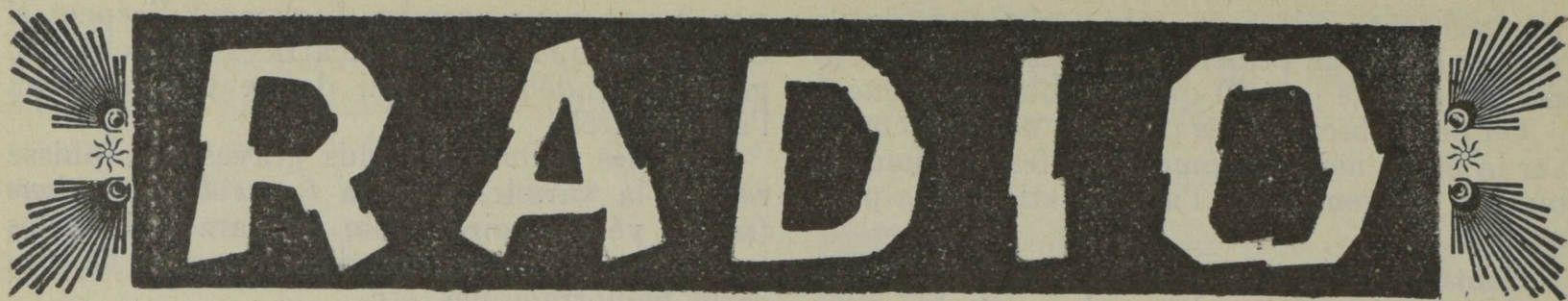


Un Produit Canadien

Beaucoup plus de Poudre à Pâte Magique se vend dans la province de Québec que toutes les autres. Pourquoi? Parce que les cuisinières de Québec savent que la Poudre à Pâte Magique assure la parfaite cuisson. Un grand nombre de citoyens de la province de Québec gagnent leur vie par la vente de la Poudre à Pâte Magique et autres produits Gillett dans la province de Québec.

LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.
Montreal Toronto Quebec





RADIO

UN SUPER-500 AMÉLIORÉ

Après avoir expérimenté pendant plusieurs mois sur le Super-500 que nous avons déjà décrit dans cette revue, nous en sommes venu à la conclusion qu'il pouvait subir avec avantage certains changements.

Le premier changement consiste à ajouter une sixième lampe pour nous permettre de supprimer l'amplification reflexe. Ce changement nous donne trois étapes de haute fréquence intermédiaires fonctionnant à pleine capacité.

La seconde transformation que nous avons fait subir à l'appareil a consisté à enfermer séparément chaque transformation de haute-fréquence dans une caisse métallique. Le but était d'éviter l'interférence des transformateurs entre eux et sur les autres parties de l'appareil.

On constatera aussi par la lecture du circuit que nous avons neutralisé la première étape de haute-fréquence afin d'éviter les oscillations et aussi dans le but d'élever davantage le facteur d'amplification. Les transformateurs sont calculés de telle façon que lorsqu'ils sont en résonance les lampes oscillent. On contrôle ces oscillations au moyen d'une résistance (un potentiomètre de 400 ohms) connecté dans le circuit du deuxième secondaire. Comme on le voit par la façon dont il est connecté, ce potentiomètre ne donne aucun bias positif à la grille, et cependant il donne un contrôle parfaitement gradué des oscillations.

Nous avons fait disparaître la régénération par tickler qui se trouvait dans l'ancien circuit. En effet, pouvant au moyen du potentiomètre tenir les lampes constamment sur le point d'osciller, le tickler n'avait plus sa raison d'être.

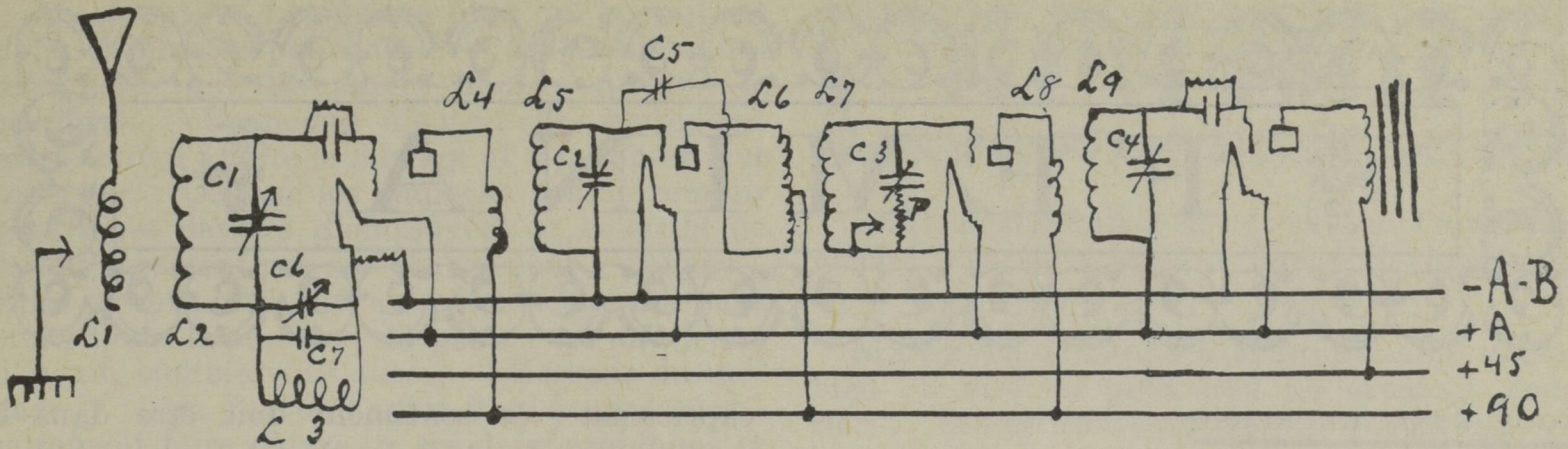
Enfin, dans un but d'économie et aussi pour sauver l'espace, nous avons supprimé tous les condensateurs variables à air, sauf les deux pour l'accord de l'appareil. Nous avons remplacé ces condensateurs à air par des condensa-

teurs variables à Mica du genre "vaindensors". Ces condensateurs sont facilement fabriqués à la maison. Il suffit de se procurer pour chacun de ces condensateurs 3 morceaux de bakelite 3 x 1 pouces, 3 morceaux de mica, 4 feuilles de métal: zinc, cuivre, aluminium et quelques vis.

Nous avons mis un de ces condensateurs en parallèle sur le condensateur à air variable de l'oscillateur. Après avoir enlevé quelques lames sur ce condensateur nous sommes parvenu à le calibrer de façon à obtenir les postes sur les mêmes numéros des deux cadrans. Le condensateur de l'oscillateur est devenu aussi beaucoup moins critique.

Le circuit de basse-fréquence consiste en deux étapes ordinaires par transformateurs. Il y aurait lieu de faire de ce côté quelques transformations que nous n'avons pas encore faites. Et nous croyons que si la dernière étape était couplée seulement par impédance la qualité serait meilleure. On pourrait encore obtenir une meilleure qualité en laissant le transformateur de la deuxième étape et en plaçant une lampe à pouvoir telle que la Western electric ou la U. X. 112 comme dernière amplificatrice. Dans ce cas il serait utile de placer 135 volts sur la plaque de cette dernière lampe.

Enfin et chose très intéressante, il semble possible d'obtenir les ondes courtes au moyen du Super-500. Il suffit pour cela d'ajouter une autre bobine pour le circuit d'antenne et une autre pour l'oscillateur, et de placer un commutateur pouvant effectuer le changement d'une bobine à l'autre. Le calcul démontre en effet que pour obtenir les ondes de 40 à 125 mètres et les hétérodyner à, disons, 700 mètres, il faut un oscillateur qui varie de 40 mètres à 110 mètres. Il y aura, croyons-nous, dans ce nouveau circuit un peu de réaction du condensateur de l'antenne sur celui de l'oscillation; mais ce léger défaut sera bien compensé par une amplifica-



tion puissante qu'aucun autre appareil à ondes courtes ne saurait égaler.

Voici les constantes de ce nouveau Super-500 :

L1—30 tours No 24 avec prises de connexions à 5, 10, 15, 20, 30.

L2 — 55 tours No 24.

L3 — 80 tours No 24 sur tube de 1 1/2 de diamètre.

L4 — L8 — 30 tours No 30.

L5, L7, L9 — 100 tours No 30.

L6 — 30 tours doubles No 30 enroulés à la façon de la bobine N. P. sur le Robert.

C1 — Condensateur 00035.

C2, C3, C4 — Condensateurs .00025.

C6, et C7 — Condensateurs .00018.

C5 — Condensateur neutralisant.

P — Potentiomètre connecté de façon à varier la capacité de C3 dans le but de contrôler les oscillations.

L.-M. BOLDUC, ptre.

A LA MORGUE.

Arrive quelqu'un, à la recherche d'un ami qui a disparu :

—Avait-il un signe distinctif ? lui demande le gardien.

—Oui. Il était sourd.

**N'achetez pas sans connaître
les avantages du
*Radio de Forest***

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

**C. ROBITAILLE, Enr.
320, rue St-Joseph,
Québec**



UNE BELLE FAMILLE

Les dix fils de M. Stanislas Deslauriers, qui, depuis quatre ans, est établi à Val-Rita, Nouvel Ontario. La famille de M. Deslauriers compte seize enfants.



POUR ÊTRE HEUREUSE

L'amour vrai

La richesse, a dit Lacordaire, ce n'est ni l'or ni l'argent, ni les vaisseaux qui rapportent des extrémités de la terre, les choses précieuses ; la richesse et il n'y en a qu'une c'est l'Amour.

De Dieu à l'homme, de la terre au ciel, tout ce qui a vie n'existe que par l'Amour, qui aime se donne, qui aime se dévoue, qui aime vit réellement, qui aime est heureux même dans les souffrances et les plus durs sacrifices. La pléiade des martyrs et des missionnaires, la phalange glorieuse de nos religieux et de nos religieuses nous dit en termes éloquents ce que peut accomplir l'AMOUR.

Un auteur a dit et il avait raison : " S'il fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que la poussière du génie."

" Un ami, savez-vous ce que c'est, dit à son tour l'auteur de " *Le devoir et ses Vaillantes* " ? Un ami, c'est un être qui ne doute jamais de vous, car la plus grande injure que l'on puisse faire à un homme, c'est de douter de lui. Un ami, c'est un être qui ne vous demande rien et qui est prêt à tout vous donner. Un ami c'est un terre-neuve qui se jette à l'eau pour vous repêcher. Un ami, c'est un chien qui saute à la gorge de ceux qui vous attaquent... Un ami, c'est un être clairvoyant qui a le courage de vous dire : Tu fais mal. Un ami, c'est un cœur large qui oublie et qui pardonne. Un ami, c'est un être qui se compromet pour vous servir. Un ami, c'est la perle au fond des mers."

L'Amour est l'auréole du saint, la gloire du riche, le rayon de soleil du malade, la joie du pauvre, la patrie de l'exilé.

Mais pour que cet Amour soit BON et PUR, il faut que ce lien soit permanent et non pas sujet aux variantes brusques d'une humeur

capricieuse ; ce sentiment doit être dans le cœur comme le phare lumineux sur la mer dangereuse, sa lumière douce et puissante doit guider l'âme, la diriger à travers les écueils et les dangers.

Afin de rendre cet Amour efficace et grand, plaçons-le sous la protection si chère de Celle que nous aimons à invoquer sous le doux vocable de Mère du Bel Amour. Ainsi protégé, ce sentiment ira tout entier à ceux que nous devons aimer. Loin de semer ici et là les parcelles de ce trésor, nous garderons pour ceux qui nous entourent et qui nous sont chers toute la tendresse et les bontés de nos cœurs féminins trop facilement dupes parfois...

JEANNE LEFRANC.

BOITE AUX LETTRES

THÉRÈSE.— Les Rogations furent établies au 5^{ème} siècle à Vienne en Dauphiné par Saint Mamert, évêque, pour enrayer les fléaux qui dévastaient ces contrées. Cette fête s'étendit plus tard à toute la chrétienté.

La salle des Pestiférés est située à Jaffa, dans un couvent d'Arméniens. Napoléon y fit empoisonner ses soldats atteints de la peste pour leur épargner d'être massacrés par les Turcs après son départ.

J'espère que ces petits renseignements arriveront à temps pour les concours de " Fin d'année " ... sujets d'angoisse pour la gent écolière. Je vous souhaite bon succès et n'oubliez pas de revenir aux vacances... qui semblent ne pas vouloir venir...

PETITE FILLE AUX YEUX BLEUS. Vous ne devez pas vous préoccuper davantage que vos yeux soient bleus ou noirs cela n'a guère d'importance, qu'ils ne reflètent toujours que des pensées saines et bonnes, voilà l'essentiel... Gardez votre âme jeune et pure et vos yeux seront toujours beaux. Ne soyez pas coquette surtout... cela serait ridicule, il est tant de choses qui doivent vous intéresser plus que ces détails...

MARIETTE.— Les jeunes filles qui travaillent dans les bureaux peuvent devenir d'aussi bonnes ménagères que les autres pourvu qu'elles le *veuillent*. . . Beaucoup d'entre elles emploient leurs soirées à faire le ménage et à préparer leur toilette. . . Cela ne les empêche pas de remplir tous leurs devoirs d'employées et celles-là ne seront sûrement pas une charge pour leur mari. . . Elles seront plutôt une aide dévouée et une sage conseillère. Il ne convient pas. . . qu'une jeune fille ait, comme vous dites, "Horreur du ménage" . . . un jour ou l'autre il lui faudra nécessairement faire œuvre de ses doigts mignons et si elle ne sait pas les employer, elle ne sera certainement pas heureuse.

BERTHE.— Ces paroles : "Toi, vertu, pleure si je meurs !" sont les dernières paroles de Chénier en montant sur l'échafaud, le 11 décembre 1837.

PENSÉE D'UN SAGE.

Les gens d'esprit ont toujours quelque bêtise à dire.

PETITE POSTE

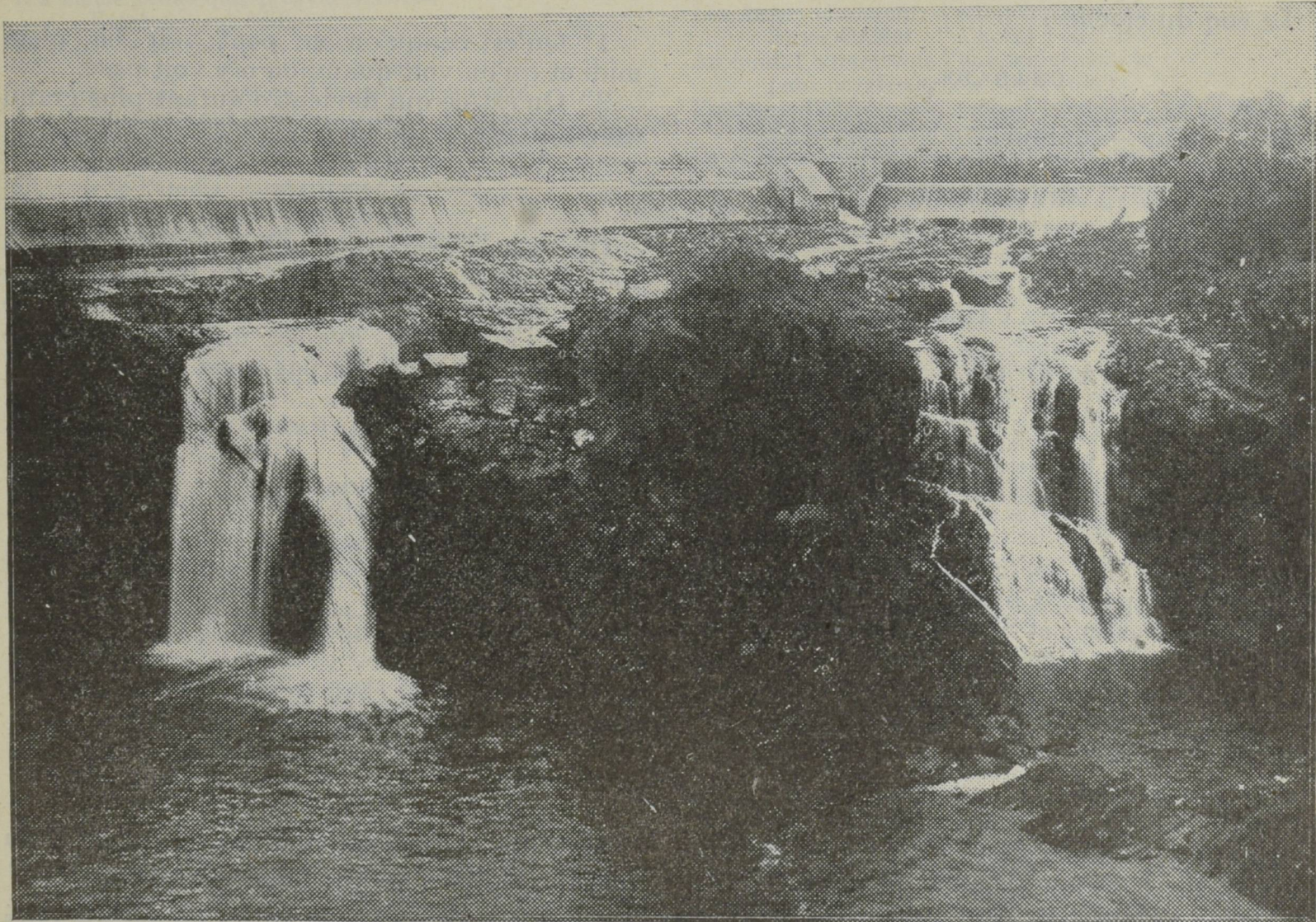
BERTHE aimerait à savoir ce que l'amie Madeleine est devenue. . . depuis si longtemps nous ne la voyons plus au courrier. . .

MARIETTE demande à MARCELLA de vouloir bien lui dire un petit mot au prochain courrier. . . Ses articles sont très appréciés non seulement des petits mais aussi des grands. . . A bientôt. . .

JEANNE LEFRANC.

Lili, 3 ans, demande à son petit cousin Robert, 5 ans, pourquoi l'on met toujours des coqs sur les clochers et jamais des poules.

— C'est parce que, répond Robert, les poules pondent et les œufs, en tombant, se casseraient ; alors, tu comprends. . .



LES CHUTES DE LA RIVIÈRE CHAUDIÈRE, ÉTAT ACTUEL

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

ÉGNIGME

Le coq du clocher.

CHARADE

Dé — tour — détour.

ANAGRAMME

Pauvre — vapeur.

MOTS CARRÉS

J A C O B
A M O U R
C O P I E
O U I E S
B R E S T

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery ; Les RR. Frères Pasteur et Silvère, Asbestos, P. Q. ; Mlles Germaine Gendreau, Eugénie Routhier et Yvonne Bélanger, Couvent de Saint-Charles ; M. Gérard Brière, Rimouski ; La Crèche S. Vincent de Paul, Québec.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Marie-Thérèse Gagné, Saint-Maxime de Scott ; L'Hôpital de Beauceville ; Mlle Cécile Leclerc, Loretteville ; Mme Honoré Lavoie, St-F.-Xavier des Hauteurs, Rimouski ; Mme Siméon Matte, Saint-Raymond ; Mlle Marcelle Pelletier, Saint-Raymond ; Mlle Marguerite Dou-

ville, 56, rue Maisonneuve, Québec ; Mlle Félixine Jacques, 9½, rue St-Jean, Québec ; Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, près Québec ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Maine ; Mme V.-J. Rochefort, 516, rue Notre-Dame, Manchester ; M. le Dr W.-S. Chartrand, 1102, rue Somerset, Ottawa ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mlle M.-L. Dufort, 6234, rue Bordeaux, Montréal ; Mlle Lucia Drolet, Académie St-Louis, Loretteville ; Mlle Albina Pelletier, Plantagenet, Ont. ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue Saint-Jean, Québec.

Les noms suivants sont sortis de l'urne : M. le Dr Chartrand et Mlle Lucia Drolet.

JEUX D'ESPRIT No 84

DEVINETTES

1° Qu'est-ce qu'on ne peut voir en plein midi et qu'on voit quand on n'y voit pas ?

2° Qu'est-ce qui devient d'autant plus grand qu'on lui ôte ce qu'il a ?

ENIGME

Quel est le professeur qui donne des leçons à tout le monde sans qu'on les lui demande, sans exiger aucune rétribution et qui vous enseigne jusqu'à l'âge le plus avancé, mais que, malheureusement, on n'écoute pas assez souvent ?

CHARADE

Mon premier est une île ;
Mon second, un délit ;
Mon suivant, un reptile ;
Mon tout fait mal et bruit.

LOGOGRIPE

Autant, avec mon chef, je sais vous étourdir,
Autant, privé de chef, je sais vous éblouir.

Surtout, Justine, ne vous servez jamais d'un couvert d'argent pour remuer la salade.

— Oh ! non, madame ! Je la remue toujours avec mes mains.

L'ombre d'un saint et les anges

I

Ceci, c'est de l'histoire, une histoire arrivée :
Ce n'est point moi qui l'ai rêvée ;
Je me borne à narrer le fait bien simplement ;
Mais vous verrez qu'il est charmant ;
Bon comme les vieux jours qui virent ces merveilles ;
Car mon histoire est des plus vieilles,
Datant de saint Antoine, ou de saint Alexis,
Ou de plus tôt (soyons précis).
Était-ce en Thébàide, en Allemagne, en France ?...
J'avoue ici mon ignorance ;
Je penche pour la France, et j'en ai maint motif :
J'ai d'abord que j'en suis natif.
Mais si vous y tenez, par hasard, davantage,
Mettons près de l'Ebre ou du Tage.
Qu'importent après tout l'an, le siècle, le lieu,
Pour les miracles du bon Dieu ?
Son pouvoir est sans fin, sa bonté sans limite...
Contons. Il s'agit d'un ermite,
D'un ermite très saint, si saint qu'on en parla
Dans le monde de ce temps-là.
Et ceux qui me liront jusqu'au bout, je suppose,
N'en penseront pas autre chose.

Ce saint homme étonnait (je n'exagère rien)
Jusques à son Ange gardien.
C'est son Ange gardien qui l'a dit, et je songe,
Il n'a jamais dit de mensonge.
Il a même avoué que, près de ce client
Extrêmement édifiant,
Le regret le prenait de la céleste sphère,
Parce qu'il n'avait rien à faire.
Or, certain soir de mai qu'il s'ennuyait un peu,
En regardant le beau ciel bleu,
Tout d'un coup, mais sans bruit, vers la voûte éternelle
Le bon Ange entr'ouvrit son aile ;
Et dans le Paradis rentré pour un moment,
Il y reçut maint compliment ;
Quand d'un Ange là-haut on sait la réussite,
En frères on l'en félicite ;
Chez les Anges du ciel il n'est point de jaloux,
Comme il en est souvent chez nous.
Or, le bon Ange dit à ceux de son étage,
Qui sont cent mille et davantage :
" De mon poste je vais reprendre le chemin,
Mais venez m'y trouver demain.
C'est tout juste demain la fête du saint homme,
Humble et dévôt !... Venez voir comme."

II

Ce matin, quand le ciel eut chanté l'Angélus,
Devant la reine des élus,
Les Anges invités obtinrent congé d'elle,
Et partirent à tire-d'aile.
Ils avaient, par avance, avec grande ferveur,
Fait cette demande au Sauveur :
" Pour l'ermite qui vit là-bas comme un Prophète,
Donnez-nous un bouquet de fête,
Quelque rare vertu, quelque don précieux
Qui le hausse encore à Vos yeux."
— " Mes Anges, qu'il soit fait selon votre prière,
Répondit le Roi de lumière :
L'ermite aura ce don, suivant votre désir ;
Mais c'est lui qui devra choisir."
L'ermite était déjà, comme à son habitude,
A genoux dans sa solitude ;
Dès la veille, il avait, par habitude aussi,
Châtié son corps sans merci ;
Même il avait passé sans manger et sans boire

Ce jour-là jusqu'à la nuit noire ;
Le corps sur le Calvaire et l'esprit au Thabor...
C'était son habitude encor.
Soudain de la cellule, en ce matin de fête,
Il voit s'illuminer le faite ;
Il entend mille pas glisser sur le gazon,
Au milieu de son oraison ;
Et mille et mille voix à la brise pareilles
Qui chuchotent à ses oreilles.

Il redouta d'abord un tour de l'ennemi :
Même il se fâchait à demi,
Et s'en allait déjà, le pauvre saint ermite,
Tremper ses doigts dans l'eau bénite,
Quand il ouït (un saint comprend cela fort bien)
La voix de son Ange gardien.
Des citoyens du ciel lui faisaient leur visite ;
Il le devina tout de suite.
Or, ces doux visiteurs murmuraient : " Que veux-tu ?
Quel miracle ou quelle vertu ?
Choisis, choisis, choisis ; le grand Roi de lumière
Te l'accorde à notre prière."
Mais la main sur le cœur, l'ermite se frappa
En répétant : " *Mea culpa*...
Choisir, moi ! Quel orgueil ! moi, ver, moi, pourriture,
Moi, misérable créature !...
Seigneur, ayez pitié... — Choisis, choisis. Veux-tu
Te voir de splendeur revêtu ?
— Non ; rien. — Veux-tu l'extase ou bien la prophétie ?
Rien, Seigneur ; je vous remercie.
— Jusqu'au troisième ciel veux-tu prendre ton vol.
Comme fit saint Pierre ou saint Paul ?
— Moi ! J'oserais, pécheur, néant, cendre et poussière,
Imiter les saints Paul et Pierre !..."

Les Anges souriaient, d'étonnement saisis,
Et répétaient : " Choisis ! choisis !"
Au fond, l'humilité de l'homme vénérable
Leur paraissait très admirable ;
Plusieurs d'entre eux n'avaient encor rien vu de tel
De la part d'un simple mortel.
Ils se le racontaient dans leur langue céleste,
Sans parole, sans signe ou geste ;
Car, s'il eût entendu, l'ermite, fort surpris
Et triste, eût poussé les hauts cris.
Tous prévoyaient l'échec complet de leur message,
Quand l'un d'eux, non pas le moins sage,
Ayant crié (tout bas) : " Choisis !" dit : " Au surplus,
Tes efforts sont bien superflus,
Accepte la faveur que le Seigneur te donne,
Car enfin le Seigneur l'ordonne."
A ce mot qui suffit aux cœurs obéissants,
L'homme répondit : " J'y consens !"
Et sans plus hésiter qu'une pierre qui tombe,
Dit avec un ton de colombe :
" Faire le plus de bien, sans m'en apercevoir,
Devenir saint sans le savoir :
Semer joie et bonheur, sans cueillir de louanges.
— Ainsi soit-il !" firent les Anges,
Qui, tous, battant de l'aile et des pleurs dans les yeux,
Par l'azur, revolaient aux cieux.

III

L'ermite alors s'en va par la plaine voisine
Que le soleil brûle et calcine ;
Les fleurs et l'herbe verte éclosent sous ses pas ;
Mais l'ermite ne les voit pas ;
Où son pied a posé, sur le sable ou la pierre,
Sourit le thym ou la bruyère.
Au milieu du désert s'étale un long tapis ;
Même il y pousse des épis ;
L'abeille, l'oisillon, le grillon, la cigale
S'y pose, y chante et s'y régale.
Et quand, le soir, passant parmi les gens du lieu,
L'ermite parle du bon Dieu,

Les malades, perclus ou fiévreux, en grand nombre,
 Se trouvent guéris par son ombre ;
 Des enfants souffreteux y dansent ; des vieillards
 Y sautent près des béquillards ;
 Car l'homme étant très grand, son ombre salulaire
 S'allonge très loin sur la terre ;
 Mais comme il va tout droit, sans regarder ni voir,
 Il est seul à n'en rien savoir :
 Sans même s'en douter, il sème des oracles,
 Et marche à travers ses miracles.
 S'agit-il de courir, d'enjamber un torrent,
 Pour aller sauver un mourant,
 Un ange à ses talons vient attacher deux ailes ;
 Il bondit comme les gazelles ;
 Franchissant les ravins et traversant les eaux
 Comme le vent et les oiseaux ;
 Mais ne se distrayant jamais de sa prière
 Pour jeter les yeux en arrière.
 Il n'aperçoit pas même, à sa droite, au chemin,
 Son Ange qui, sur parchemin,
 Note, matin et soir, tant d'actes méritoires,
 Tant d'oraisons jaculatoires...

L'ange en nota beaucoup, beaucoup, longtemps, longtemps,
 Car l'ermite vécut cent ans ;
 Et fut très ébahi, quand, ayant rendu l'âme,
 Il se vit, sur un char de flamme,
 Emporté vers le ciel des cieus, bien loin, bien haut,
 Et couronné tout aussitôt ;
 Lui qui se croyait sûr, non point de la victoire,
 Mais de mille ans de Purgatoire !...

Conclusion : Ce saint fut grand ; suivons ses pas :
 Soyons saints, mes amis ; mais ne le voyons pas.

P. DELAPORTE.

Le chevrier de Coarraze

AVEC les beaux jours, les pâtres du Béarn avaient regagné les hautes montagnes reverdies. Des riantes plaines de Naeaz aux collines boisées d'Asson, le printemps étalait sa robe émaillée de fleurs. Le soleil, un clair soleil de mai, s'épanouissait aux cieus et reflétait ses rayons dans les eaux limpides du Gave. Sous la feuillée, les oiseaux par leurs chants et leurs ébats joyeux, célébraient la fête du renouveau.

Tout aurait dû chanter et se réjouir comme eux. Toutefois, tristement accoté contre une roche, la figure à demi cachée dans son béret bleu, un petit enfant pleurait..... Il paraissait avoir dix ans à peine. Ses pieds nus déchirés par les pierres et les ronces, et son pauvre justaucorps de laine brune, tout usé aux coudes, annonçaient l'indigence.

“ Allons ! dit-il enfin en essuyant ses yeux d'un revers de main, à quoi sert-il de tant pleurer ? L'heure approche de retourner à la cabane ; il me faut chercher encore. Que la bonne Vierge de Bétharram me vienne en aide ! ”

Et soudain, se relevant, le petit montagnard recommence ses recherches à travers les coteaux, les bois et les clairières. Mais ses investigations

restaient vaines..... Le découragement s'emparait de nouveau de lui, quand tout à coup il s'arrêta, l'œil et l'oreille au guet, en entendant un chant lointain apporté par les brises.

“ Ah ! s'écrie-t-il d'un accent où sonne l'espérance..... Si c'était un berger qui, mieux que moi, connût les coins et les recoins de la montagne, il me guiderait et m'aiderait peut-être à retrouver Néra ! ”

La voix semble se rapprocher, et Yan peut déjà entendre distinctement ce populaire refrain :

*Aquès mountanes
Qui tant haïtes soun, etc.*

“ Ces charmantes montagnes qui sont si hautes, etc. ”

Et, à l'entrée du bois se montra un jeune garçon, alerte et robuste comme un jeune montagnard. Sa mise, simple mais propre, accuse une certaine élégance ; sa blonde chevelure flotte librement au gré des brises. Dans toute sa petite personne s'épanouit un rayonnement d'énergie, partant plus encore de l'âme que du corps.

“ Eh bien ! mon petit ami, fit-il avec surprise et intérêt en voyant pleurer un enfant de son âge..... quelle est la cause de tes larmes ? Parle vite, et puis tu viendras courir avec les autres, car aujourd'hui il y a lutte : c'est à qui arrivera le premier au *Nid-d'Aigle*. Là, vainqueurs et vaincus se régaleront de lait frais. ”

A cette sympathique et cordiale interrogation le pauvre Yan ne répond que par un gros soupir.

“ Voyons, reprend le nouveau venu en frappant brusquement le sol de son bâton ferré, nos moments sont précieux ; les camarades vont nous rattraper. Qu'as-tu, dis ? ”

— J'ai..... j'ai..... balbutia l'inconsolable chevrier, que ma chevrette Néra est égarée depuis ce matin et que je l'ai cherchée partout sans la retrouver.

— Oh ! s'il ne s'agit que d'une chèvre, s'écria l'interlocuteur aux cheveux blonds en jetant un éclat de rire, voilà bien une grosse affaire ! On t'en donnera une autre, et je m'en charge. ”

Le petit montagnard hocha la tête d'un air incrédule et, toujours désolé :

“ Les chèvres ne se retrouvent pas si facilement, objecte-t-il. D'ailleurs, quand tu m'en offrirais une autre, ce ne serait pas notre Néra... Néra qu'a élevée ma pauvre mère et qui nourrit ma petite sœur. ”

— Ne pleure donc pas ; un homme ne doit jamais pleurer. Essuie tes larmes et viens. Il est là-bas, près du *Rocher-de-l'Ours*, un grand trou où les bêtes tombent quelquefois ; ta chèvre a peut-être dégringolé là dedans. Cherchons ensemble. ”

Et tous deux prennent la course à travers un dédale de rochers, déchirant leurs mains aux églantiers et aux ronces, longeant les précipices avec une témérité effrayante. Ils arrivent à l'endroit où la montagne conserve encore son manteau de neige. La bise aigre et glacée fait grelotter l'infortuné paysan sous ses habits en loques ; quant à son camarade, il ne paraît nullement sentir les atteintes du froid.

— Comment t'appelles-tu, mon ami ? demande ce dernier au chevrier.

— Yan, répond-il. Mon père a été tué par les contrebandiers bien loin, dans les montagnes ; ma mère est morte de douleur, et je suis seul avec ma vieille grand'mère et ma petite sœur.

— Pauvre orphelin ! murmure l'enfant blond, en l'enveloppant d'un regard de sympathique pitié. Si jeune, comme tu as déjà souffert ! Et où demeures-tu ?

— Dans une petite chaumière, aux portes de Coarraze.

— Bon ! nous sommes compatriotes alors, car c'est aux portes de Coarraze que j'habite moi-même."

Les voici arrivés au *Rocher-de-l'Ours*. Des traces légères piquettent çà et là le sentier neigeux.

— Oh ! la chèvre est passée par ici ! " s'écrie Yan, dont les yeux s'éclairent soudain d'une lueur d'espérance.

Au même instant un bêlement faible se fait entendre.

— C'est elle ! c'est Néra ! continue le jeune chevrier de plus en plus joyeux. Mais où donc est-elle cachée ? "

Un second bêlement suit le premier.

— Ce cri monte du grand trou, observe le nouveau camarade de Yan. Ne te l'avais-je pas dit ? Les chèvres y tombent quelquefois."

Ce disant, il s'avance vers un ravin profond, dont les abords sont glissants et dangereux.

— Elle est là ! s'écrie-t-il ; il faut la ravoïr."

Yan aimait bien sa chèvre, mais à la vue de ce vertigineux abîme hérissé de roches escarpées, en frisson parcourt ses membres. L'autre hausse brusquement les épaules :

— Ah ! tu as peur, toi ? Eh bien ! attends ; au lieu de monter au *Nid-d'Aigle*, je vais descendre dans le *Trou-de-l'Ours*."

Aussitôt, s'aidant des pieds et des mains, il s'engage hardiment dans la pente raide, presque perpendiculaire qui conduit au fond de l'entonnoir. Du regard il en sonde les profondeurs.

— Je la vois, crie-t-il à Yan ; elle est blessée et sera lourde à remonter. Tends-moi le bâton, et surtout cramponne-toi fortement au gros sapin. A défaut, nous roulerions tous trois dans l'abîme."

Et, insouciant du danger, se cramponnant aux pointes aiguës des rochers, profitant de toutes les anfractuosités, l'intrépide enfant descend jusqu'au bas du ravin.

Yan obéit, mais tremblant pour son trop audacieux compagnon. Respirant à peine, il s'agenouille sur le bord du gouffre béant ; bientôt il ne voit plus rien, il n'entend plus rien..... Plusieurs minutes s'écoulent, longues comme des heures..... Le chevrier prie et pleure, plein d'angoisse, lorsque le courageux sauveteur reparait hors d'haleine et de danger, au sommet de la roche, portant sur ses épaules la chevrette pantelante.

Yan pleure et rit tout à la fois.

— Tu m'as rendu ma chèvre, au péril de ta vie, s'écrie-t-il. Oh ! puissé-je te prouver ma reconnaissance par un dévouement à toute épreuve !"

Mais l'autre de répondre :

— Soit ! Un jour peut-être j'aurai besoin de ton bras au péril de ta pauvre vie.

— Généreux bienfaiteur, comment te nommes-tu ?

— HENRY DE BOURBON, prince de Navarre ", riposte, non sans quelque fierté le jeune héros.

A ce nom, pénétré d'admiration et de reconnaissance, le chevrier se jette aux genoux du prince et couvre ses mains, rougies de sang, de baisers et de larmes.

Henry fit désormais de Yan son compagnon préféré et fut pour son indigente famille une providence. De son côté, le brave paysan voua à son prince la reconnaissance et la fidélité les plus sincères, le suivit dans les combats et plusieurs fois lui sauva la vie.

Quelques années après, le 25 juillet 1593, le prince béarnais, devenu Henri IV, abjurait le protestantisme à Saint-Denis. A la tête des gardes du corps marchait, heureux et fier, en portant l'oriflamme fleurdelysée, le capitaine Jehan, l'ancien chevrier de Coarraze.

AU CAFÉ

- Garçon, un journal !
- Lequel, monsieur !
- Le premier venu.
- Monsieur, nous ne le recevons pas.

Tél. Magasin 2-2162
Bureau 2-2163, 2-5283

Marier & Tremblay

LIMITÉE

PEINTRES, DÉCORATEURS ET
DOREURS

Calendriers et nouveautés en annonces
Grand dépôt de Plate Glass et miroirs.

Coin des rues Des Fossés et du Pont
QUEBEC

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 9

(Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie Beauchemin, Limitée, 30, rue St-Gabriel, Montréal.)

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

LES DEUX SŒURS

Sur la route de Sainte-Foy, à quelque distance de la ville de Québec, le touriste apercevait, il y a quelques années, un petit cottage, dont l'extérieur, en maçonnerie de pierre grise, n'offrait rien de bien particulier du côté de la route. Mais il était si pittoresquement assis sur le versant ouest des coteaux, entouré de belles érables, taillées avec soin, qu'il apparaissait de la vallée, comme un nid caché dans le feuillage. Un beau jardin, planté d'arbres fruitiers, dont les allées bien sablées et ratissées étaient bordées de verdure, s'étendait en pente douce derrière la maison. Au bas du jardin, une main intelligente avait construit un petit berceau, à treillis, couvert de vignes sauvages dont les raisins mûrs pendaient en grappes nombreuses. On passait de ce berceau sur une pelouse fleurie d'un demi-arpent carré à peu près, et qu'ombrageaient un groupe d'ormes majestueux, dont les vastes rameaux, en s'entrelaçant, formaient un épais toit de verdure que les rayons trop chauds du soleil de juillet ne pouvaient pénétrer, à la grande satisfaction de deux jeunes filles qui, assises sur le gazon, étaient occupées toutes deux à broder des chiffres sur des mouchoirs de fine batiste, frangés de dentelle.

Elles étaient sœurs, de même âge ; toutes deux gaies, toutes deux spirituelles, comme des canadiennes de pure origine française ; toutes deux jolies, avec leurs cheveux bruns, lisses, soyeux, se divisant au milieu du front en deux bandes qui encadraient leur visage d'un ovale parfait, et se repliant gracieusement pour aller au-dessus des oreilles se nouer en rouleaux sur le derrière de la tête. Elles s'aimaient comme des jumelles s'aiment ; elles se ressemblaient comme deux jumelles se ressemblent ; leurs sympathies étaient les mêmes, leurs goûts ne faisaient qu'un. Pourtant, une nuance assez sensible distinguait leur caractère ; l'une Asilie, que l'on appelait Asile, était d'une sensibilité mêlée d'une certaine teinte de douce mélancolie, qui n'en rendait sa gaieté que plus aimable, et sa conversation, comme

sa société, que plus sympathique ; avec elle on se sentait comme un besoin d'aimer.

Sa sœur, plus vive dans sa gaieté, plus sémillante dans ses mouvements, un peu piquante dans ses réparties pleines de sel et de finesse, offrait un charmant contraste quelquefois ; car c'était justement quand Asile paraissait la plus rêveuse, qu'elle se plaisait à la taquiner, et c'est alors que son esprit jaillissait avec ses paroles comme une cascade éblouissante. Elle était toute gracieuse, toute gentille comme sa sœur. Avec elle il n'y avait pas moyen d'être triste ou sérieux ; il fallait rire. Elle était un peu moins grande qu'Asile. Ses mains étaient petites, blanches, délicates comme celles d'un enfant ; il en était de même de ses pieds, petits comme ceux d'une duchesse. Elles étaient là toutes deux silencieuses, depuis quelques instants, lorsqu'un léger bruit avertit de la présence de leur mère, qui contemplait ses deux enfants avec une douce satisfaction.

— Dites donc, maman, dit la plus jeune en se levant et en jetant son bras autour du cou de sa mère, pourquoi faut-il broder toutes ces lettres sur mon mouchoir *H. M. R. de St-Dizier* ? — C'est presque l'alphabet à broder ! J'ai bien envie de ne plus mettre *M.* vous ne le mettez jamais sur les vôtres.

— Fais toujours, mon enfant ; c'est l'initiale du nom de ton père, qui prie pour vous au ciel !

— Pourquoi alors cette lettre ne se trouve-t-elle pas sur vos mouchoirs, bonne maman ?

— Moi, c'est différent, mon enfant.

— Comment cela ? Je ne vous comprends pas.

— Quoiqu'il en soit, brode cette lettre ; ne serait-ce qu'à titre de souvenir, dit Madame de St-Dizier avec un soupir, mettant ainsi fin à la conversation pour rentrer dans le berceau qu'elle traversa lentement et la tête basse.

— Hermine, lui dit sa sœur, après que sa mère eut disparu au détour d'une allée, tu as fait de la peine à maman ; je t'avais déjà dit de ne plus lui parler de cela, car on l'attriste toujours. Depuis que notre bon père est mort, il y aura bientôt cinq ans, je ne l'ai jamais vue gaie comme autrefois ; depuis un an surtout j'ai remarqué qu'elle avait des jours de tristesse profonde qui m'affligent ; sa santé s'affaiblit aussi.

—As-tu remarqué aussi que chaque fois que nous allions à Montréal elle en revenait plus triste ; on dirait qu'elle ne quitte Montréal qu'avec regrets.

Ah ! oui, je l'ai bien remarqué. Depuis bientôt un mois que nous sommes revenues, il n'y a presque pas de jours que je ne remarque, dans ses yeux, des traces de pleurs. Te rappelles-tu, en arrivant à Sorel, ce beau grand jeune homme, brun, qui nous regardait avec une attention, qui m'a paru si marquée, que j'ai été obligée de changer de place ; eh ! bien, sais-tu ce que cette pauvre maman m'a dit ? Elle m'a dit qu'elle trouvait que ce jeune homme nous ressemblait ; pauvre mère, elle pense toujours à nous et quand elle voit quelqu'un dont les traits sont beaux et distingués, elle croit que nous devons lui ressembler.

— Oui ! oui ! je me souviens de ce jeune homme qui nous regardait avec ses grands yeux presque effrontés ; et pourtant il m'a semblé qu'il y avait moins d'effronterie que de tristesse dans son regard. En effet, maintenant j'y pense, quand il a baissé les yeux et a souri avec mélancolie, en te voyant quitter ta place, il me semble lui avoir trouvé une forte ressemblance avec toi, quand tu prends ton air triste ; avec ça que vos yeux sont pareils ; les siens sont noirs, les tiens presque bleus, les siens percent, les tiens caressent ; votre nez aussi se ressemble, moins la forme ; le sien est droit, le tien fin et arqué ; votre teint est semblable, moins la couleur, il est brun, tu es blonde. Ton portrait c'est le mien ; donc il nous ressemble ; c'est clair.

— Pauvre mère, continua Asile, sans faire attention à ce que disait sa sœur, elle n'a que nous pour la consoler dans son affliction ; car il y a quelque chose qui l'afflige. Elle ne s'est pas couchée dans le bateau et elle a passé la nuit à prier ; “ pauvre enfant ” ! disait-elle ; et elle se mettait à pleurer puis elle entrouvrait le rideau et nous embrassait chacune à notre tour, tout doucement pour ne pas nous éveiller ; je faisais semblant de dormir, quoique je fusse sur le point d'éclater en sanglots, sachant bien que j'aurais redoublé ses peines, en lui faisant voir que je m'en apercevais.

— Bonne mère, elle ne pense qu'à nous ! et moi, je lui ai fait de la peine. Tiens, Asile, je me sens envie de pleurer, quand tu me dis cela.

— Ne pleures pas ; car si maman découvrait que tu eusses pleuré, elle n'en serait que plus chagrine. Tu sais qu'elle n'aime rien tant que de nous voir nous amuser ; c'est pour cela que nous irons au bal chez le gouverneur mercredi prochain ; et pourtant je t'assure bien que je n'ai pas grande envie d'y aller...

— Je te quitte, dit Hermine, en interrompant sa sœur ; je reste et vais aller chanter quelques chansons joyeuses ; peut-être distrairais-je ma bonne maman.

— C'est bien, Hermine, va : j'irai te rejoindre bientôt et nous chanterons ce joli duo, qu'elle aime tant : “ *Les rayons d'Italie* ”. Prends garde de ne pas chanter “ *La mère se plaint toujours* ” ; tu sais combien cette romance l'attriste.

— Je sais, je sais ; je lui chanterai “ *Le procès des yeux noirs et des yeux bleus* ” ; je dirai les yeux gris au lieu des yeux bleus ; et elle rira, parce que nous avons les yeux plus gris que bleus ; et certes, ce n'est point une perte, dit l'aimable jeune fille en embrassant sa sœur, surtout quand ils sont beaux comme les tiens.

— Et comme les tiens aussi, Hermine.

Asile, restée seule, se remit à travailler avec ardeur pendant quelque temps ; puis, peu à peu, elle laissa tomber ses mains sur ses genoux et se mit à rêver et à contempler le splendide panorama qui se développait immense et varié sous ses yeux.

C'est qu'en effet il n'y a peut-être pas au monde un plus beau comme un plus grandiose spectacle que celui qu'offre la vue de la vallée de la rivière St-Charles ou des Laurentides qui la borde au loin à l'horizon, prise des hauteurs de la route de Ste-Foy.

Le soleil, qui baissait vers l'ouest, venait de se cacher derrière un nuage frangé d'or, qu'il empourprait de ses rayons, au-dessus de la cime rugueuse des montagnes par-delà la village indien de Lorette. La rivière St-Charles, qui serpentait au milieu d'une plaine fleurie, était ça et là, coupée par des navires en construction, de toutes formes et de toutes grandeurs, les uns n'offrant encore qu'une ligne étroite qui devait servir de quille, d'autres leurs carènes à demi-radoubées ; puis ceux-là plus avancés, montrant leurs coques noires prêtes à être lancées pour aller bientôt augmenter la nombreuse flotte marchande qui va porter les produits du Canada dans les pays étrangers.

La plaine, qui s'étend en pente douce jusqu'aux pieds des Laurentides, se divise en une multitude de fermes en parallélogrammes, dont les différentes récoltes, parvenues à des degrés divers de maturité, présentaient comme des carreaux d'un immense damier. De délicieux paysages ; de riants villages, avec leurs jolies églises, dont les clochers de fer blanc reflétaient les feux du soleil couchant, quand quelques-uns de ses rayons perçaient le nuage, marquaient de distance en distance les limites des paroisses dont ils étaient le centre. A la gauche, l'ancienne et la nouvelle Lorette, Charlesbourg, Beauport ; plus au loin Montmorency, avec sa chute ; plus loin encore les Caps qui s'avancent, le front menaçant, vers le Saint-Laurent.

On était alors au temps des labours, temps de travail et de plaisir dans les campagnes ; des troupeaux de vaches laitières, errant durant le jour, dans les champs nouvellement fauchés, revenaient en mugissant des pâturages, ramenés à la maison dont les cheminées laissaient échapper une blanche fumée, qui annonçait que le souper des laboureurs se préparait, pour leur faire oublier les fatigues de la journée.

Une légère brise de l'ouest s'était élevée et apportait le parfum des prairies à notre jeune héroïne, absorbée dans une délicieuse contemplation. Tout à coup elle se leva : “ Il pourrait bien se faire en effet, murmura-t-elle, que ce ne fût pas par effronterie qu'il me regardait avec tant d'attention ” ! Et les

bras pendants, la tête pensive, elle regagna, à pas lents, la maison.

— Viens donc, viens donc vite ; s'écria Hermine en accourant au-devant de sa sœur. Tu ne sais pas qui vient de passer à cheval ? Le monsieur de l'autre jour. J'étais à chanter au piano, quand j'entendis le galop d'un cheval ; je crus que c'était un officier ; je ne fis pas attention et continuai à chanter. Mais le cheval s'arrêta au pas, je chantais toujours pour finir mon couplet ; lorsqu'il fut terminé, j'eus la curiosité de voir quel était ce cheval, qui s'arrêtait ainsi sous l'influence de ma musique ; car, en effet, on dit que les animaux aiment les divins accords, hem ! hem ! Mais qu'aperçois-je ? Tout en ne regardant que le cheval, vrai, je reconnus notre bel étranger. Car c'est un étranger, j'en suis sûr.

— Lequel ? dit distraitement Asile, sans relever la tête.

— Le cavalier, comme de raison, et non le cheval.

— Quel cavalier ?

— Mais celui qui m'écoutait chanter. Le même dont tu me parlais tout à l'heure.

— Était-il seul ? demanda Asile, en hésitant, et suivant sa sœur qui l'entraînait par la main.

— Seul ; pourquoi cette question, petite sœur, dit l'autre maicieusement ?

— Il eut pu être accompagné de quelqu'une de nos connaissances.

— Oh ! pour ça, ne sois pas inquiète ; s'il veût se faire présenter quelque part, il en trouvera le moyen. Ces hommes sont-ils jamais en peine ? Chantons toutes les deux ; s'il aime la musique il saura bien trouver les chanteuses.

— Bien ; mets-toi au piano, continua Hermine, quand elles furent dans le salon, je vais voir s'il revient.

— Mille excuses, ma chère ; mais c'est ta place, dit Asile en riant : je regarderai, moi, en baissant les persiennes ; je voudrais voir si c'est le même. Ah ! le voilà : chante seule et je te suivrai ; je voudrais l'examiner comme il faut, pendant qu'il est encore loin.

— Laisse-moi te regarder aussi.

— Mais tu l'as déjà vu ; commence donc à chanter, il pourrait s'apercevoir que l'on a interrompu le chant, et croire peut-être avec la suffisance de ses pareils, que nous l'avons remarqué. Ils sont si fats, ces hommes.

— Pas tous.

— Si fait ! mais laisse-moi donc regarder ; j'aimerais à le voir un tout petit peu ; quand ce ne serait que le bout de son nez.

— Ah ! tu es bien une vraie fille d'Eve.

— Tiens ! et toi ? Mais, c'est différent ; je suis plus petite.

— C'est bien lui ! il vient au galop, dit Asile, en se mettant au piano, avec une agitation qui n'échappa pas à sa sœur.

— Tu vas voir son cheval se remettre au pas dit Hermine en riant ; il n'a pas les oreilles longues pour rien.

Et elles chantèrent un des plus jolis duos de Bellini. La voix douce, suave et pleine de mélodie d'Asile se mariait si bien aux accents clairs, nets et expressifs de sa sœur, qu'il en résultait une délicieuse harmonie, qui ne dut pas échapper à l'oreille attentive du cavalier qui passait, puisqu'il mit son cheval au pas et sembla écouter avec satisfaction. Elles continuèrent à chanter jusqu'à ce que le morceau fut terminé. Le cavalier était déjà loin, allant toujours au pas, la tête penchée, l'œil fixé sur le pommeau de sa selle, comme s'il eut été absorbé par le chant qu'il venait d'entendre.

— Je te disais bien qu'il se mettrait au pas. Une autre fois il s'arrêtera ; il est si fin ce cheval-là !

— Mais, dit tout à coup Asile, c'est demain mercredi ; le bal au château.

— Belle découverte ! puisque c'est aujourd'hui mardi.

— J'ai peur que la modiste n'ait pas le temps de terminer mes toilettes.

— Tiens ! et tu me disais, encore ce matin, que tu ne tenais pas à aller à ce bal, où il y aura tant de monde ; et que dans tous les cas ta robe de soie rose suffirait. Tu veux donc être belle demain ?

— Ça ferait tant plaisir à maman ; ce n'est que pour lui plaire.

— Et à d'autres aussi, dit Hermine, en faisant un signe, comme pour désigner celui qui venait de passer.

— Folle ! répondit Asile, en embrassant sa sœur pour dissimuler la rougeur qui lui était montée à la figure. Et d'ailleurs, reprit-elle, je ne pense pas qu'il y aille ; qui aurait pu le présenter chez le gouverneur.

Un coup léger, frappé au marteau de la porte, vint interrompre leur entretien. Hermine courut ouvrir à une timide jeune fille, qui portait un petit paquet de linge à la main ; elle présenta une lettre en demandant si madame de St-Dizier était à la maison.

Après avoir ouvert la lettre et l'avoir parcourue à la hâte, Hermine fit passer celle qui l'avait apportée, dans la cuisine où était alors madame de St-Dizier, puis courant à Asile, elle lui dit en lui montrant la lettre qu'elle tenait élevée au-dessus de sa tête. " Il va y aller, il ira, il est venu pour cela ".

— Mais, que dis-tu donc Hermine ?

— Oui, oui, il y sera ; je te conseille d'aller chez la modiste, et de lui dire de finir ta robe pour demain, dut-elle travailler toute la nuit.

— Mais qui ? mais qui ?

— Mais lui ; le milord ! le héros des mille et un contes ! Tiens, lis ce que m'écrit Elmire.

Montréal, 23 octobre 1837.

" Ma chère Hermine,

" D'abord, je t'embrasse sur les deux joues et Asile aussi ; ensuite je te recommande, c'est peut-être inutile, d'être bien discrète sur ce que je vais te confier, et de n'en parler à personne. Tu sauras que nous avons ici, depuis quatre à cinq semaines, un étranger de la Nouvelle-Orléans, qui passe pour fabuleusement riche, et dont tout le monde parle en ville. Il s'appelle M. de St-Luc ; il est venu avec plusieurs lettres d'introduction, et a été invité dans

les meilleures familles. J'étais curieuse, comme tu le penses bien, de voir le lion du jour ; j'en avais entendu dire, par mon frère Auguste, des choses si surprenantes. Il paraît qu'il a été une espèce de corsaire par plaisir ; qu'il s'est battu avec des pirates ; et mille autres histoires tout aussi affreuses que l'on établit sur son compte.

“ Jeudi dernier, nous avons eu un grand bal chez madame de Mont... qui donne toujours, comme tu sais, les plus brillantes soirées à Montréal. Toute l'élite de la société y était ; les habits rouges, comme de raison, ne contribuaient pas peu à l'éclat du bal. Il n'y avait presque pas de jeunes Canadiens ; ils s'occupent plus de politique que de bals ; tant pis, pour nous ! Il y avait le colonel W... le capitaine S... enfin presque tous les officiers du 32e et du 66e ; sans oublier, *last but not least*, mon petit lieutenant R. W... Tu sais que j'ai toujours eu un faible pour le militaire ; et pourtant, je t'assure que ce n'était pas ce qui avait le plus d'intérêt pour moi ce soir-là. J'étais presque vexée de ne voir que des visages connus ; enfin, vers onze heures, il se fit une sensation dans le salon où je dansais.

“ C'était *lui* : mais il n'a pas plus l'air d'un flibustier que toi et moi ! J'imaginai voir une espèce de barbe-bleue, avec une épaisse crinière, des yeux féroces, eh ! bien, ce n'est rien de tout cela ; c'est tout simplement un beau grand brun, avec une légère moustache noire. Il se présente avec beaucoup de grâce ; ses manières sont d'une extrême élégance. Il n'y a aucune affectation chez lui ; il n'est pas roide et gourmé, comme la plupart de nos officiers ; ni fier, malgré sa richesse. Il n'a pas plus de prétention que le commun des mortels. Il s'est fait présenter à toutes les dames, et a conversé avec elles aisément, sans gêne ; je t'assure qu'il a fait des conquêtes parmi les jeunes filles. Tu le verras et le jugeras, car il m'a dit qu'il descendrait à Québec lundi ou mardi prochain pour assister au bal du château ; le gouverneur lui ayant envoyé une invitation spéciale.

“ Il n'a pas dansé, il est en deuil de son père ; mais je t'assure que j'avais plus de plaisir à entendre sa voix grave et douce, qu'à danser. Il m'a montré beaucoup d'attention, quand je lui ai dit que tu étais mon amie. Il paraît qu'il t'a déjà vue, toi et Asile, quelque part. Ainsi prenez garde de me l'enlever ; car je puis bien te le dire à toi, pourvu que tu n'en ries pas... j'en suis folle !

“ Il paraît qu'il voyage pour son plaisir ; l'on m'a dit, pourtant, qu'il était venu en Canada pour y chercher quelqu'un... *quelqu'une*. Il n'aime pas à s'entretenir sur ce sujet ; du moins il a éludé la question, quand je lui en ai parlé, en badinant. Je crois que j'ai deviné ce qu'il cherche... il n'est pas difficile de deviner ce qu'un jeune homme beau, riche, de vingt-cinq à trente ans, peut chercher. Nous sommes cinq à six qui avons décidé de faire sa conquête ; c'est un véritable siège en forme que nous voulons faire. Une fois prisonnier, il payera gros pour sa rançon. J'espère qu'Asile et toi, ainsi que tes amies de Québec, vous vous joindrez à nous pour faire un traité offensif et défensif contre le nouvel

ennemi de notre repos. Excuse mon bavardage ; il m'a fait oublier une foule d'autres choses que j'avais à te dire.

“ Mes respects et les amitiés de maman à madame de St-Dizier.

ELMIRE L...”

“ P. S.— Je décachète ma lettre pour te dire justement ce qui devait en faire le sujet principal. La personne qui te remettra cette lettre, est la jeune fille que maman avait promise d'envoyer à ta mère ; elle est adroite à l'aiguille et bonne fille de chambre. Elle s'appelle Florence. Elle est sortie, depuis quelques jours, de chez un monsieur ou madame Malo, où il paraît qu'elle avait trop d'ouvrage, elle est si jeune ; et, avec cela, si gentille ! Sa mère, qui est une bonne vieille, que nous employons depuis longtemps pour les gros ouvrages, désire qu'elle aille à Québec.

E. L.”

— Eh ! bien, que dis-tu de ce lion ? dit Hermine, en reprenant la lettre qu'elle avait relue avec sa sœur. Il me semble que nous pouvons l'apprivoiser. Ah ! Ah ! Et toi, qui disais qu'il n'y avait pas de lion blanc ! vois-tu comme le monde progresse. Je vais aller montrer cette lettre à maman, puis nous ferons venir cette petite Florence”.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

LE BAL DU GOUVERNEUR

Le jour du grand bal, que donnait le gouverneur, était enfin arrivé. Des cartes d'invitation avaient été distribuées avec profusion, depuis plus de quinze jours. Lord Gosford, qui voulait faire un dernier effort pour se rendre tous les partis favorables, avait invité un grand nombre des notabilités canadiennes des campagnes.

La résidence du gouverneur avait été décorée à neuf, à l'intérieur ; la salle de danse avait été agrandie et étincelait à la lumière de mille bougies. Tous les salons étaient brillamment illuminés. Une foule assez considérable était déjà arrivée. Dix heures venaient de sonner, et une longue file de voitures semblait stationner à la porte, quoiqu'elles se succédassent avec rapidité, les unes prenant la place de celles qui partaient.

La musique du régiment en garnison dans la ville, préludait à un quadrille, quand le gouverneur entra dans la salle de danse, ayant à son bras une jeune fille à laquelle il paraissait témoigner beaucoup d'affection. Il salua à droite et à gauche plusieurs personnes qu'il n'avait pas encore vues, et se dirigea vers le fond de la salle, où il venait d'apercevoir madame de St-Dizier.

— Je vous cherchais, madame, lui dit-il, pour vous confier pour la soirée, ma petite cousine, qui vient avec son père passer quelques mois avec nous. Elle est étrangère en ce pays, n'étant arrivée que de ce matin ; je désirerais lui faire faire la connaissance des bonnes familles canadiennes. Elle parle le français

comme une petite parisienne. J'espère que vous voudrez bien la prendre sous votre protection. Et vous, dit-il, en s'adressant aux demoiselles de St-Dizier, qui étaient près de leur mère, vous ne lui refuserez pas votre amitié, n'est-ce pas ? nous sommes presque de vieilles connaissances, votre mère et moi, quoique depuis quelque temps elle néglige de nous visiter ; je voudrais que Clarisse et vous, fussiez bonnes amies.

Madame de St-Dizier prit affectueusement la main de la jeune étrangère, et la fit asseoir entre elle et Hermine.

— Maintenant, dit Lord Gosford en se penchant vers celle qu'il avait amenée à madame de St-Dizier, je vais aller prévenir quelqu'un, que j'ai aperçu au moment de ton entrée dans la salle ; il est bien loin, ma chère, de s'attendre à te voir ici ce soir.

— Quelle est cette personne, milord, demanda Clarisse.

— Ah ! c'est une surprise que je veux vous faire à tous deux. Il croit que ton père est repassé en Angleterre depuis longtemps avec toi ; et tu ne t'attends guère, j'en suis sûr, à le rencontrer ici. Je vais bientôt te l'envoyer.

Lord Gosford n'eut pas plutôt passé dans le salon voisin, que la musique, qui avait été un instant interrompue, donna le signal d'un quadrille. Toutes les places furent bientôt prises. Mademoiselle Asile dansait en face de sa mère, d'où elle pouvait facilement examiner les traits et l'expression de la physionomie de la jeune personne que Lord Gosford leur avait présentée. Hermine était demeurée auprès de Clarisse, qu'elle examina avec intérêt pendant qu'elle parlait à sa mère. Le caractère de Clarisse et celui d'Hermine se ressemblaient trop, pour qu'elles ne devinssent pas bientôt amies.

— C'est, sans doute, la première fois que vous venez en Canada ? lui demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Vous êtes venue dans la plus mauvaise saison de l'année, reprit madame de St-Dizier ; nous entrons dans l'automne avec ses vents froids et ses pluies désagréables ; vous ne vous amusez pas beaucoup.

— Il fait pourtant assez beau aujourd'hui, un peu frais, c'est vrai ; mais j'aime bien ce temps-là. Mon père eut cependant désiré venir plus tôt, mais ayant été retenu plus longtemps qu'il ne pensait dans la Caroline du Sud, ainsi que dans la Virginie, il fallait bien venir dans cette saison, car il tenait à voir milord avant de retourner en Angleterre.

— Pensez-vous rester quelque temps en Canada ?

— Mon père se propose de retourner en Angleterre avant l'hiver.

— Je crains que vous ne vous ennuyiez ici ; l'hiver ne sera pas gaie, si l'on en juge par les nouvelles qui arrivent aujourd'hui de Montréal. On parle d'une assemblée révolutionnaire qui a eu lieu lundi, dans la paroisse St-Charles, sur la rivière Chambly.

— Voilà son Excellence, maman, dit Hermine en se penchant.

— M. de St-Luc ! dit Clarisse en laissant échapper un petit cri de surprise et pâissant un peu.

Hermine, qui avait entendu le cri de surprise et remarqué le changement de couleur de Clarisse, prit la main de la jeune fille et lui demanda avec intérêt ce qu'elle avait.

— Rien, dit-elle, en se remettant, je ne m'attendais pas à le voir ici.

— Vous le connaissez donc ?

— Très bien ; nous avons voyagé ensemble. Mais voilà milord.

— Je n'ai pas voulu, madame, laisser à d'autres le plaisir de vous présenter M. de St-Luc, un des bons amis de mon cousin, sir Arthur, dit à madame de St-Dizier Lord Gosford : comme j'espère avoir le plaisir de vous voir souvent avec vos jeunes filles, et que M. de St-Luc sera presque un des membres de la famille, je suis bien aise qu'il puisse faire ce soir votre connaissance, et, par votre entremise, celle des dames canadiennes que vous connaissez. Ma petite cousine est déjà son amie ; quant à mademoiselle Hermine, ce sera à lui à gagner son amitié. Vous le présenterez à votre sœur, n'est-ce pas, mademoiselle ? J'espère que vous m'aidez à le garder aussi longtemps que possible parmi nous, car il parle déjà de partir.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, milord, répondit madame de St-Dizier, je tâcherai de m'acquitter, du mieux qu'il me sera possible, de la double charge que vous me confiez.

— Je n'attendais pas moins de votre bonté — puis, se tournant du côté de M. de St-Luc, Lord Gosford lui dit :

— Maintenant que vous êtes entre bonnes mains, je vous quitte pour aller rejoindre sir Arthur, qui sera content de vous voir ; mais ne vous pressez pas.

— Madame est trop bienveillante, dit St-Luc en faisant un salut respectueux ; je crains qu'elle n'ait un bien mauvais élève à guider. Demandez à mademoiselle Clarisse, combien peu je suis aimable et galant.

— Je pourrais mal vous juger, monsieur ; et d'ailleurs, ajouta Clarisse, d'un ton moitié hésitant moitié badin, depuis un an vous avez pu changer.

Hermine, qui ne put s'empêcher de sourire, regarda M. de St-Luc dont les traits exprimaient la satisfaction et la joie.

— Oh ! je n'ai pas changé, miss Clarisse ; je suis toujours le même, un rude marin qui ne s'est pas encore posé au contact du beau monde ; qui parle comme il pense, et souvent ne pense pas comme les autres, et qui aurait besoin d'une main charitable et amie, pour le conduire à travers tous les écueils et les difficultés d'une société peut-être exigeante et difficile.

— Oh ! M. de St-Luc, dit Hermine, vous ne trouverez pas la société canadienne exigeante ni difficile. Je sais aussi que vous n'aurez pas beaucoup de peine à trouver de ces amies dont vous parlez. J'ai même appris qu'il s'était formé une ligue dans cette intention à Montréal.

— Pour ou contre moi ? demanda St-Luc en riant.

— C'est un secret ; et ce n'est pas le mien seul.

En ce moment un aide-de-camp du gouverneur vint prier Miss Gosford de lui faire l'honneur de danser avec lui la prochaine danse, qui devait être une valse.

— Valsez-vous, mademoiselle ? demande St-Luc à Hermine.

— Non, monsieur.

— Alors me permettriez-vous de vous offrir le bras pour aller prendre quelque rafraîchissement ?

Hermine jeta un coup d'œil à sa mère, qui lui fit signe d'accepter.

— Vous voyez, Madame, que je vous enlève votre fille.

— J'espère qu'elle est sous bonne garde, répondit Madame de St-Dizier, réprimant avec peine un soupir.

— Mais où est donc votre sœur ? dit St-Luc avant d'entrer dans le salon voisin, et s'arrêtant pour regarder les danseuses.

— C'est elle qui danse de l'autre côté de la salle, vis-à-vis l'endroit où nous étions.

St-Luc suivit quelques instants des yeux la dernière figure du quadrille qui achevait, puis se tournant vers celle dont le bras s'appuyait au sien, il lui dit en la regardant attentivement :

— Si elle n'était pas votre sœur et si elle ne vous ressemblait pas autant, je dirais qu'elle est bien belle et bien jolie.

Hermine, qui avait baissé les yeux sous le regard de St-Luc, se remit aussitôt et répondit d'un ton enjoué :

— Vraiment, M. de St-Luc, je ne croirai plus à votre franchise ; vous venez de nous dire que vous ne disiez que ce que vous pensiez.

— Et c'est pour cela que je vous le dis. Ne me croyez-vous pas ?

— Mais pas du tout, quant au compliment que vous venez de faire, je vois que pour un marin, vous savez aussi flatter. Les hommes sont tous comme cela, c'est un sentiment inné chez eux.

— Pour l'appréciation du beau et du bien.

Le quadrille était terminé, et la foule, qui gagnait dans le salon des rafraîchissements, y entraîna St-Luc. Après avoir conduit Hermine dans un vis-à-vis, espèce de double fauteuil en forme fait d'un S, nouvellement en usage, il lui apporta une glace à la vanille, et s'assit près d'elle. Il se plaisait à la conversation vive et brillante de sa jeune compatriote, dont il admirait l'esprit en même temps que la naïveté. Le temps passait rapidement pour tous deux, quand Hermine aperçut Asile qui venait au-devant d'elle.

— Voici ma sœur, dit-elle, je crois qu'elle me cherche. En effet elle la cherchait, pour lui annoncer que sa mère se sentait indisposée et désirait s'en aller. St-Luc offrit le bras aux deux sœurs et les conduisit auprès de leur mère, qui bientôt après partit avec ses deux enfants.

St-Luc chercha alors sir Arthur, qu'il trouva avec Lord Gosford. Le gouverneur tenait à la main une

lettre qui venait de lui être remise et parlait avec animation. L'endroit où ils étaient formait une espèce de petit cabinet de travail ; une table, trois à quatre fauteuils à fond de jonc, quelques livres sur des rayons et une carte du Canada, appendue à l'un des côtés de l'appartement, en composaient tout l'ameublement.

St-Luc crut devoir se retirer pour ne pas troubler leur entretien ; mais le gouverneur l'ayant aperçu le rappela en lui disant :

— Venez, M. de St-Luc, vous n'êtes pas de trop ; mon cousin désire vous voir ; et j'aimerais à avoir votre opinion sur des nouvelles sérieuses, qui me parviennent à l'instant de Montréal.

Sir Arthur aimait véritablement M. de St-Luc, et avait fait à Lord Gosford les plus grands compliments de sa bravoure, sa prudence et sa discrétion.

Après quelques paroles d'amitié échangées entre sir Arthur et M. de St-Luc, le gouverneur reprit :

— Oui, M. de St-Luc, vous n'êtes pas de trop pour connaître les graves nouvelles que je viens de recevoir dans une dépêche que le commandant des forces à Montréal m'a envoyée. Il paraît qu'il y a eu avant hier, le 23, une assemblée de cinq comtés, où les résolutions les plus révolutionnaires ont été proposées et adoptées. Toute la population de la rivière Chambly est en armes. Des sociétés secrètes se forment, je crains des troubles sérieux ; quoique je n'ajoute pas une foi entière à tous ces rapports que je crois exagérés. Vous, M. de St-Luc, qui avez eu occasion tout dernièrement de visiter les paroisses de St-Ours et St-Denis, vous pouvez me donner quelques renseignements précis. Vous avez vu plusieurs habitants des plus influents de ces endroits, n'est-ce pas ? Que pensez-vous de leurs dispositions ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur, milord, de me demander ainsi mon opinion. Je suis étranger ici, à peine arrivé depuis six semaines ; et je ne suis guère capable de formuler une exacte idée de la situation.

— Mais enfin, vous avez passé presque tout votre temps avec des Canadiens, à Montréal et dans les campagnes ; vous me dites que vous êtes intime avec Rodolphe DesRivières, le Dr Gauvin, André Ouimet, Édouard Rodier, et plusieurs autres jeunes gens de Montréal ; vous avez vu plusieurs fois l'honorable Joseph-Louis Papineau, le Dr Kimber, M. Drolet et les autres chefs du parti, qui s'appelle *patriote*. Croyez-vous que sincèrement ils aient l'intention de faire une révolution ?

— Milord, j'ai eu occasion, il est vrai, de voir ces personnes, souvent même ; mais je vous assure que loin d'avoir chez eux découvert aucune idée de révolution, je crois qu'ils ne pensent qu'à faire une pure agitation politique dans les limites de la légalité, pour attirer l'attention de l'Angleterre sur la situation du pays.

— Mais, cette société des *Fils de la liberté*, formée à Montréal, — n'avez-vous pas lu son adresse du 4 courant ? C'est un véritable manifeste rebelle ?

— J'ai lu cette adresse, milord ; j'en ai parlé à quelques-uns des signataires que je connais. Ce sont

tous des gens de cœur et de courage, qui ne peuvent avoir eu la moindre pensée révolutionnaire en la signant. Cette adresse, écrite par une personne étrangère au pays et dont le nom ne figure pas au nombre des signatures, leur a été présentée dans une réunion et lue à la hâte. Tous ceux qui étaient présents la signèrent parce qu'ils n'y voyaient qu'un appel au peuple pour demander le redressement des griefs qui y sont énumérés ; et surtout une invitation aux jeunes Canadiens de Montréal de s'organiser pour résister au *Doric Club*. Vous ne voyez en effet, que des noms des jeunes gens de 18 à 20 ans sur cette adresse.

— Mais pensez-vous que M. André Ouimet, président de cette société ; M. Georges de Boucherville, secrétaire-correspondant ; M. J.-L. Beaudry, et les autres principaux, n'ont pas mis la main à la rédaction de ce manifeste ?

— Je suis à peu près sûr que non ; je le leur ai entendu dire à eux-mêmes, et je les crois. L'adresse leur fut lue en anglais et ils la signèrent de confiance, sans avoir fait attention à ce qu'elle pouvait comporter d'illégal et de compromettant ; comme leur principal but est de s'organiser contre le *Doric Club*, leur plus grand désir est de le rencontrer, et d'en venir aux mains avec les membres de ce club, qui les menacent par des affiches anonymes. Ils n'attaqueront pas le *Doric Club*, car ils désirent se tenir dans les bornes de la légalité ; mais ils les recevront rudement si ces derniers les attaquent, comme ils se vantent qu'ils le feront.

— Vous croyez que les *Fils de la liberté* n'ont pas d'autres desseins ?

— J'en suis certain. Ils se rassemblent régulièrement tous les lundis ; jusqu'ici il n'y a rien eu d'illégal dans leurs assemblées ; il n'y a eu aucun trouble, aucun désordre. Laissez-les faire, et vous verrez qu'avant peu la société se dissoudra d'elle-même.

— Mais pourquoi se sont-ils organisés en divisions militaires ?

— Mille pardons, milord ; on vous a mal renseigné, leur organisation ne comporte nullement des divisions militaires ; ce sont des sections locales, comme la section du foubourg Québec, du faubourg St-Laurent, St-Antoine, de la ville, afin de pouvoir avoir des assemblées particulières dans chacun de leurs quartiers, sans besoin de convocation générale. Mais tout cela, croyez-le, est tout autant pour le plaisir de la chose que pour celui qu'ils se promettent de bien rosser le *Doric Club*, s'ils le peuvent. Que voulez-vous que mille ou douze cents jeunes gens, presque des enfants, fassent, sans arme, dans une ville comme Montréal, quand même ils auraient des intentions mauvaises, ce qu'ils n'ont pas ?

— C'est assez mon opinion, reprit Lord Gosford après un instant de réflexion, mais ceux qui me conseillent sont d'une idée différente. Ils considèrent que Papineau tend à révolutionner le pays ; et ce qui les porte à le croire c'est la conduite de la Chambre d'Assemblée. J'ai voulu essayer la conciliation,

eh ! bien vous connaissez leur réponse fière et arrogante.

— Ceux qui vous conseillent, milord, excusez-moi si je prends la liberté de vous parler franchement. . .

— Parlez, parlez, M. de St-Luc, j'aime à vous entendre dire ce que vous pensez ; au moins vous, vous n'êtes pas mû par des sentiments d'hostilité politique ou de races.

— Milord, c'est justement parce que je suis étranger à tous les sentiments qui, dans ce pays, semblent exciter une partie de la population contre l'autre, que je pense pouvoir juger les choses sans passion. Vous venez de le dire, milord, les sentiments d'hostilité, soit d'origine, soit politique ou autres, faussent les idées.

— Ce n'est malheureusement que trop vrai.

— Eh ! bien, milord, quels sont ceux qui vous entourent, quels sont ceux qui assistent à vos conseils ? Des hommes hostiles aux Canadiens, qui ont intérêt à les calomnier, qui cherchent à les pousser à des actes de résistance qu'ils convertiront ensuite en actes de trahison, afin de les rendre criminels à vos yeux et aux yeux des autorités en Angleterre.

— Vous pensez donc que les Canadiens ne songent point à se révolter, reprit Son Excellence, qui décidément paraissait partager l'opinion contraire.

— S'ils songeaient à se révolter, milord, répondit de St-Luc avec animation, vous verriez des organisations partout ; ils achèteraient des armes, et ils n'en ont pas. J'ai un peu visité les campagnes avec ce M. DesRivières dont vous venez de parler ; or, nous n'avons ni vu ni entendu rien qui pût donner à soupçonner que l'on songeât, le moins du monde, à un soulèvement quelconque. J'ai assisté à quelques-unes des réunions locales des *Fils de la liberté*, et je n'ai rien entendu de révolutionnaire. Toutes leurs dispositions, tous leurs discours tendaient à préparer quelques bonnes râclées aux membres du *Doric Club* et aux L. P. S.

— Mais la Chambre d'Assemblée ?

— Il m'est tout à fait impossible, milord, de me former une opinion sur une question d'une aussi haute importance, et dans laquelle Votre Excellence est bien meilleur juge que moi, pourvu qu'elle ne juge que d'après elle-même et non d'après ceux qui l'entourent. Mais veuillez, je vous conjure, ne pas oublier une chose, Milord ; c'est que le peuple qui ne voulut pas se joindre aux colonies anglaises révoltées, et qui préféra rester soumis à la Grande-Bretagne ; le peuple qui marcha joyeusement aux frontières en 1812, et versa son sang à Châteauguay et ailleurs pour défendre le drapeau anglais, ne doit pas légèrement être traité de rebelle. Si cette colonie eut été anglaise en 1775, elle se fut révoltée. Milord, votre esprit et votre jugement, doivent vous faire apprécier les raisons qui m'ont fait parler avec un peu de chaleur peut-être, mais avec franchise et avec conviction.

— Merci, M. de St-Luc, je réfléchirai à ce que vous venez de me dire.

Le procureur-général Ogden, était venu demander au gouverneur un moment d'entretien. Sir Arthur

prit le bras de St-Luc, et passa avec lui dans la salle de danse.

— Le gouverneur est un excellent homme, dit sir Arthur à St-Luc, mais il est faible. S'il était laissé à lui-même, il donnerait droit à la Chambre d'Assemblée. Son entourage d'ici et ses instructions d'Angleterre le mettant dans une fausse position, qu'il comprend bien, mais dont il n'a pas l'énergie de se tirer. Il m'a dit qu'il allait solliciter son rappel.

— C'est un malheur. J'espère néanmoins qu'il n'y aura pas de troubles.

— C'est à souhaiter.

Sir Arthur et St-Luc s'arrêtèrent pour regarder danser un cotillon, cette danse vive et joyeuse, dont l'entrain et la gaieté les charmèrent.

L'heure était avancée quand St-Luc retourna à son hôtel, heureux de sa soirée, et l'esprit rempli de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

SOLLICITUDES D'UNE MÈRE

L'indisposition de Madame de St-Dizier n'était pas grave. La chaleur de la salle et certaines émotions qu'elle avait éprouvées en étaient la cause.

Elle n'était pas riche ; son époux avait éprouvé des malheurs et subi des pertes avec la Compagnie du Nord-Ouest. Après avoir réglé ses affaires et payé ses dettes, il se considéra très heureux de placer ce qui lui restait en une rente viagère de quatre cents louis, ou seize cents piastres, par année, durant sa vie et celle de sa femme ; la rente diminuant de moitié à la mort de l'un des deux, et s'éteignant à la mort du dernier vivant. Ainsi Madame de St-Dizier n'avait pour vivre depuis la mort de son mari, que la modique somme de huit cents piastres par année ; et malgré la plus grande économie, elle ne pouvait rien mettre de côté ; encore était-ce bien juste si sa rente pouvait toujours lui suffire.

Elle aurait pu, il est vrai, louer la maison qu'elle occupait, dont elle avait l'usufruit, et en prendre une plus modeste ; mais elle ne pouvait se résoudre à priver ses chères filles du bonheur qu'elles éprouvaient dans cette demeure, où elles avaient passé tout le temps depuis qu'elle demeurait à Québec. De plus, certaines exigences de société la forçait, dans l'intérêt de ses enfants, de tenir un certain ton. On savait bien qu'elle n'était pas riche, mais elle était si bonne, si charitable, si respectable ; ses filles étaient si aimables, si agréables en société, qu'elles étaient invitées partout, sans que l'on s'attendit à ce que Madame de St-Dizier rendit les soirées qui lui étaient données.

Souvent il y avait des petites réunions de jeunes personnes chez elle pour faire de la musique et du chant ; et, après s'être bien amusé, peut-être plus amusé qu'à un bal, on se séparait heureux et content, sans qu'il en eût coûté autre chose qu'une grande dépense de gaieté et de chansons. Elle était heureuse du bonheur de ses enfants, quand elle les voyait s'amuser ; mais souvent, et surtout depuis près d'un

an, elle éprouvait de grandes inquiétudes sur le sort de ses bien aimées filles. Elle sentait sa santé affaiblir, et l'idée qu'avec elle finirait également la rente qu'elle retirait, et l'usufruit de la maison qu'elle habitait, la rendait bien malheureuse. Ces réflexions, sans doute, lui étaient venues en voyant toute cette jeunesse, appartenant à des familles riches et à l'aise, et en comparant leur avenir avec celui qui attendait ses pauvres enfants, auxquelles elle n'osait pas dire la situation précaire de leur fortune. A quoi aurait-il servi de les affliger par une si triste perspective ? à quoi aurait servi de flétrir ainsi leurs innocentes joies et les amusements de leur âge, pensait cette tendre mère. Ses enfants eussent-elles été plus affectionnées, plus obéissantes, plus empressées à satisfaire les moindres désirs de leur mère ?

Ces tristes pensées minaient sourdement sa santé. Elle était souvent atteinte de profondes mélancolies, et versait en secret des pleurs amères, qu'elle cherchait à cacher à ses enfants. Mais ses yeux rougis trahissaient ce qu'elle aurait voulu cacher, et affligeaient ses filles, qui s'en apercevaient mais n'osaient lui en parler, de peur de l'attrister davantage. Cette bonne mère leur disait alors que lorsqu'elle avait ses maux de têtes, les pleurs la soulageaient.

Ce n'est pas que des offres avantageuses n'eussent été faites aux demoiselles St-Dizier ; de brillants partis mêmes s'étaient présentés ; mais jusqu'ici Asile n'avait point éprouvé de sentiments profonds ; elle avait bien eu quelques préférences passagères, mais aucun amour sérieux. Hermine disait qu'elle ne voulait pas se marier parce qu'il lui faudra quitter sa bonne maman et sa chère sœur.

Madame de St-Dizier avait fait donner une bonne éducation à ses enfants, et avait cultivé leurs talents pour la musique et le chant, pour lesquels elles avaient montré toutes jeunes encore, une disposition remarquable. Elle savait qu'au besoin ces qualités pourraient être une ressource pour ses enfants. Bonne musicienne elle-même, elle savait l'influence de la musique sur le caractère, elle savait aussi quelles sources d'agrément ces qualités pouvaient procurer pour rendre les soirées agréables en famille. Mais tout en cultivant chez ses filles les qualités d'agrément, elle n'avait pas oublié les qualités domestiques. Aussi les demoiselles de St-Dizier étaient-elles très industrieuses ; elles aidaient leur mère dans tous les soins du ménage, et contribuaient par leur travail et leur économie à supporter dignement leur position dans le monde, sans luxe mais aussi sans trop de privations. A ces vertus se joignaient les plus strictes notions de morale et de piété ; leur mère leur avait enseigné que c'est dans une conduite irréprochable que se trouve la plus grande satisfaction du cœur ; et qu'une piété sincère, sans pruderie, est la plus grande consolation aux jours de peine et de chagrin.

Aussi était-ce pour elle un plaisir, comme une douce habitude, de monter tous les soirs, à l'heure du coucher, dans la fraîche et coquette chambre de ses enfants, et là, en ayant une à chaque côté, de faire la prière en commun. Ce devoir, rien ne pouvai

le changer, qu'il y eut soirée, ou qu'elles eussent passé seules leur temps à la maison ; elles ne se couchaient pas qu'elles n'eussent remercié ensemble le bon Dieu de leur avoir accordé une journée de bonheur. La prière faite, madame de St-Dizier ne quittait ses deux enfants qu'après les avoir vues toutes deux reposant leurs belles têtes sur le même oreiller, les bras enlacés l'un dans l'autre, et lui souriant un bonsoir en réponse du baiser qu'elle déposait sur leur front pur et virginal.

Quelquefois c'était dans la chambre à coucher de leur mère, voisine de la leur, qu'elles faisaient ensemble la prière ; alors, elles disaient toutes les impressions qu'elles avaient éprouvées durant la journée ou la soirée ; car elles n'avaient rien de caché pour elle. En effet, dans quel cœur pouvaient-elles mieux confier leurs pensées, même les plus intimes, que dans le cœur d'une mère ? Elle était ainsi mieux à même de guider leur jeune inexpérience, et de leur faire éviter les écueils auxquels elles pouvaient si souvent se trouver exposées.

Au retour du bal qu'avait donné le gouverneur, madame de St-Dizier s'était trouvé mieux en respirant le grand air pur et froid.

— Eh bien ! comment te trouves-tu maintenant, ma bonne maman, dit Asile en prenant les mains de sa mère et s'asseyant sur le bord de son lit, tandis qu'Hermine se penchait à son chevet.

— Je suis bien, mes enfants ; et vous autres êtes-vous fatiguées ?

— Ta demande n'est pas sérieuse, maman, réprit Hermine ; tu sais bien que je n'ai presque pas dansé ; je suis restée avec mademoiselle Gosford une partie du temps, et l'autre je l'ai passé avec M. de St-Luc.

— Comment le trouves-tu, M. de St-Luc ?

— Dis-nous d'abord comment tu le trouves toi-même et je te dirai ensuite ce que j'en pense.

— Mais je le trouve bien, très bien. J'aime sa physionomie franche et ouverte.

— Eh ! bien, moi aussi je le trouve très bien ; il m'a fait un petit compliment, j'ai cru que c'était par flatterie, mais comme il l'adressait plus particulièrement à Asile, je lui ai pardonné.

— Comment, mais je ne lui ai pas dit dix mots de la soirée, réprit Asile, et je ne lui ai parlé que quand j'ai été te chercher.

— Justement, il ne te l'a pas dit à toi, mais il me l'a dit en parlant de toi, et comme il m'a ajouté que nous nous ressemblons beaucoup, il s'ensuit qu'il nous a fait un compliment à toutes les deux.

— Mais qu'a-t-il donc dit ? demanda Asile.

— Que tu étais bien jolie et bien belle.

— Mais c'est un flatteur, n'est-ce pas, maman ?

Madame de St-Dizier sourit.

— Mais ça dépend, mes enfants ; s'il était sincère, ce n'était pas flatterie.

— C'est ce que je crois, réprit Hermine, car d'après ce qu'il m'a dit ensuite, je ne pense pas qu'il l'ait fait par flatterie.

— Que t'a-t-il donc dit, demanda Asile en mettant sa tête sur l'oreiller de sa mère.

— D'abord, il m'a parlé de la belle réunion de la soirée, il m'a dit qu'il trouvait que les anglaises étaient très belles, avaient en général un teint plus frais et de plus belles couleurs ; ce qui n'était pas très flatteur, comme tu vois ; mais il a ajouté qu'il préférait le teint plus chaud et plus animé des canadiennes, leurs yeux plus brillants, leur expression plus spirituelle, leur gaieté plus vive et plus naturelle. Je lui ai demandé quelles étaient celles qu'il trouvait les mieux mises. Il m'a répondu qu'il trouvait les anglaises plus richement mais les canadiennes plus élégamment habillées, montrant plus de goût et plus de fraîcheur dans leurs toilettes. Je crois qu'il est observateur, car il m'a fait certaines remarques sur des personnes que nous connaissons et qui étaient parfaitement vraies. Dites-moi, lui ai-je demandé, quelle est celle que vous trouvez la plus jolie dans le bal et qui vous plaît davantage.

— Tu n'aurais pas dû lui faire une telle question, lui dit Asile.

— C'était pour voir ce qu'il dirait, et connaître son goût. Il m'a regardé en souriant, j'ai cru qu'il allait me dire une flatterie, mais non.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit, réprit Hermine, qu'il ne m'avait pas encore vue danser. Mais des danseuses, lui dis-je ? Il leva lentement les yeux sur les miens et me répondit : Je ne veux pas vous le dire ce soir. Il me conduisit ensuite prendre des rafraîchissements, et nous causâmes longtemps de choses indifférentes. Il me parla de ses voyages, de l'objet qui l'amenait au Canada.

— Il t'a dit quel était l'objet de sa visite au Canada ? demanda Asile.

— Pas tout à fait, mais à peu près. C'est bien ce que nous écrit Elmire L. . . il m'a dit qu'il cherchait quelqu'un. Quelqu'une, lui ai-je dit sans réflexion. Il m'a encore regardée avec attention, je me sentais gênée ; puis il a répondu d'une voix qui m'a paru un peu tremblante : “ *Peut-être* ”.

— Tu n'aurais pas dû lui dire cela, Hermine.

— Je le sais, maman, et je me le suis reproché tout de suite ; mais malgré cela je ne sais ce qui m'a poussé à lui dire : “ Si vous venez passer la veillée chez nous demain soir, vous verrez celle que vous cherchez ”.

— Mais, ma pauvre Hermine, où avais-tu la tête ? Comment ! tu as osé faire une telle démarche sans en parler à maman ?

— Maman l'avait invité, elle-même, à venir, ainsi que Miss Gosford, faire de la musique sans cérémonie demain soir, ou plutôt ce soir ; et c'est parce que j'ai cru m'apercevoir qu'il y avait un sentiment plus profond que la simple amitié entre Miss Gosford et lui, que je lui ai dit qu'il verrait celle qu'il cherchait.

— Tu as eu tort tout de même, ma sœur.

— J'en conviens ; et je t'assure que ce que je venais de dire, ainsi que l'expression de sa voix quand il a dit “ *peut-être* ” me mirent dans un bien grand trouble, surtout quand il ajouta : “ Savez-vous, mademoiselle, que la première fois que je vous

ai vues, vous et votre sœur, à bord du bateau, en descendant de Montréal, j'ai éprouvé un indicible bonheur en contemplant votre figure, qui..." Je n'ai pu entendre ce qu'il a ajouté, tant j'étais troublée. Il est bien heureux que tu sois arrivée à cet instant pour me chercher ; car tu m'as tirée d'un grand embarras".

Madame de St-Dizier sourit de tout ce caquetage, et après quelques observations affectueuses, elle les congédia doucement.

Le lendemain, Asile et Hermine firent visite à Miss Clarisse Gosford, qui se préparait à sortir en voiture quand elles arrivèrent. Comme elles étaient allées à pied, Miss Gosford insista pour qu'elles acceptassent la voiture pour s'en retourner.

Pendant leur absence, St-Luc était allé de son côté, présenter ses respects à Madame de St-Dizier. Celle-ci, pressentant sans doute, avec un instinct de mère, que ce jeune homme aurait une grande influence sur le bonheur ou le malheur de ses enfants, soit qu'elle eut découvert en elles un amour naissant et encore ignoré, ou soit tout autre sentiment, se promit bien de profiter de la circonstance pour l'étudier. Il fit une longue visite, parla du Canada, de ses impressions, de la société, avec tant de tact, de justesse, de goût, de délicatesse, que Mme de St-Dizier se forma la meilleure opinion de son caractère et de ses qualités.

Pauvre mère, elle aurait tant craint d'exposer ses deux anges aux séductions de l'opulence, jointe aux attraits d'un esprit brillant, de manières distinguées et d'une mâle beauté, qu'elle fut au comble de la joie de pouvoir admirer en M. de St-Luc un jugement solide et une franchise aimable dans un cœur droit et noble. Mais si d'un côté elle éprouvait un vif entraînement pour de si belles qualités, de l'autre, son âme de mère s'effrayait à l'idée des conséquences qui pouvaient résulter des visites de M. de St-Luc ; car elle voyait bien qu'à l'enthousiasme avec lequel il avait parlé de ses filles, de leur esprit et de leurs grâces, il deviendrait un des visiteurs de la maison. Elle se sentait, en même temps, comme entraînée malgré elle vers ce jeune homme ; elle n'eut pas voulu qu'il fut demeuré étranger à sa famille ; elle eut voulu qu'il les visitât souvent et devint intime. Elle ne comprenait pas ses contradictions dans son esprit ; rêvait-elle, pauvre mère, un brillant mariage pour l'une de ses filles ? Ah ! elle était bien excusable de penser à trouver un protecteur pour ses deux anges aimés.

— Dieu, dit-elle, quand il fut parti, en promettant de venir passer la soirée, le bon Dieu, décidera. Que sa volonté soit faite !

Le soir, il y eut une petite réunion de jeunes personnes toutes intimes entre elles que les demoiselles de St-Dizier avaient invitées. Sir Arthur y accompagna sa fille et M. de St-Luc. On fit de la musique et du chant. St-Luc admira le chant de mademoiselle Asile, dont la voix si douce, si pleine de suave harmonie dans les cantilènes, qu'elle chantait de préférence, lui causait de délicieuses émotions.

Le lendemain et les jours suivants, St-Luc, qui en avait obtenu la permission, passa les soirées chez Mme de St-Dizier. Peu à peu son intimité devint plus grande dans la famille. Mme de St-Dizier remarqua que l'âme sensible d'Asile s'ouvrait à des sentiments nouveaux, tandis qu'Hermine, tout en paraissant se plaire autant et peut-être même plus que sa sœur dans la compagnie de St-Luc, conservait son humeur gaie et folâtre. Mme de St-Dizier s'aperçut aussi que M. de St-Luc semblait montrer une certaine préférence pour Asile. Il lui demandait plus souvent de chanter, il était plus sérieux en conversant avec elle, tandis qu'il riait et badinait avec Hermine. La bonne mère, quoique nullement inquiète, suivait avec intérêt le développement de ces sentiments. Asile lui confiait ses impressions, avec une candeur et une naïveté qui la rassuraient. Mme de St-Dizier n'avait qu'à se louer de la conduite de M. de St-Luc, qui venait presque tous les soirs. Miss Clarisse Gosford était aussi devenue très intime dans la famille, venant souvent prendre le thé sans cérémonie, et s'en retournant avec M. de St-Luc dans la voiture du gouverneur.

Quand M. de St-Luc ne venait pas, Mme de St-Dizier et ses filles ressentaient comme un vide, comme si quelque chose manquait à leur intimité de famille. Mme de St-Dizier ne s'était pas trompée à l'attachement qui se formait entre lui et ses filles ; mais il n'y avait rien qui fit pressentir de l'amour chez aucune de ses enfants ; c'était plutôt une douce et confiante amitié de part et d'autre. Elle avait même cru s'apercevoir que s'il y avait de l'amour quelque part c'était plutôt entre miss Gosford et M. de St-Luc.

Un jour que Miss Clarisse avait passé l'après-midi chez Mme de St-Dizier, on proposa pour le lendemain une promenade à la Nouvelle-Lorette.

— Oh ! oui, dit Miss Clarisse ; quelle fête d'aller à la campagne. Et puis M. de St-Luc m'a dit souvent qu'il aimerait à voir les sauvages.

— Mais nous ne l'emmènerons pas, dit Hermine en jetant un coup d'œil espiègle à miss Clarisse ; croyez-vous vraiment, ma chère, qu'il nous remercierait si nous le demandions ? Il serait trop poli pour nous refuser, mais je suis bien certaine que, dans le fonds du cœur, il nous en voudrait. Qu'en pensez-vous ?

Miss Clarisse rougit un peu et répondit en riant :

— Cela dépend de celle qui le demanderait ; si c'était vous ou Asile, je crois qu'il accepterait avec plaisir.

— Le mieux, dit Asile, c'est de ne pas le demander ; mais comme je pense qu'il viendra ce soir, nous pourrions lui dire que nous allons demain à Lorette ; s'il est galant, il s'offrira de nous accompagner.

Le soir vint, mais M. de St-Luc ne parut point. Il fut néanmoins convenu qu'elles iraient seules à la campagne.

— Je n'en suis que plus contente, dit Asile, un peu piquée d'avoir attendu en vain toute la soirée.

— Nous serons moins gênées, nous courrons les champs cueillant des fleurs ; j'aime tant les fleurs.

— Mais il n'y a pas de fleurs dans les champs à cette saison, dit Hermine.

— C'est égal, nous courrons, nous sauterons et nous nous amuserons sur l'herbe des prairies, reprit Miss Clarisse, comme de véritables villageoises.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME

VENDEUR DE PLOMB

La nuit fut froide et une assez forte gelée avait durci la terre. Le jour suivant, le soleil se leva pâle et enveloppé d'une brume grisâtre ; on aurait dit qu'il allait neiger ; cependant vers les dix heures, le temps devint beau, mais l'air resta vif et piquant.

A peu près dans le même moment, on pouvait voir deux forts et vigoureux chevaux, gris pommelé, attelés à une belle barouche, descendant à grand train la côte d'Abraham. Trois jeunes filles chaudement enveloppées, étaient assises au fond de la voiture. Bientôt les chevaux, lancés au grand trot, arrivèrent au pont qui traverse la petite rivière St-Charles. Un homme, en habit de chasse, avec des bottes à revers, une badine à la main, était appuyé sur l'un des garde-fous du pont et regardait un brick, nouvellement lancé, et que remorquait un petit vapeur.

— C'est M. de St-Luc, dit Miss Clarisse, qui l'avait aperçu la première, mais d'où peut-il venir ?

— Faisons semblant de ne pas le voir ; regardons de l'autre côté, il ne nous reconnaîtra pas, habillées comme nous le sommes, ajouta Hermine en se penchant du côté opposé.

Quand la voiture fut passée, St-Luc, qui avait bien remarqué la voiture et les chevaux de lord Gosford, sans reconnaître Miss Clarisse et les demoiselles de St-Dizier, reprit le chemin de son hôtel, où il arriva un peu avant midi.

— J'ai juste le temps, pensa-t-il, de faire ma toilette pour aller voir sir Arthur, avec lequel je dois prendre la collation.

Quand St-Luc arriva au château, sir Arthur l'attendait pour se mettre à table. Ils étaient seuls.

— Que dites-vous, M. de St-Luc, d'une excursion faite de suite à la campagne ? J'aurais envie cette après-midi, d'aller au-devant de Clarisse, qui est allée avec les demoiselles de St-Dizier à Lorette ?

— Quoi ! c'était Miss Clarisse et les demoiselles de St-Dizier qui étaient dans la voiture de Son Excellence, vers onze heures ? Ah ! les coquines ! savez-vous qu'elles se sont détournées pour n'être pas reconnues ?

Sir Arthur se mit à rire de bon cœur.

— Clarisse m'a dit qu'il avait été décidé gravement, hier soir, que pour vous punir de n'être pas allé chez Mme de St-Dizier, elles ne vous avertiraient pas de leur promenade ; et, c'est, sans doute, pour ne pas vous le laisser savoir qu'elles ont fait semblant de ne pas vous voir ce matin.

— Si nous allions proposer à Mme de St-Dizier de nous accompagner pour aller au-devant de ses filles, elle accepterait peut-être ; le temps est beau, l'air

frais lui ferait du bien, car il me semble qu'elle ne sort pas assez. Vous irez en voiture, et moi je monterai sur le cheval que Votre Excellence vient d'acheter, et qui paraît si difficile et si ombrageux.

Deux heures après, sir Arthur conduisait Mme de St-Dizier au-devant de ses enfants. M. de St-Luc, monté sur un magnifique cheval anglais, pur sang, qu'il avait, non sans difficulté, rendu souple et docile, caracolait au côté de la voiture.

Quand ils furent parvenus au bout de la montée, avant d'arriver à l'équerre que fait la route de Charlebourg et celle qui vient de Lorette, ils aperçurent la voiture, dans laquelle les jeunes filles étaient parties le matin, arrêtée sur la route de Lorette. Le cocher, assis sur le siège, regardait tranquillement dans la prairie Miss Clarisse et les jeunes demoiselles de St-Dizier s'amusant à cueillir des noix douces, qu'un petit garçon faisait tomber en jetant des morceaux de bois dans un noyer, situé à quelques arpents du chemin. Les jeunes filles gaies et rieuses, avaient laissé dans la voiture leurs chauds manteaux, et n'avaient sur leurs épaules que de légers fichus ; une d'elles portait une écharpe crêpe rouge, croisée sur la poitrine et nouée sous les bras, de manière à laisser les bouts pendre gracieusement par derrière, sans gêner ses mouvements. Un peu plus loin, un troupeau de vaches cherchait sa nourriture dans l'herbe rasée et gelée de la plaine. Un petit garçon d'une douzaine d'années, s'amusait à exciter un taureau en lui jetant des pierres. Quelquefois l'animal se retournait en agitant ses cornes menaçantes ; le petit garçon se sauvait, puis quand il voyait le taureau tranquille, il retournait continuer ses agaceries.

De l'endroit où se trouvait sir Arthur, il n'y avait en droite ligne à travers la prairie qu'une dizaine d'arpents pour se rendre à celui où étaient les jeunes filles, mais en suivant la route la distance était fort considérable. En ligne droite on suivait la base d'un triangle rectangle dont les deux routes formaient les côtés latéraux.

— Voilà nos enfants, dit sir Arthur en montrant de la main le lieu où elles étaient.

— Mais voyez donc ce petit malheureux que le bœuf poursuit, remarqua Mme de St-Dizier.

En effet, le taureau, devenu furieux, s'était élancé sur le petit garçon, qui s'était mis à courir dans la direction de l'arbre auprès duquel étaient les demoiselles de St-Dizier. Les jeunes filles effrayées se sauvèrent à leur tour du côté de la clôture ; l'écharpe rouge sembla augmenter la fureur du taureau qui se dirigea aussitôt vers la jeune fille ; celle-ci, effrayée, perdit tout présence d'esprit et se mit à courir dans un sens opposé.

— Asile ! s'écria Mme de St-Dizier, en tombant évanouie.

St-Luc avait tout vu ; et d'un coup d'œil il comprit le danger de mademoiselle Asile ; un fossé large et une clôture haute, en perches, séparaient la route de la prairie ; il tourna droit son cheval pour les franchir, l'animal refusa, se cabra et fit un saut de côté. St-Luc, de sa cravache, lui sangla le col, puis le remenant à la clôture lui plongea les éperons dans les

flancs ; le cheval, d'un bond, franchit la clôture et le fossé et s'élança à travers la prairie. Déjà le taureau n'est plus qu'à quelques perches de la jeune fille, son œil est injecté de sang, sa corne menaçante, tout fait croire à une épouvantable scène. Hermine et Clarisse, ayant réussi à passer la clôture, regardent épouvantées ; le cocher semble pétrifié sur son siège ; sir Arthur fouette son cheval, pour apporter plus tôt Mme de St-Dizier auprès de ses enfants.

— Ma sœur, s'écria Hermine, toute en pleurant, ma pauvre sœur !

— Courage, lui répondit Clarisse, en apercevant St-Luc ; elle est sauvée !

Non, elle n'était pas encore sauvée, l'infortunée enfant. Le taureau n'était plus qu'à deux pas d'elle, et déjà un beuglement prolongé sortait de la profonde poitrine de l'animal furieux.

St-Luc n'hésite plus et précipite son cheval sur le taureau, dans l'espoir de le renverser. Mais le cheval se dresse sur ses jarrets, bondit et saute par-dessus l'animal sans le toucher.

St-Luc avait prévu la possibilité de cette éventualité, et, avec une admirable présence d'esprit, il jette en passant, son foulard étendu aux cornes du taureau. Presqu'en même temps, il saute lestement à terre, et peut saisir aux cornes l'animal qui, un moment étonné, après avoir secoué et jeté à ses pieds le mouchoir qu'il flaira et déchira, allait s'élaner de nouveau sur la jeune fille.

Il y eut alors une lutte courte et terrible entre l'homme et la bête ; mais St-Luc, habitué depuis longtemps à ces genres d'exercices, auxquels se livre la jeunesse créole à la Louisiane, était trop habile pour que l'issue fut douteuse. Il maintint d'abord l'animal de ses puissantes mains ; puis lui tournant graduellement la tête de son côté, il lui tordit brusquement les cornes en lui appuyant un genou sur le cou. Le taureau lâcha un beuglement rauque et strangulé, et tomba lourdement. Asile était sauvée.

— Votre fille est sauvée, madame, dit sir Arthur ; voyez donc, elle revient appuyée sur M. de St-Luc.

— Merci ! O mon Dieu, merci ! mais ne serait-elle pas blessée ?

Hermine et Clarisse étaient accourues au-devant d'Asile ; le cocher se décida enfin à descendre de dessus son siège.

Sir Arthur arrivait au moment où St-Luc aidait la jeune fille à passer la clôture.

— Asile, Asile, mon enfant, criait Mme de St-Dizier en accurant les bras tendus, oh ! que j'ai eu peur !

La pauvre mère enlaçait sa fille dans ses bras et l'embrassait, en pleurant de joie et de reconnaissance ; puis se tournant vers St-Luc, elle prit une de ses mains dans les siennes et lui dit : — Ah ! M. de St-Luc, comment vous remercier ?

— Mais, madame, vous vous êtes exagéré le danger ; il n'y en avait réellement pas d'imminent.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, ajouta sir Arthur, qui comprit que l'intention de St-Luc était de diminuer l'intensité de l'émotion de Mme de St-Dizier

et des jeunes filles ; Mlle Asile, et tous nous autres, nous en serons quittes pour la peur.

Les paroles de sir Arthur eurent un bon effet et calmèrent un peu l'émotion de Mme de St-Dizier. Elle monta avec ses filles dans la voiture qui les avaient amenées le matin, tandis que Clarisse se mit avec son père. St-Luc remonta sur son cheval, que les paysans, accourus sur le théâtre de la scène que nous venons d'esquisser, lui avaient ramené ; et tous ensemble ils retournèrent à la ville.

— C'est un beau monsieur, ça bien ! disait le petit garçon à son compagnon ; cré-tu, y m'a donné anne piasse !

— Oui, mé y a manqué de tuer le bœuf à poupa ! répondit l'autre.

St-Luc, en arrivant à son hôtel, monta à sa chambre, et changea de vêtements. Les événements de l'après-midi l'avaient un peu agité. Il ne pouvait définir les sentiments qu'il éprouvait pour Mlle Asile de St-Dizier. Était-ce de l'amour, était-ce de l'amitié simplement ? Il ne savait qu'en penser. Il aimait bien Hermine ; mais en elle c'était plutôt cette gaieté charmante qui lui plaisait ; il aimait à rire avec elle, à l'agacer pour entendre ses réponses pleines d'atticismes, mais quelquefois aussi un peu caustiques.

Avec Asile, il éprouvait un sentiment plus tendre ; sa voix, son chant avait quelque chose de si doux, de si sympathique que, malgré lui, il devenait sérieux ; une molle et mélancolique ivresse s'emparait de ses sens ; avec elle il parlait peu, il aimait à être près d'elle, à sentir le frolement de sa robe. Si c'était de l'amour, son amour était bien faible ; si ce n'était que de l'amitié, son amitié était bien forte !

Après son dîner, il hésita sur ce qu'il devait faire. Il aurait désiré aller chez Mme de St-Dizier, mais il craignait de les déranger ; peut-être voudraient-elle se reposer de bonne heure après les émotions de la journée. D'un autre côté, il aurait bien voulu avoir de leurs nouvelles. Il s'habilla, prit sa canne et sortit, n'ayant aucune idée arrêtée sur le but de sa promenade. Bientôt il arriva à la porte St-Jean. Il ne savait que faire, avancerait-il, retournerait-il ? Il marcha encore sans pouvoir en venir à aucune décision ; déjà l'église St-Jean était loin derrière lui quand il aperçut qu'il était sur la route de Ste-Foy. Une voiture l'avait passé, une petite voix lui avait crié " bonsoir " ; il n'avait rien vu, rien entendu. Évidemment St-Luc était distrait ou amoureux.

Peu de temps après, il entendit le bruit d'une voiture, il regarda et reconnut la voiture du gouverneur ; elle était vide. Il arrêta le cocher et lui demanda d'où il venait.

— J'ai mené Miss Gosford chez Mme de St-Dizier.

— A la bonne heure, pensa St-Luc, il n'y aura pas d'inconvénient que je m'y présente ; et, leste et joyeux, il continua son chemin.

Cinq à six des amies d'Asile, qui avaient entendu parler de l'accident, étaient venues la voir. Elle était parfaitement remise, et même plus gaie que de coutume.

— Voilà M. de St-Luc, s'écria Hermine, en courant lui ouvrir la porte ; je connais sa façon de frapper au marteau.

En entrant, St-Luc fut entouré et félicité sur sa conduite et son adresse. Il reçut avec simplicité les compliments qu'on lui fit ; et dit, en riant, qu'il consentirait volontiers à en faire autant tous les jours, pour recevoir de pareils remerciements.

— Savez-vous ce que nous avons décidé de faire ce soir, M. de St-Luc ? dit Hermine ; il a été convenu, et c'est Mlle H. de L... qui l'a proposé, de bien nous amuser.

— Mais, vous vous amusez toujours bien ; comment faire autrement quand vous y êtes, mademoiselle Hermine ? dit St-Luc.

— Oh ! ce n'est pas tout, nous avons décidé de jouer au vendeur de plomb. Connaissez-vous ce jeu-là ? C'est un amusement tout canadien et fort joli. Voulez-vous en être ?

— Bien volontiers ; vous me direz ce qu'il faut faire.

— Ce n'est pas difficile. La compagnie s'assoit autour de la chambre ; une personne tient un bol d'une main et, de l'autre, une serviette qu'elle trempe dans l'eau ; elle va des uns aux autres demandant " si on veut acheter de son plomb ? " Il ne faut pas répondre ni " oui " ni " non ". A celui qui répond " oui " ou répond " non ", elle lui en donne sur la figure légèrement, plus ou moins, du bout de la serviette trempée, pour le punir ; et de plus il est condamné à donner un gage. Ah ! c'est joli, vous verrez ; mais prenez garde de dire " oui " ou " non "...

— Et ce gage ?

— Ah ! il faut le racheter, et c'est celui ou celle qui a payé le dernier gage qui fixe le prix du rachat.

— Ne jouez pas, M. de St-Luc, dit madame de St-Dizier en riant, elles ont toutes conspiré contre vous.

— Oh ! alors, je serai un martyr, et c'est ce qui me décide.

— C'est moi qui vais vendre le plomb, dit Hermine ; prenez garde à vous, M. de St-Luc.

St-Luc, qui s'attendait à trouver de la tristesse dans cette maison, fut bien surpris d'y rencontrer tant de gaieté ; et il se réjouit de voir que l'on ne songeait qu'à l'heureux dénouement d'un événement qui aurait pu être si terrible.

Hermine apporta bientôt un bol à moitié rempli d'eau, et commença à vendre son plomb. Les deux premières à qui elle s'adressa surent si bien répondre, qu'elle ne put leur faire dire le mot défendu. Le troisième était M. de St-Luc.

— Tenez-vous bien, lui dit Hermine en lui montrant le bout trempé de sa serviette.

Les jeunes filles riaient.

— Voulez-vous acheter de mon plomb, monsieur ?

— Non, mademoiselle, répondit St-Luc d'un grand sérieux.

— Eh bien ! il faut pourtant que je vous en donne, reprit Hermine en lui frappant légèrement la figure du bout de sa serviette.

— Un gage, un gage ! Encore, encore le même, crièrent les jeunes filles, riant aux éclats.

— Comment trouvez-vous mon plomb ? M. de St-Luc.

— Ma foi, un peu humide.

— Pas trop humide ?

— Non.

Hermine, qui s'attendait à la réponse et qui était en veine de gaieté, aspergea généreusement sa victime et se mit à rire de bon cœur.

— Un gage, encore un gage, dit Miss Clarisse qui riait à gorge déployée.

St-Luc ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale ; mais il trouva qu'il en avait assez.

Hermine fit le tour et ne put obtenir de gage que de sa sœur qui par distraction se laissa prendre.

— Tirons les gages, maintenant, dirent les jeunes filles en se levant.

On plaça les gages dans un sac, Hermine, mettant la main au fond, dit d'un grand sérieux " gage touché, gage tiré, celui à qui appartiendra le gage fera ce que mademoiselle Gosford ordonnera ", et elle tira un canif.

— J'ordonne que celui à qui appartiendra le gage écrive un couplet dans l'album de mademoiselle Asile, continua Miss Clarisse.

— C'est à M. de St-Luc.

— Deux couplets ; il y a deux gages, crièrent plusieurs personnes.

— Eh bien ! deux couplets pour les deux gages, reprit Clarisse.

— A une condition, dit St-Luc.

— Laquelle ? laquelle ?

— C'est que mademoiselle Asile les chantera.

— Oui, oui, répéta-t-on de tous côtés.

St-Luc prit une plume, se recueillit quelques instants, pendant que, pour ne pas le distraire, toutes les jeunes filles suivirent Mme de St-Dizier dans les appartements voisins, où l'on avait servi le café avec des gâteaux.

Quelques minutes après, St-Luc avait terminé tant bien que mal ses deux couplets et rentra dans la chambre à dîner où on lui servit une tasse de café.

— J'en avais besoin, dit-il, après qu'il l'eut bu, il a longtemps que je n'ai accompli une aussi rude tâche ; vous ne me prendrez pas de sitôt à jouer au vendeur de plomb, mademoiselle Hermine.

— Voyons les couplets, dit Clarisse.

— Il faut qu'Asile les chante. Oui, oui ! il faut qu'Asile les chante, répétèrent les jeunes filles.

— Mais sur quel air ? demanda Asile en s'adressant à M. de St-Luc et baissant la vue, après avoir lu les vers.

— Essayez sur l'air de " Mon âme à Dieu, mon cœur à toi ".

Asile fit signe à sa sœur de s'approcher d'elle et de jouer l'accompagnement ; et elle chanta d'une voix émue :

Mon âme inquiète est troublée,
Craint et désire, tour à tour,
Que l'ardeur, dont elle est comblée,

Soit l'amitié plus que l'amour
 Je m'interroge en vain, j'ignore
 Si mon cœur t'aime ou s'il t'adore.
 Dis-moi, Asile, oh ! par pitié !
 Est-ce l'amour, (*bis*) ou l'amitié ?

Quand tu chantes, ta voix si tendre
 Agite mes sens tout émus ;
 En t'écoutant, je crois entendre
 L'Echo des concerts des élus.
 Cesses-tu mon âme ravie
 Nage encore dans l'harmonie !
 Dis-moi, Asile, oh ! par pitié !
 Est-ce l'amour, (*bis*) ou l'amitié ?

— Encore, encore, crièrent plusieurs jeunes filles.

Asile, dont la voix tremblait en commençant, s'était rassurée peu à peu ; elle se remit gracieusement au piano et recommença le premier couplet. Sa voix admirable, d'un timbre ravissant, d'une flexibilité et d'une justesse parfaites, donnait aux paroles du couplet une si profonde expression d'anxiété que Clarisse fut obligée de passer dans la chambre voisine pour ne pas laisser voir des pleurs qui lui perlaient aux paupières, et l'émotion qui la dominait.

Personne n'avait fait attention à ce petit incident, et quelques minutes après, Clarisse revenait souriante, reprendre sa place sur le sofa auprès de Mme de St-Dizier.

— Comment trouvez-vous ces couplets, mademoiselle Gosford ? demanda H. de L... ; votre débiteur a bien racheté ses gages et payé généreusement ses dettes, n'est-ce pas ?

— Très bien, très bien ! répondit Clarisse en s'efforçant de donner à sa voix une assurance qu'elle n'avait pas. La pauvre enfant se sentait le cœur gros ; elle eut donné tout au monde pour qu'on ne l'eut pas interpellée. Mais avec cette force de volonté que possèdent si bien les femmes, elle dompta ses émotions et reprit avec un accent de gaieté :

— Tirons les autres gages.

Hermine prononça la formule, en retirant un gage.

— C'est celui de ma sœur, dit-elle ; à quoi la condamnez-vous, M. de St-Luc.

— Je laisse cela à Miss Gosford, dit-il, elle sait si bien s'en acquitter, qu'elle voudra bien ordonner pour moi.

— C'est juste, c'est juste ; reprit mademoiselle H. de L... qui, sans le vouloir, contrariait fort Clarisse. Celle-ci se prêta néanmoins de bonne grâce, et dit en riant :

— Puisque M. de St-Luc désire si ardemment savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments que lui inspire celle qui a si bien chanté ses vers, j'ordonne que celle à qui appartient le gage fasse un couplet, en réponse à ceux du poète amoureux.

— Oh ! mais, je ne sais pas faire de vers, moi, répondit Asile, en rougissant vivement.

— L'ordre est positif, s'écrièrent les jeunes filles ; il n'y a pas de réplique ; bien ou mal il faut faire le couplet.

— Je vais t'aider, dit Hermine à sa sœur, en la prenant par la main et l'entraînant dans la chambre voisine.

Elle prit une plume et écrivit :

Dans le doute, vaut mieux se taire
 Sur ces vieux sentiments d'un jour !
 Si je jugeais, il peut se faire
 Que je me trompasse à mon tour.
 Mais pourtant ? . . . Dans cette tendresse,
 Dans cette ardeur, dans cette ivresse,
 Quand je sens mon cœur de moitié

— Qu'écris-tu donc là, Hermine ? crois-tu que je vais donner ces vers-là ? c'est absurde de parler ainsi.

— Que tu es prosaïque ! c'est ce qu'il y a de mieux. C'est ce qui s'appelle préparer l'antithèse. Suis la gradation : d'abord je t'attendris, tendresse : tu t'exaltes, ardeur ; puis tu arrives jusqu'à l'ivresse et quand tu es bien enivrée, je te fais tomber, paf ! sur la vulgaire amitié. C'est là une chute !

— Tu es folle.

— Pas du tout, au contraire ; je suis poète et cultive l'ellébore, voilà le secret. Écoute le dernier vers :

Ça doit bien être (*bis*) l'amitié !

— Vois-tu, continua Hermine, ce n'est que de l'amitié tout simplement ; c'est bien le moins que tu puisses avoir pour lui, après ce qu'il a fait pour toi cette après-midi. Et d'ailleurs ce n'est qu'une chanson ! Toutes les chansons parlent d'amour, sans que l'on y fasse attention ; l'amitié peut bien y trouver sa place.

— Si tu veux dire que c'est toi qui en es l'auteur, je n'ai pas d'objection.

— Oui, oui, j'en prends la responsabilité.

— Oh ! non, oh ! non ; et elle s'avança pour arracher la feuille de papier. Mais Hermine se hâta de rentrer dans le salon, et se mettant au piano, elle chanta la réponse, sans que sa sœur put l'en empêcher.

Le reste de la soirée se passa joyeusement, cordialement. St-Luc partit enchanté de sa veillée et de l'amabilité des familles canadiennes de la bonne ville de Québec.

Quand la société se fut retirée, Hermine prit les couplets et les chanta de nouveau ; puis se tournant vers sa sœur qui, sérieuse et pensive, l'écoutait le front appuyé dans ses deux mains, au bout du piano.

— Sais-tu bien, que cet air ne convient pas aux paroles.

— Peut-être ; mais c'est l'air qu'il aime le mieux, répondit Asile, en laissant échapper un soupir qu'elle s'efforça en vain de comprimer.

— Prends garde, lui dit celle-ci, en la regardant avec espièglerie, j'écrirai à Elmire que son lion t'a blessé au cœur.

— Oh ! mon Dieu, je serais trop heureuse, pensait leur bonne mère ; si c'était possible !

Clarisse, en s'en retournant, se trouvait seule dans la voiture avec St-Luc. Tous deux étaient plongés dans une profonde rêverie. St-Luc éprouvait un doux bonheur; Clarisse était triste. Ils allaient arriver et ni l'un ni l'autre n'avaient encore prononcé une parole.

— Vous me boudez, Miss Clarisse.

— Non, non ! je pensais.

— A quoi pensiez-vous ?

— Que je voudrais bien être à la place de mademoiselle Asile, répondit Clarisse d'une voix si faible que St-Luc put à peine l'entendre.

Cette réponse fut pour celui-ci un trait de lumière.

(à suivre)

Le choix reconnu

CATADA THÉ VERT CATADA

F 4

Adopté dans tout le pays à cause de ses qualités supérieures

DANS UN MAGASIN

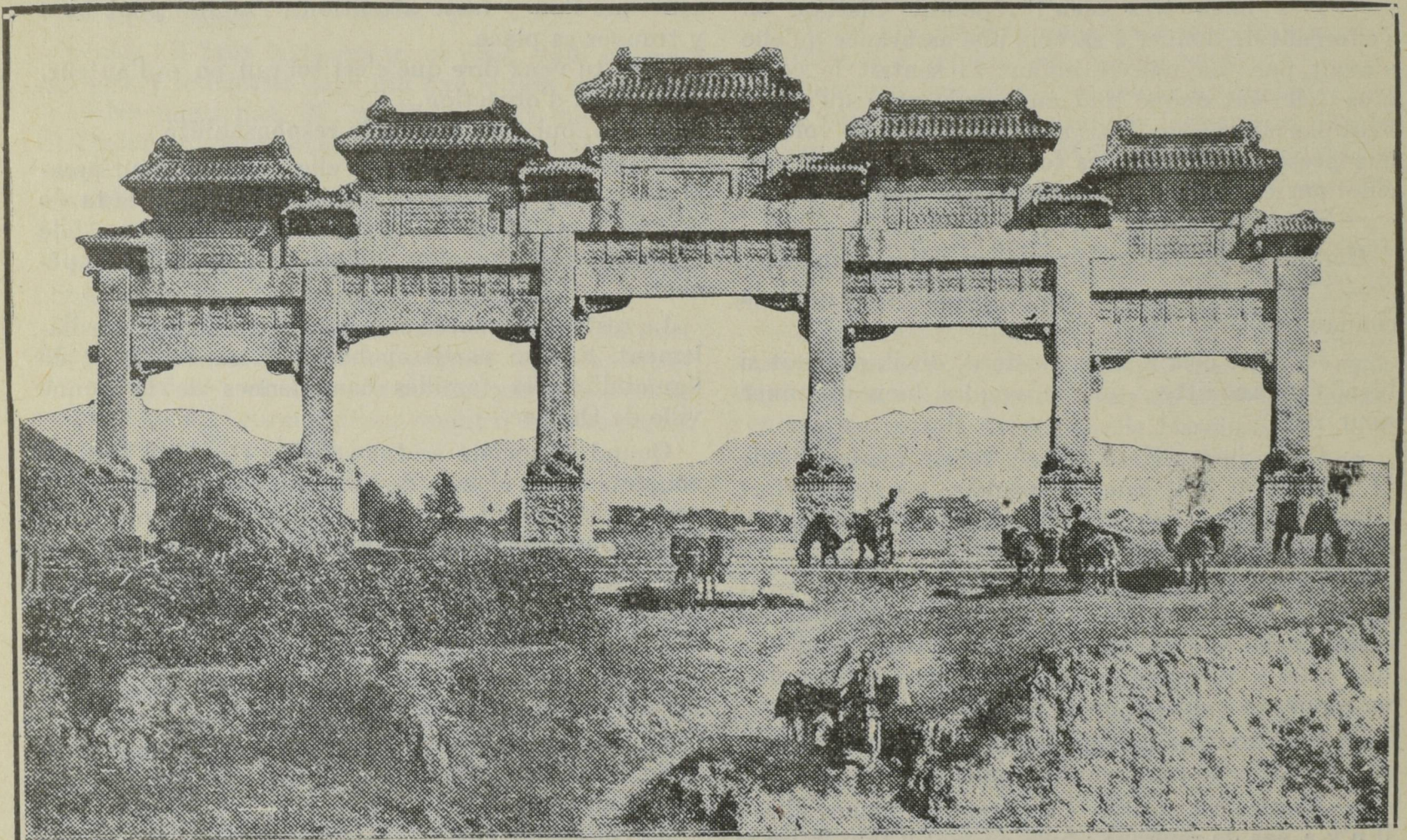
Le patron. — à son commis qui sert le monde tout en portant son chapeau sur la côté de la tête.

— Pourquoi Jos, mets tu ainsi ton chapeau sur le côté de la tête ?

Le commis. — C'est qu'au salaire que vous me payez, c'est tout ce que je puis me mettre de côté.

NOTRE GRAVURE FRONTISPICE

Cette gravure représente la pittoresque petite ville de Revelstoke, en Colombie Britannique. Elle est toute entourée de hautes montagnes. On voit au fond le mont Begbie au pied duquel coule la rivière Columbia.



PORTE D'ENTRÉE D'UN CIMETIÈRE ROYAL PRÈS DE PÉKIN, EN CHINE